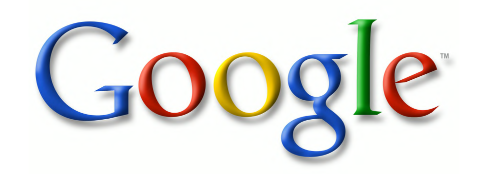


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

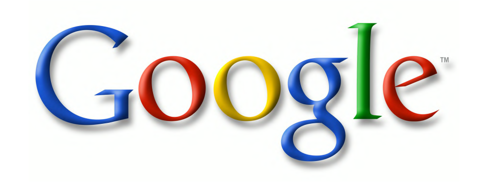
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

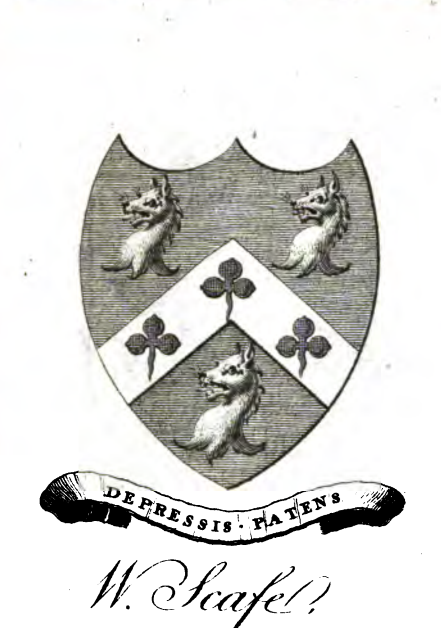
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578403 7

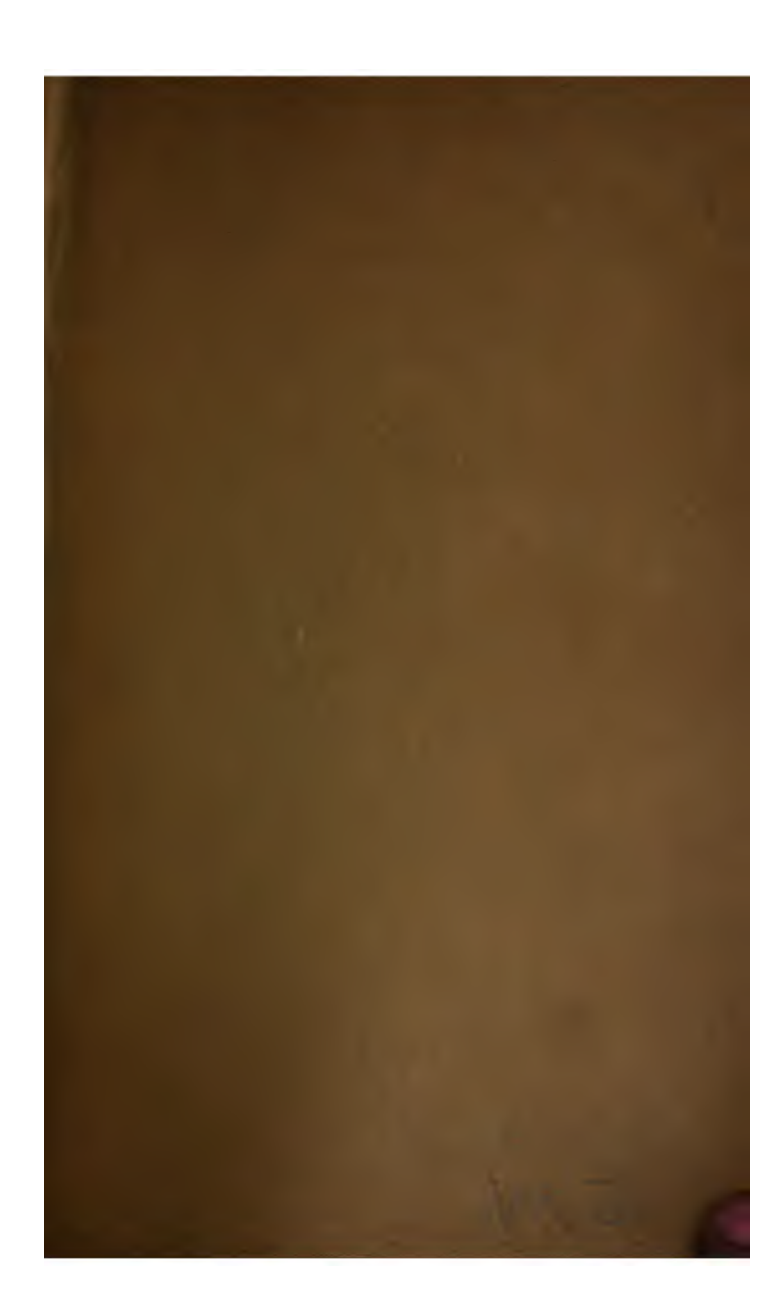


W. Scafe

Int: Templi Sodalis.




DEPRESSIS · PATENS
W. Scafe.
Int: Templi Sodalis.



LE
CABINET
DES FÉES.

TOME TRENTE-TROISIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

TROIS CONTES de Mademoiselle DE LUBERT;

SAVOIR:

LA Princesse Lionnette & le Prince Coquerico. Le Prince Glacé & la Princesse Étincelante. La Princesse Camion.

NOURJAHAD, Histoire Orientale.

LE CABINET
DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME TRENTE-TROISIÈME.


ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

Repair No. 616/OST.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

On attribue à Mademoiſelle de Lubert, Auteur des trois premiers Contes de ce Volume, la *Tyrannie des Fées détruite*, Ouvrage imprimé dans le cinquième Volume du Cabinet des Fées, ſous le nom de la Comteſſe d'*Auneuil*. Nous ne connoiſſons point cette Comteſſe d'Auneuil; il n'en eſt fait aucune mention dans l'Hiſtoire Littéraire des Femmes célèbres. L'Abbé de la Porte, Auteur de cette Hiſtoire, y a recueilli avec le plus grand ſoin tout ce qui éſt ſorti de la plume des perſonnes du ſexe, & cette volumineuſe compilation contient, d'une manière très-étendue, des extraits de tous leurs Ouvrages; Madame d'Auneuil n'y eſt pas même nommée.

L'Abbé Lenglet Dufreſnoy attribue à la même Madame d'Auneuil les *Chevaliers errans & le Génie familier*, Féerie impri-

mée dans le Cabinet des Fées, tom. VI. Mais il paroît que c'est une erreur, car il fait une seconde mention du même Ouvrage, pour l'attribuer à Madame d'Aulnoy. Au surplus, l'Abbé Lenglet Dufresnoy ne donne aucun autre renseignement sur cette prétendue Madame d'Auneuil, de sorte que son existence nous paroît douteuse.

L'Abbé de la Porte attribue à Mademoiselle de Lubert la *Tyrannie des Fées détruite*, on la trouve au nombre des Ouvrages de cette Dame dans la France Littéraire, & nous ne douterions pas qu'elle n'en fût l'Auteur, sans l'intervalle considérable qui se trouve entre cette production & les autres Ouvrages de Mademoiselle de Lubert. La première édition que nous connoissons de la *Tyrannie des Fées détruite* est de 1710; elle avoit été précédée d'une édition dont fait mention l'Abbé Lenglet Dufresnoy, qui étoit de la fin du siècle dernier; les autres Ouvrages de Mademoiselle de Lubert sont postérieurs de quarante ans, & quoi-

que nous ne connoiſſions pas préciſément l'âge de cette Auteur, morte à Paris depuis peu d'années, nous croyons difficilement qu'elle ait pu mettre au jour des Ouvrages dès 1700. En ſuppoſant que Mademoiſelle de Lubert fût alors âgée de vingt ans, elle en auroit eu plus de ſoixante lorſqu'elle a publié ſes autres Contes de Fées; choſe poſſible à la rigueur, mais peu vraiſemblable.

Quoiqu'il en ſoit, nous cédons au déſir de pluſieurs perſonnes en imprimant quelques Contes de Mademoiſelle de Lubert. On nous a reproché d'avoir trop négligé les productions d'une Demoiſelle qui a beaucoup écrit dans le genre de la Féerie; & ſi nous perſiſtons à penſer que le merveilleux dont elle a exceſſivement chargé ſes Contes, eſt trop voiſin de l'extravagance, nous ne pouvons, d'un autre côté, nous refuſer à ſatisfaire les Amateurs de ce genre, en leur donnant quelques-uns de ſes Ouvrages. A tout prendre néanmoins, les Contes de Mademoiſelle de Lubert ne ſont pas dé-

pourvus de toute espèce de mérite; son imagination gaie jusqu'à la folie est souvent agréable; & si l'on ne trouve dans ses Contes rien qui puisse instruire ni intéresser le cœur, il faut convenir qu'ils sont propres à amuser l'esprit, & c'est un des objets de ce genre de production.

Mademoiselle de Lubert a fait imprimer huit Contes; savoir: *Tecserion ou Sec & Noir; la Princesse Coque-d'Œuf & le Prince Bonbon; Lionnette & Coquerico; le Prince Glacé & la Princesse Étincelante; Blanche-Rose; la Princesse Sensible & le Prince Typhon; la Princesse Couleur-de-rose & le Prince Celadon; la Princesse Camion.* Nous avons choisi trois de ces Contes qui nous ont paru les plus amusans: nous croyons, par ce moyen, avoir satisfait pleinement ceux qui ont regretté de n'en avoir trouvé aucun dans ce Recueil, & n'avoir pas mérité d'ailleurs le reproche d'avoir grossi notre Collection d'une multitude de Contes insipides.

Mademoiselle de Lubert vivoit à Paris

fort retirée; nous n'avons pu ſavoir la date de ſa naiſſance; nous avons appris ſeulement qu'elle eſt morte il y a trois ou quatre ans dans un âge très-avancé. Si elle eſt Auteur de la *Tyrannie des Fées détruite*, imprimée avant 1700; en lui ſuppoſant vingt ans lorſque cet Ouvrage a paru, elle eſt morte preſque centenaire (1).

On attribue le Conte de *Nourjahad*, qui termine ce Volume, à Madame la Comteſſe de S***. C'eſt un Roman moral dont le cadre nous paroît neuf, intéreſſant & d'une invention heureuſe; nous croyons que nos Lecteurs nous ſauront

---

(1) Nous apprenons, depuis la rédaction de cet Avertiſſement, que Mademoiſelle de Lubert n'eſt qu'Editrice de la *Tyrannie des Fées détruite*; mais l'édition qu'elle en a donnée en 1756, étoit accompagnée de changemens & d'augmentations ſi conſidérables, qu'elle en a fait, pour ainſi dire, un nouvel Ouvrage. Elle y a ajouté pluſieurs Contes qui ſont entièrement de ſa compoſition, entr'autres le *Prince Curieux*. La *Tyrannie des Fées*, que nous avons imprimée, tome VI du Cabinet des Fées, eſt conforme à l'édition de 1756.

gré d'en avoir orné notre Collection. Cet Ouvrage parut d'abord dans les Mercures d'une manière moins étendue; l'Auteur le fit imprimer ensuite tel que nous le donnons. Nous avons préféré cette dernière édition qui nous a paru plus soignée & plus intéressante.

TROIS CONTES
DE
MADEMOISELLE DE LUBERT.

LA PRINCESSE LIONNETTE ET LE PRINCE COQUERICO.

DANS les montagnes de la Circaſſie, il y avoit un vieillard avec ſa femme qui s'étoient retirés du monde ; las d'en avoir eſſuyé les caprices, ils s'étoient fait une retraite commode d'une caverne qui s'étendoit aſſez loin ſous un des monts, & leur ſolitude n'étoit troublée que par la crainte de ſe voir mourir. Ils avoient vécu dans les cours, ils en connoiſſoient tout le faux ; &, loin de regretter les places brillantes qu'ils avoient occupées, ils plaignoient ceux que l'ambition ou le peu d'expérience rendoient ſuſceptibles de les deſirer. Leur vie étoit douce & tranquille, les fruits leur ſervoient de nourriture ; un vaſte étang où le vieillard pêchoit, leur fourniſſoit abondamment du poiſſon, & un troupeau de brebis dont la vieille avoit ſoin,

leur donnoit la plus belle laine du monde pour s'habiller. Le vieillard s'appeloit Mulidor, & sa femme Phila ; ils prioient incessamment les Dieux de vouloir leur envoyer au moins quelqu'un pour consoler celui qui resteroit sur la terre le dernier, ou pour lui fermer les yeux ; mais jusques-là leurs vœux n'avoient pas été écoutés. Il ne faut pas croire cependant que les Dieux rejetassent des desirs si purs & si raisonnables ; mais ils vouloient éprouver la constance de ces bonnes gens pour les récompenser ensuite avec usure. Le vieillard venoit de pêcher quelques poissons ; & après avoir rataché sa barque au rivage, il étendoit sa pêche sur un rocher pour qu'elle séchât au soleil, lorsqu'un lion sortit avec impétuosité d'une des cavités du roc, & vint boire dans l'étang. Mulidor eut peur d'abord ; mais ensuite voyant cette bête altière qui rugissoit, parce qu'elle ne pouvoit atteindre l'eau qui étoit trop éloignée du bord en cet endroit, il entra dans sa barque, & puisant de l'eau dans un vase, il le présenta au lion qui s'approcha de lui, & qui le vuida plusieurs fois. Après qu'il se fut désaltéré, il leva la tête & contempla son bienfaiteur avec des yeux si peu farouches, que le bon-homme osa

le careſſer : le lion y prit plaiſir, & reçut du vieillard un peu de pain & de fromage qu'il tira d'un petit panier qu'il avoit à ſon bras ; comme cette compagnie cependant n'étoit pas sûre, le vieillard ſongea à regagner ſa caverne, dans la crainte que ſa compagne inquiète de ne le point voir, ne vînt le chercher, & que le lion, moins humain pour elle que pour lui, ne la dévorât. Cette inquiétude le tourmentoit, lorſque le lion, après lui avoir lêché la main, rentra lui-même chez lui, & laiſſa le vieillard le maître de ſe retirer ; il s'achemina vers la caverne, où il trouva ſa femme déjà alarmée de ſon retardement ; il lui conta ſon aventure : elle en frémit ; mais cependant ils s'en entretinrent & tirèrent cette conſéquence, que les hommes pourroient prendre des animaux des leçons d'humanité & de reconnoiſſance : ne vous expoſez plus cependant à l'indulgence de cette bête cruelle, lui dit-elle tendrement, ou expoſez-moi avec vous ; car je ne puis vivre dans la crainte de vous avoir vu ſi près du danger : vous m'êtes rendu, mais puis-je me flatter que les Dieux me ſeront toujours auſſi favorables ?

Le vieillard, touché de cette tendreſſe, lui promit d'éviter dorénavant cette ren-

contre : cet entretien les avoit mené assez avant dans la nuit ; ils s'endormirent & ne furent réveillés que par l'aurore, dont les rayons dorés vinrent frapper leurs yeux. Phila sortit pour mener paître ses brebis, mais elle fut bien surprise de trouver à sa porte un lion d'une grandeur & d'une force prodigieuse, avec une lionne égale en force & en beauté, qui portoit sur son dos une petite fille d'environ cinq à six ans, qui en descendit dès qu'elle vit la vieille, & qui vint l'embrasser. Cette bonne femme surprise d'effroi & d'admiration, resta immobile ; & les lions, après avoir baisé la petite fille qui répondoit à leurs caresses, s'enfuirent, & disparurent en un instant, la laissant entre les mains de la bonne femme. Celle-ci revint alors de sa frayeur, & regardant cet enfant qui ne cessoit de l'embrasser, elle la prit dans ses bras, & rentra dans la caverne pour la montrer à son mari. Ils admirèrent tous deux sa beauté & sa douceur : elle étoit toute nue ; ses cheveux blonds seulement descendoient sur ses épaules, & sous le sein droit elle portoit une couronne bien marquée ; les bonnes gens remercièrent les Dieux de ce présent, & habillèrent cette belle petite enfant d'une légère robe toute blanche,



Cette bonne femme surprise d'effroi et d'admiration resta immobile.

E. De Ghendt sculp.

ceinte d'un ruban couleur de rose : ils en renouèrent aussi ses cheveux. Elle se laissoit faire avec complaisance, & ne parloit point ; ils la caressèrent & lui donnèrent du lait de brebis tout frais tiré : elle sourit à cette vue, & les regardant, elle fit un cri qui ressembloit au rugissement des lions. Elle s'accoutuma cependant à eux aisément ; elle n'avoit rien du lion que ses cris : cela fit qu'ils l'appelèrent Lionnette ; elle répondit à ce nom, & bientôt la vivacité de son esprit lui fit entendre ce qu'on lui disoit, & enfin parler elle-même. Elle fut un an avec ces bonnes gens qui l'aimoient passionnément & qui en étoient aimés de même, lorsque Mulidor, pour l'accoutumer à leurs usages, en cas qu'elle vînt à les perdre, la mena pêcher. Il y avoit été plusieurs fois seul sans rencontrer les lions ; mais la petite Lionnette ne fut pas au pied du roc où le bonhomme mettoit sécher ses poissons, qu'elle fit un petit rugissement qui réveilla le lion & la lionne qui accoururent à elle : ces animaux la flattèrent & caressèrent à l'envi l'un de l'autre. Elle embrassoit tendrement la lionne qui se laissoit faire, ensuite elle sauta sur son dos, & les lions s'éloignèrent en un moment. Le pauvre vieillard fut consterné,

il ſe jeta le viſage contre terre, & deſira de mourir puiſqu'il perdoit Lionnette : enfin, après bien du temps, voyant que ſon déſeſpoir ne lui ſervoit à rien, il ſe traîna à ſa caverne & y porta la déſolation, en apprenant à Phila l'aventure de Lionnette. Lionnette, ma chère Lionnette, s'écrioit cette bonne femme, ſe peut-il que nous vous ayons perdue! Hélas! pourquoi les Dieux vous ont-ils montrée à nous pour vous ravir ſi cruellement? De tous les biens que nous avons perdus, nous ne regrettons que vous. Elle s'affligeoit immodérément, & le pauvre Mulidor n'avoit guères plus de courage pour ſoutenir ce malheur. La nuit ſe paſſa en plaintes & en larmes. A la pointe du jour, ils ſe levèrent pour la chercher, ils ne craignoient plus les lions ni leur fureur, leur tendre amitié pour Lionnette leur faiſoit deſirer d'en être dévorés, ſi elle avoit ſubi cet effroyable ſort. Ils couroient l'un & l'autre vers le roc où les lions avoient établi leur demeure; lorſqu'ils virent la petite Lionnette que la lionne leur apportoit. Auſſitôt que cette aimable enfant les apperçut, elle deſcendit à bas & vint leur ſauter au col, puis tirant de deſſus la croupe de la lionne un chevreuil qu'elle avoit étranglé dans ſa

chasse : Voilà, dit-elle, ce que mère lionne vous donne ; elle m'a menée à la chasse pour vous. Ces bonnes gens mouroient d'aise de la revoir, ils ne pouvoient s'empêcher de pleurer & d'arroser de larmes son joli visage. Ma chère fille ! ma chère enfant, s'écrioient-ils ! vous nous êtes donc rendue ? Lionnette fut attendrie de ce spectacle. Est-ce donc, dit-elle, que vous me défendez de voir la lionne, que vous ne lui dites rien, & que vous pleurez en m'embrassant ? Non, non, ma chère enfant, s'écrièrent-ils tous deux ; mais nous craignions que vous ne nous eussiez abandonnés. Mère lionne ne le veut pas, dit l'enfant, elle veut que je sois votre fille : elle se retourna alors pour la prendre à témoin ; mais elle n'y étoit déjà plus, & Lionnette revint gaiement avec eux à la caverne.

Mulidor & Phila trouvèrent beaucoup de merveilleux dans cette aventure ; ils en raisonnèrent en particulier, & résolurent de ne pas refuser l'enfant à la lionne quand il lui prendroit fantaisie de la promener ; mais en même-temps il fit approuver à sa femme le desir qu'il avoit de consulter Tigreline sur la destinée de Lionnette. C'étoit une fée fort savante. J'y pensois déjà, reprit Phila,

& vous ne ſauriez trop-tôt vous inſtruire : il fut arrêté qu'il partiroit dès le lendemain de grand matin.

La bonne femme avoit préparé un préſent pour la fée, afin de la rendre plus favorable ; ce n'étoit pas des choſes précieuſes, les fées n'en ont pas beſoin : c'étoit une pièce de ruban bleu céleſte & un petit panier de noiſettes que Tigreline aimoit à la folie. Mulidor partit, & s'achemina vers ſa demeure ; elle avoit choiſi ſon habitation au bout d'une immenſe forêt qui étoit toute remplie de tigres : c'étoit de-là qu'elle tiroit ſon nom. Quand on y alloit pour lui demander des choſes juſtes, les tigres ne faiſoient point de mal ; mais quand on s'aviſoit d'y aller avec de méchans deſſeins, ils déchiroient à belles dents, & l'on ne parvenoit point au château de la fée. Le vieillard n'ayant rien à craindre de ce côté-là, ne s'arma d'aucune défenſe, & parvint ſans peine au château dans l'inſtant que la fée venoit de ſe lever. Il la trouva occupée à enfiler de groſſes perles dans un fil d'or ; elle le reçut aſſez gracieuſement, & ôtant ſes lunettes de deſſus ſon nez : Approchez, ſage vieillard, lui dit-elle, je ſais le ſujet qui vous amène, & je ſuis bien aiſe de vous voir. Mulidor

s'humilia profondément, & baiſa la robe de Tigreline. Il lui offrit ſon petit préſent : elle le reçut avec bonté, puis le faiſant aſſeoir, elle lui dit qu'elle alloit conſulter la deſtinée dans ſon grand livre, pour lui répondre juſte ſur ce qui l'amenoit. Après avoir lu bien long-temps, elle leva les yeux au ciel, puis les fixant ſur Mulidor : Voici, dit-elle, ce que je penſe ſur Lionnette : il faut qu'elle évite d'aimer ce qui lui ſera directement oppoſé, car il pourroit lui en arriver de grands malheurs, juſques-là même, qu'elle en perdroit la vie. Si elle arrive juſqu'à vingt ans ſans éprouver cette deſtinée, je réponds de ſon bonheur. Alors elle raconta au vieillard que Lionnette étoit une grande princeſſe expoſée aux lions, preſque dès ſa naiſſance, par la méchanceté d'une reine ; mais elle ne voulut pas en dire davantage, & exhorta le vieillard à continuer de l'élever avec les ſentimens dont il étoit capable, & laiſſa à ſon choix de lui apprendre qui elle étoit, ſe confiant à ſa ſageſſe pour la rendre heureuſe. Enſuite elle lui donna pour Lionnette ce fil de perles qu'elle avoit achevé. Qu'elle ne le perde ni ne le donne jamais, lui dit-elle, il la préſervera de bien des maux, & peut-être ſervira-t-il à ſon bon-

leur de cette enfant : cependant il voulut la consoler ; mais voyant qu'il ne faisoit qu'irriter sa peine : Mais, ma fille, lui dit-il, que feriez-vous donc, si c'étoit à nous que fût arrivé ce malheur ? Il ne m'est pas possible de croire que vous y fussiez plus sensible. Ah ! mon père, s'écria-t-elle, en ouvrant les bras pour l'embrasser, craignant qu'il ne fût offensé du peu d'attention qu'elle prêtoit à ses consolations, si les Dieux m'ont réservée à de pareils malheurs, je les prie de vouloir me faire mourir tout-à-l'heure, je ne pourrois les supporter. Les Dieux, ma fille, reprit le vieillard, n'exaucent pas toujours des prières si téméraires : c'est offenser les décrets de leur providence, que de ne pas s'y soumettre; croyez-vous donc être seule à souffrir les peines de la vie ? Est-ce-là le courage dont je vous croyois capable ? Lionnette baissoit les yeux, & la sévérité de cette remontrance lui avoit fait venir un rouge modeste sur ses joues, qui la rendoit encore plus aimable. Mulidor sentit qu'il en avoit assez dit ; il sortit, & laissa à sa femme le soin d'adoucir ce que sa remontrance auroit pu avoir de trop dur, & Phila embrassant la petite Lionnette : effectivement, ma fille, lui dit-elle, vous nous auriez fait penser que vous n'avez plus

rien à regretter ; ſans doute nous vous louons de l'amitié que vous aviez pour ces pauvres animaux ; mais il faut ſe conſoler & remercier les Dieux de ne vous pas envoyer de plus grands malheurs. Ah ! ma mère, s'écria Lionnette en l'embraſſant, que je vous ſuis obligée de me parler ainſi ; ne ſouffrez pas que mon père ſoit davantage irrité contre moi, je ſens que je ne pourrois ſupporter ſa colère. Mulidor rentra ; Lionnette courut l'embraſſer ; il répondit à ſes careſſes avec une tendreſſe qui conſola cette charmante enfant, ils ne ceſſoient d'admirer la bonté de ſon cœur, ſa ſenſibilité, ſa docilité & ſa franchiſe ; auſſi l'aimoient-ils chèrement.

Elle étoit triſte depuis la perte des lions ; un fond de mélancolie paroiſſoit dans toutes ſes actions ; elle n'oſoit s'y livrer devant Mulidor, elle ſe contraignoit moins avec Phila. Ils s'en entretinrent pluſieurs fois ; allarmés tous deux de ſon état, ils cherchèrent à la divertir ; ils ſortoient plus ſouvent ; ils ſe promenoient ; ils la laiſſoient aller à la chaſſe, à la pêche ; ils lui donnoient des oiſeaux, des fleurs, des coquilles ; mais ſon goût la déterminoit à la chaſſe plus qu'à tous les autres amuſemens. Le pays qu'ils habitoient étoit ſi déſert, qu'il falloit y venir exprès

ou s'être égaré, pour y trouver quelqu'un : ils n'y craignoient point de mauvaises rencontres; cependant l'aventure du lion tué par un chasseur étoit revenue à Mulidor ; il n'avoit pu comprendre comment un homme qui étoit venu jusques-là n'avoit pas pénétré jusqu'à leur retraite ; & comment il n'avoit pas été surpris de voir une jeune fille sur le dos de la lionne, qui ne s'écartoit point du lion quand il alloit à la chasse. On n'avoit osé questionner Lionnette, on craignoit de renouveller ses douleurs; cependant on n'osoit pas non plus lui interdire la chasse, ces bonnes gens trouvant de la cruauté à la priver de cet amusement; ils ne faisoient que la prier de ne pas s'écarter.

Au bout de quelques mois, Lionnette reprit un peu sa gaieté. Le vieillard & sa femme en furent ravis; ils s'applaudirent d'avoir aidé à la consoler par leur complaisance, & jugèrent qu'il falloit enfin qu'elle eût oublié les lions. Elle grandissoit, elle commençoit à se former, elle étoit belle à ravir dans ses plus simples habillemens. Phila lui avoit fait un vêtement de peaux de tigres, les plus belles du monde, un petit bonnet de même; & quand elle le mettoit, on l'auroit prise pour Diane elle-même, tant elle

avoit

avoit de grâce & de majesté ; ses beaux yeux noirs rehaussoient encore l'éclat & la vivacité de son teint, que le soleil le plus ardent & le hâle le plus fort n'osoient attaquer, non plus que la blancheur de ses bras & celle de sa gorge. Elle n'étoit point sensible à sa beauté, la force de son esprit & celle de son éducation la mettoient au-dessus de ces avantages de la nature : elle parloit bien, & pensoit encore mieux. Ces bonnes gens étoient étonnés de la voir, dans un âge si tendre, capable de réflexions si justes & si sages ; elle approchoit alors de quinze ans.

Depuis quelques jours, Phila s'apperçut qu'elle avoit eu soin en se couchant de mettre ses cheveux en boucles, & qu'en sortant, elle s'étoit mirée avec une sorte de complaisance dans une fontaine qui joignoit la caverne. Elle en avertit Mulidor, qui en fut aussi étonné qu'elle ; ils ne voulurent cependant point lui en parler ; mais ils résolurent de l'examiner finement, pour découvrir le sujet de cette attention, & ils se rappelèrent que depuis quelque temps elle paroissoit rêveuse, inquiète, & que ce qui l'avoit amusée jusqu'alors sembloit lui être devenu indifférent.

Lionnette revint à la caverne d'aſſez bonne heure ce jour-là : elle apportoit deux perdrix ſauvages qu'elle avoit tuées. La bonne femme lui demanda ſi elle n'étoit point trop laſſe pour l'aider à filer une quenouille qu'elle vouloit finir : Si vous vouliez bien m'en diſpenſer, dit Lionnette, je vous en ſerois bien obligée, je voudrois bien me repoſer. Phila le lui permit, & la laiſſa aller dans un petit recoin de la caverne qui lui faiſoit une eſpèce de cabinet. Elle l'avoit orné de ce qu'elle avoit trouvé de plus rare; des plumes d'oiſeaux ſinguliers en faiſoient la tapiſſerie, des fleurs dans des coquilles qu'elle rempliſſoit d'eau fraîche, lui ornoient de vaſes tout ce joli endroit. Mulidor lui avoit appris à peindre : elle avoit fait de jolis tableaux; & des laines qu'elle avoit trouvées dans la caverne, elle avoit brodé des carreaux dont elle s'étoit fait un petit lit de repos; elle s'étoit couchée ſur ce lit : elle y avoit plus l'air d'une déeſſe que d'une mortelle. La bonne femme, inquiète de ce qu'elle ne revenoit point, alla la chercher : elle la trouva telle que je viens de la dépeindre, un peu renverſée ſur les carreaux, les yeux fermés; [illegible]uelques larmes qui ſembloient vouloir ſe [illegible]ur entre ſes paupières, lui firent con-

noître que la belle Lionnette étoit chagrine. Elle resta quelque temps à la considérer, jamais elle ne l'avoit vue si belle ; mais enfin allarmée de son état, elle s'approcha, & lui prit les mains qu'elle serra tendrement dans les siennes. Cette action réveilla Lionnette, & tournant les yeux vers Phila : Ah ! ma mère, lui dit-elle, en se jetant à son col, que j'ai de honte de paroître ainsi à vos yeux ! Pourquoi, ma chère fille, lui dit-el le pourquoi me cachez-vous vos peines Ne savez-vous pas combien nous nous y intéressons ? Qu'avez-vous, ma chère enfant ? Ne me cachez point vos ennuis, peut-être les puis-je soulager ? Lionnette fut quelque temps sans oser répondre ; elle tenoit sa tête baissée dans les mains de la vieille : elle les baisoit avec transport. Enfin elle prit sa résolution, & se relevant avec une rougeur modeste qui lui couvrit tout-à-coup les joues : Je vais vous dire ce qui me tourmente depuis bien long-temps ; mais au moins que cet aveu me serve à mériter mon pardon. Parlez, ma chère fille, dit Phila, & ne me craignez point ; je suis plus inquiète de votre peine que fâchée de ce que vous me l'avez cachée. Alors Lionnette reprenant un peu de courage, lui apprit qu'en allant à la forêt

depuis environ trois mois, elle y avoit vu un jeune Berger endormi, qui n'avoit été réveillé que par une flèche qu'elle avoit tirée, qui, au lieu de percer l'oiseau qu'elle vouloit avoir, avoit percé la main de ce jeune homme; qu'attirée par le cri qu'il avoit jeté, elle s'étoit approchée & avoit aidé à étancher son sang. Cette blessure, ajouta-t-elle, me fit sentir un mouvement inconnu : je tremblois en lui appliquant les herbes que j'avois cueillies, & dont vous m'avez appris la propriété. Pour lui, loin d'être fâché contre moi, il me disoit qu'il ne se plaindroit jamais de cette blessure; mais bien de celle que mes yeux venoient de lui faire. Ce langage, tout inconnu qu'il m'étoit, ravissoit mon ame, & j'aurois voulu ne le point quitter. Il pleuroit en me regardant, il baisoit mes mains pour me retenir : je lui proposai de me suivre, pour que mon père achevât de le guérir : Je ne le puis, belle Lionnette, me dit-il, (je lui avois appris mon nom) un destin trop sévère me fait chercher la solitude; mais promettez-moi de la venir partager quelquefois, & je ne demanderai rien aux Dieux, je croirai que leur rigueur est adoucie. Je le lui promis, il me le demandoit trop tendrement; enfin

j'eus peur de vous inquiéter, je le quittai avec un regret si sensible, que j'en versai des larmes, & je m'éloignai brusquement pour qu'il ne s'en apperçût pas; car j'avois honte, je crois, de ma compassion. Je revins inquiète & affligée : dès le lendemain j'allai le chercher, je ne sais quelle honte me retenoit de vous apprendre cela; mais cent fois j'ouvris la bouche pour vous le dire, & cent fois je sentis que cela m'étoit impossible; peut-être étoit-ce parce qu'il m'avoit prié de garder le secret pour moi seule; enfin je courus le chercher pour lui demander la permission de vous le dire. En approchant du lieu où nous nous étions vus la veille, je m'arrêtai; je sentis un mouvement qui me reprochoit de vous avoir caché cette démarche; de plus, mon cœur étoit si fort agité, que je craignis de me trouver mal. Que ferai-je seule ici, disois-je ? Je suis sans secours, & celui que je peux trouver est peut-être bien dangereux à attendre. Malheureuse Lionnette, où t'es-tu engagée ! Fuis, retourne à ton devoir; car il est impossible que ce ne soit pas y manquer, puisque ma tranquillité est si fort altérée de cette secrette démarche; les Dieux m'en avertissent, cet état n'est point naturel. Je

m'étois assise en réfléchissant ; je me levai ; & je retournois sur mes pas, lorsqu'une pensée bien douloureuse me fit arrêter. Hélas ! dis-je, peut-être n'a-t-il pu venir au rendez-vous, par la blessure que je lui ai faite ; & s'il y est, quel sera son désespoir de ne m'y point voir ! Il n'a que moi, sans doute, pour ressource dans cette demeure sauvage, lui refuser mon secours est trop inhumain : sachons seulement s'il a besoin de moi, & ne le voyons que pour cela. Je m'acheminai alors vers cet endroit fatal où je l'avois blessé la veille ; il n'y étoit point, j'en fus saisie d'effroi, mes jambes s'affoiblirent, je tombai sur la mousse qui couvroit la terre : je vis encore des traces de son sang, peu s'en fallut que je ne succombasse à ma douleur ; mes larmes coulèrent heureusement, cela me soulagea ; mais j'étois dans une affliction cruelle en songeant que j'étois peut-être cause de sa mort. Je tirai mes flèches, & je les brisai à mesure pour les punir de ma cruauté : celle qui l'avoit blessé par hasard s'offrit à ma vue, elle étoit par terre & encore teinte de sang. Mes larmes redoublèrent à cet affreux objet, je ne pus retenir mes cris, ils furent interrompus par ce jeune Berger lui-même qui accourut précipitam-

ment. Je ne pus me lever : il ſe mit à genoux près de moi avec tant d'effroi, que je fus effrayée moi-même de ſa pâleur ; il me demanda ce que j'avois en même temps que je lui faiſois la même queſtion ; nous nous raſſurâmes tous deux, je lui dis le ſujet de mes pleurs, jamais on ne remercia ſi tendrement. Ses paroles avoient un charme qui paſſoit juſqu'au fond de mon ame : je l'écoutois avec un plaiſir que je n'avois jamais ſenti ; j'oubliois preſque ſa bleſſure, tant je craignois de l'interrompre ; j'étois ſurpriſe cependant de lui entendre dire qu'il m'aimoit tant, lui que je n'avois preſque point vu, & j'étois encore plus étonnée de comprendre qu'il m'étoit devenu ſi cher; car il me diſoit ce que je n'oſois lui dire, & je croyois qu'il liſoit dans mon ame, puiſque je penſois les mêmes choſes que lui, à la réſerve qu'il y donnoit une tournure que je crois que je n'aurois pas pu y donner.

Enfin, il me dit qu'il vouloit être à moi. Eh! n'y êtes-vous pas déjà, lui dis-je? Pouvez-vous y être davantage? Cela me raviroit. Il ſourit de mes paroles ; je crus que j'avois mal dit, je rougis de la groſſièreté de mes expreſſions. Je ne ſais ce qu'il penſa, mais il me dit mille choſes encore plus ten-

dres, m'apprit qu'il étoit le fils d'un grand roi, & me dit qu'il vouloit être mon époux. Je ne puis donc être à vous, lui dis-je, on ne voudra point que je sois votre épouse. Eh! qui peut s'y opposer, me dit-il, si vous le voulez bien? Alors je lui contai que mon père & ma mère m'avoient toujours dit que la couronne étoit un obstacle au bonheur de la vie, & que sûrement ils ne consentiroient point à ce lien. Laissez passer quelques jours, me dit-il, & je vous apprendrai le moyen d'adoucir leur rigueur : si vous m'aimez, vous m'aiderez à la vaincre : mais ne cessez point de venir en ces lieux, ma vie dépend de cette complaisance. Ne craignez rien avec moi, Belle Lionnette, rien n'est si pur que ma tendresse, & j'atteste ici les Divinités de ces bois, que je respecterai toujours votre vertu. Il me donna sa main, je lui donnai la mienne, & jurai comme lui de l'aimer toujours, si vous y consentiez. Je voulus voir sa main, elle étoit guérie; j'en eus une grande joie, je le quittai, en lui promettant de revenir, & de ne vous parler que quand il le voudroit. Je revins si occupée de son idée, qu'il sembloit que je ne vécusse que quand l'instant où je devois le voir approchoit; rien ne me plaisoit plus que lui seul,

plus je le voyois, plus je désirois de le voir : il étoit de même. Il est charmant, ma mère, & si vous l'aviez vu vous n'auriez pu vous dispenser de l'aimer. Trois mois se sont passés dans cette douce union, & voilà le comble du malheur! C'est que ce matin, il m'a appris qu'il étoit nécessaire qu'il s'absentât quelques jours pour des affaires indispensables qui ne tendoient qu'à assurer notre bonheur. Je ne savois point ce que c'étoit que de le perdre de vue; je sentis une douleur égale à la sienne. Il étoit dans une affliction immodérée : il m'a dit cependant qu'il reviendroit bientôt, & qu'il lui tardoit plus qu'à moi de venir combler son bonheur; j'étois toute en larmes; enfin l'heure de nous séparer étant venue, j'ai défait mon collier, & je l'ai attaché à son bras. O ciel! qu'avez-vous fait, ma fille, s'écria Phila? Nous sommes perdus, & c'est sans ressource. A ces mots, elle se laissa tomber par terre, & remplit la caverne de ses cris. Lionnette effrayée de ce spectacle, se leva pour secourir la bonne femme. Qu'avez-vous donc, ma mère, s'écrioit-elle? Quel rapport un collier de si peu de conséquence peut-il avoir avec votre douleur? C'est vous que je pleure, ma fille, dit Phila, votre

bonheur étoit attaché à la conservation de ce malheureux collier. Alors elle lui conta ce que la fée Tigreline avoit dit à Mulidor, & ne lui cacha point qu'elle étoit princesse, mais elle lui dit qu'elle ignoroit le reste. Lionnette qui avoit l'ame naturellement élevée, ne fut point étonnée de cette nouvelle : Hé bien, ma mère, dit-elle à la bonne femme, plus vous me confirmez dans la haute idée que vous avez de ma naissance, & plus je dois supporter avec courage les funestes événemens qui me sont prédits ; quoiqu'à dire vrai, j'y croye peu ; & je ne vois rien de malheureux ici que l'absence du Berger que j'aime, & son malheureux nom qui me l'a fait fuir, sans pouvoir m'en empêcher ; voilà le seul malheur que je connoisse. Que dites-vous, ma fille, dit la vieille? Son nom vous l'a fait fuir? Expliquez-moi cette énigme ; je n'y comprends rien. Hélas! voilà ce qui me désespère, dit Lionnette, je ne lui ai pas eu attaché ce collier au bras, qu'il m'a baisé la main avec un transport qui a suspendu un moment ma douleur. Oui, Belle Lionnette, m'a-t-il dit, c'est pour la vie que vous enchaînez l'heureux Prince *Coquerico*. A peine a-t-il eu prononcé son nom qu'il ne m'avoit

jamais dit, (il vouloit que je l'appelâsse toujours mon Berger), que je sentis une horreur qui m'a fait fuir à tire d'aîles. Il m'a suivie, m'a appelée; je n'ai pu me retourner. Une puissance invisible sembloit me contraindre à m'éloigner. Ma chère Lionnette, s'écrioit-il, où allez-vous? C'est votre Berger, c'est Coquerico qui vous appelle! Je courois encore plus vîte; enfin je l'ai perdu de vue, soit que j'aie pris des détours qu'il ne connoissoit pas, ou qu'il ait craint de me déplaire en me suivant davantage. Je suis arrivée ici dans un trouble que j'ai eu bien de la peine à vous cacher : vous savez le reste, ma mère, voilà ce qui m'est arrivé, & je vous demande mille fois pardon d'avoir si peu profité de vos sages leçons, & quoique je doive la naissance à des Princes apparemment puissans, je ne me soustrairai jamais à votre obéissance.

Mulidor rentra, comme Lionnette achevoit ces mots, on lui fit part de l'aventure; il resta dans une crainte extrême de ce qui pouvoit arriver de la perte du collier, il n'osa même aller consulter Tigreline à laquelle on avoit si formellement désobéi. Ils résolurent d'attendre ce que le sort ordonneroit de la Princesse; ils l'exhortèrent à oublier ce jeune

homme ; ils parvinrent plutôt à la consoler de son absence, & malgré sa tristesse, elle se livra à la douceur de leur conversation. Deux mois se passèrent ainsi. Une nuit qu'ils dormoient profondément, un éclat de tonnerre les éveilla en sursaut, & fit croire que la caverne alloit s'écrouler. Ils se levèrent, mais ils n'eurent pas le temps de se rassurer ; une fée hideuse & très-richement vêtue les toucha de sa baguette, & les transforma en deux lionnes & un lion, puis les transporta en une minute dans la forêt des tigres, où elle les laissa, & disparut.

Qui pourroit exprimer l'étonnement du sage vieillard, & la douleur de sa femme ? Celle de la Princesse étoit encore plus cruelle, elle se reprochoit d'être cause du malheur de ces bonnes gens ; & ce qui l'affligeoit le plus, c'est que n'ayant plus l'usage de la parole, elle ne pouvoit les consoler. Ce malheur présent avoit suspendu pour un moment l'idée du Prince Coquerico, mais quand elle songea qu'elle ne le verroit plus que pour en être effrayée, ou pour n'être plus connue de lui, elle fit des rugissemens si affreux, que la forêt en retentit, & ses pauvres compagnons vinrent auprès d'elle pour tâcher de la consoler. Ce fut un redou-

blement de douleur, de voir qu'ils ne pouvoient l'entendre, ni lui parler; ils gémirent; & enfin, il leur vint en tête à tous trois, d'aller chez la fée, sans se communiquer ce dessein, ne le pouvant pas. Le lion en prit la route le premier, les deux lionnes le suivirent; mais les tigres leur barrèrent le chemin, sans leur faire de mal cependant; & voyant leur dessein inutile, ils conçurent que c'étoit un ordre de la fée. Ils s'enfoncèrent dans l'épaisseur de la forêt, & se couchèrent bien tristement sur une belle herbe verte qui leur servoit de lit, & passèrent dans ce lieu un temps fort considérable, sans que la fée se montrât à eux; elle eut cependant soin de leur envoyer à manger par un des tigres, qui leur portoit chaque jour de la nourriture.

Il est temps à présent d'apprendre au lecteur, ce que c'étoit que le prince Coquerico. Ce jeune prince étoit le fils d'un roi qui avoit été très-puissant, qui avoit regné dans les Isles fortunées. Ce roi étoit mort, & ayant laissé son fils en bas âge, la reine étoit régente: l'ambition de régner & d'être maîtresse souveraine avoit fermé son cœur aux mouvemens de la nature. Elle faisoit élever son fils dans un château, sur le bord de la

mer, dans une molleſſe & une oiſiveté ſans égale, & elle prétextoit pour motif de cette éducation, une prédiction des fées à ſa naiſſance, qui avoient dit qu'il courroit riſque de perdre la vie, s'il éprouvoit le malheur des armes avant l'âge de vingt ans.

On lui avoit donc interdit tout ce qui pouvoit lui en donner envie, & l'art de la guerre lui étoit dépeint avec des couleurs ſi affreuſes, que tout vaillant qu'étoit né ce jeune prince, il frémiſſoit quand il voyoit une épée en peinture; le roi ſon père, qui étoit mort à la guerre, lui étoit repréſenté comme un roi ſi ſanguinaire, qu'il juroit qu'il ne l'imiteroit jamais. On l'avoit appelé Coquerico, en dériſion de ce qu'il s'étoit un jour amuſé, contre l'avis de ſes gouverneurs, à regarder avec plaiſir un combat de deux coqs. Il paſſoit ſa vie à ſe promener, à entendre lire des romans amoureux dont on affoibliſſoit les héros pour ne lui point donner envie de le devenir: il apprenoit à jouer des inſtrumens, à peindre ou à travailler à la tapiſſerie. La reine venoit le voir aſſez ſouvent, & lui peignoit le ſort des rois avec des couleurs ſi pénibles, qu'il regardoit comme une peine ſans égale le moment où il faudroit qu'il montât ſur le trône.

Il approchoit de sa dixième année, temps où la reine devoit enfin céder la couronne, lorsque se promenant sur le bord de la mer assez éloigné de sa suite, il s'éleva un grand tourbillon de vent qui l'enveloppa, & le fit disparoître en un instant. Ses gouverneurs surpris de ce qu'il étoit si long-temps à revenir, le cherchèrent, & ne le trouvèrent point; les recherches les plus exactes furent inutiles, il fallut en avertir la reine. Elle se feroit consolée sans peine de cet accident, si les peuples de l'isle, las de son gouvernement, & indignés de l'éducation qu'on donnoit à leur roi, ne se fussent révoltés. Après avoir mis en pièces ses ministres, ils la contraignirent de fuir chez un roi voisin qui la reçut; ce roi étoit veuf depuis deux ans, n'ayant d'enfans qu'une fille qui étoit cause de la mort de la reine.

Il épousa celle-ci, & les peuples des Isles fortunées nommèrent un conseil pour régir le royaume, en attendant qu'on eût des nouvelles de leur prince Coquerico, qu'ils s'imaginèrent n'être point mort. Ils avoient raison, le tourbillon de vent étoit excité par une fée qui, ravie de voir un si beau prince, & fachée de le voir si mal élevé, avoit résolu de le soustraire à une mère si

peu digne de l'avoir mis au monde. Pour cultiver un beau naturel gâté par une si méchante éducation, un autre mouvement moins généreux & plus naturel, avoit conduit cette fée ; la beauté du prince l'avoit touchée ; elle s'imagina que la reconnoissance feroit un jour sur le cœur du jeune Coquerico, ce que peu de charmes n'y feroient jamais. Elle étoit déjà âgée, & avoit une corne au milieu du front, mais son ame étoit sensible, & elle s'étoit toujours plainte qu'elle n'avoit fait que des ingrats ; en élevant ce jeune homme, dit-elle, il s'accoutumera à ma figure, & peut-être mes soins & mon amitié me feront-ils trouver dans lui ce que je n'ai pu trouver dans les hommes, cette union si douce, cette tendresse si parfaite dont j'ai tant entendu parler, & dont je me suis seule trouvée capable jusqu'à présent. Cornue (c'étoit son nom) raisonnoit ainsi en transportant le beau prince dans sa demeure, qui étoit la solitude où le vieillard & sa femme élevoient depuis quatre ans la jeune Lionnette.

Cornue s'étoit bâti un palais charmant sur le haut d'une des montagnes, mais il étoit inaccessible à tout humain par les nuages dont elle l'entouroit sans-cesse. Les agrémens

de la vie, les amusemens, les plaisirs solides & frivoles y étoient rassemblés tous ensemble. Ce palais étoit d'une grandeur merveilleuse, & cependant bâti d'une seule opale, si transparente & si belle, qu'à travers les murs on voyoit un grain de millet au bout du jardin, qui étoit digne de ce magnifique palais, par les bois, les terrasses, les parterres & les jets d'eau. L'élégante Cornue n'y avoit rien épargné non plus qu'à sa parure, quand, en passant le prince dans le vestibule de son palais, elle se rendit visible à ses yeux, elle avoit enveloppé sa corne d'un étui de velours vert qu'elle avoit parsemé de diamans, ses cheveux un peu grisonnans étoient poudrés à blanc & rattachés d'une infinité de moulinets verts, au milieu desquels brilloit un gros diamant, & son habit couleur de chair & argent lui prenoit la taille avec tant de justesse, qu'on voyoit que les grâces s'étoient disputées qui d'entr'elles y mettroit la dernière main. Le prince fut surpris de cette apparition, elle lui baisa la main, & lui demanda pardon de l'avoir tiré de sa solitude sans sa permission. Si je puis éviter d'être roi chez vous, lui dit-il, d'un air qui ne marquoit pas qu'il fût effrayé de cette façon d'y avoir été conduit, je

m'y trouverai fort bien ; car la crainte de monter ſur le trône me faiſoit deſirer de trouver un moyen de m'échapper de mon royaume, & vous m'avez fait plaiſir de m'en éloigner ; mais je voudrois bien, ajouta-t-il tout de ſuite, ſavoir pourquoi vous êtes coëffée ſi pointue, & d'où vient que votre habit eſt d'une couleur ſi tendre ? On paſſe à un homme de votre âge, lui dit la fée en rougiſſant un peu, des queſtions ſi puériles, vous en aurez honte quelque jour ; mais entrons dans le palais, & vous trouverez de quoi vous occuper plus agréablement ; alors elle lui préſenta la main, & ils montèrent dans un ſallon qui répondoit à la beauté du palais. Cent eſclaves noirs y étoient rangés en deux files, le prince & la fée paſsèrent au milieu. Il faiſoit encore aſſez jour pour voir les raretés qui ornoient ce beau lieu ; les ſtatues, les marbres en relief, les porcelaines, les meubles, tout fut loué avec goût par le jeune Prince. Les eſclaves ouvrirent une galerie magnifique remplie de cartes, de mappemondes, d'inſtrumens de géométrie, de plans en relief des plus belles villes de l'Aſie, de l'Europe & de l'Afrique ; des palais où les hommes & les femmes de chaque nation étoient habillés ſelon leurs

coſtumes ; & par l'art de la fée, ils alloient & venoient, & parloient chacun leurs langues & diſcouroient ſelon leur état : cela amuſa le Prince fort long-temps. Il pria la fée de vouloir bien qu'il ne ſortît point de cet endroit auſſitôt qu'elle le vouloit. Il ſe fit expliquer par les eſclaves qui l'accompagnoient ce que c'étoit que tout cela ; il ſe faiſoit répéter ce qu'ils diſoient & en étoit ravi. Il reconnut les isles fortunées, il vit ſes gouverneurs qui le cherchoient & qui ſe déſeſpéroient de ne le point trouver : cela toucha ſon cœur de pitié. La fée le retira de cet objet, afin qu'il ne vît point la cataſtrophe qui alloit arriver : elle l'amuſa à d'autres objets. Une grande mer qui entouroit des isles ſur un autre plan, lui offrit un grand ſujet d'amuſement. Des vaiſſeaux remplis de paſſagers firent des manœuvres merveilleuſes, un combat naval, un orage enſuite qui les diſperſa & qui en coula pluſieurs à fond, terminèrent ſa journée. La fée lui propoſa de ſouper, enſuite on repréſenta un opéra ; un bal ſuivit, où il danſa avec la fée, & de belles nymphes de la ſuite de la fée, & enfin ſix eſclaves le conduiſirent dans un bel appartement où il ſe coucha.

Le lendemain & les autres jours furent remplis par des conversations tantôt sérieuses, tantôt badines; les esclaves avoient ordre de lui donner le goût des sciences en l'amusant, il s'y prêtoit volontiers : il s'étoit déjà accoutumé à se promener dans une seconde galerie qui faisoit un arsenal superbe, il entendoit parler des armes & de la guerre avec plaisir, il desiroit presque de voir comment il s'en tireroit, & commençoit à avoir honte d'avoir pensé autrement. Les esclaves formoient des bataillons, il se mettoit à leur tête ; il aimoit à triompher du parti contraire ; il inventoit des ruses ; il cherchoit la gloire par-tout ; il n'étoit plus question de craindre de régner ; la galerie des plans lui avoit montré les douceurs de la royauté ; il y passoit trois heures chaque jour ; là, il prenoit des leçons de la plus fine politique, les secrets des cabinets n'en étoient point pour lui.

Un plan en relief de l'univers entier remplissoit cette galerie, mais quel art étoit dans ce fameux ouvrage ! Non-seulement les royaumes & leurs provinces, jusques aux moindres habitations, mais tous les hommes qui couvrent la terre y remplissoient chacun leur emploi ; ils parloient chacun leur langue ;

on les entendoit, on les voyoit, les choſes les plus ſecrettes y étoient dévoilées, la mer & ſes vaiſſeaux, les rivières, les lacs, les plus petits ruiſſeaux, les déſerts, juſques aux terres inconnues, rien n'étoit caché à la ſavante Cornue, elle les avoit décrites dans ſon plan, il y avoit de quoi s'amuſer pendant la vie la plus longue. Le prince fut frappé de cet effet miraculeux de ſon art, il s'y amuſa long-temps, il ne s'en arracha qu'avec peine, encore n'y conſentit-il que parce qu'elle l'aſſura que cette galerie faiſant partie de ſon appartement, il ſeroit le maître d'y venir quand il voudroit. Il en ſortit enfin pour goûter de nouveaux plaiſirs; un opéra, un ſouper, ſuivi d'un bal magnifique, où les fées de la cour de Cornue ſe ſurpaſsèrent malgré leur laideur & leur vieilleſſe; car celle-ci ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher d'être la moins belle de ſa cour, & les deſſeins qu'elle avoit formés ſur ce jeune cœur, ne lui laiſſoient rien négliger de ce qui pouvoit les faire naître. Son éducation fut confiée à ſix fées qui le menoient chaque jour dans la galerie de l'univers paſſer trois heures; elles lui expliquoient les divers intérêts des princes, il apprenoit leurs langues; moyenant cela, il

entendoit & voyoit l'effet de leur politique; les guerres ſur terre & ſur mer lui montroient l'habileté des miniſtres & des généraux; il en jugeoit bien déjà, & s'accoutumoit à parler de tout avec connoiſſance. Son beau naturel ſe développoit; il brûloit du deſir d'acquérir de la gloire, il avoit honte d'avoir pu la craindre. Les plaiſirs de la royauté le touchoient auſſi; il commençoit à trouver qu'il eſt doux d'être le maître. Les ſérails des rois de Perſe & de Conſtantinople, le délaſſoient des choſes ſérieuſes où il s'étoit appliqué; mais il n'envioit point cette vie molle & efféminée, il aimoit mieux celle des rois, qui regnant en maîtres abſolus ſur leurs ſujets, ſont certains qu'ils répandront tout leur ſang pour conſerver le leur.

Inſenſiblement il parvint à être le prince le plus accompli qu'il y eut ſur la terre. Il n'ignoroit rien; la beauté de ſon eſprit ſuppléant à ſon peu d'expérience, il jugeoit de tout avec une juſteſſe & un diſcernement merveilleux. Mais où voit-on cette terre & ces habitans que je vois dans mon plan, diſoit-il quelquefois à Cornue? Je vous la montrerai quelque jour, répondoit-elle, il n'eſt pas encore temps. Cela le chagrinoit,

il auroit déjà voulu être regardé comme quelque chose dans le beau plan de l'univers; il se fâchoit de ne s'y point voir. Cela lui faisoit faire des réflexions, mais comme elles ne partoient que de son esprit, il ne s'y arrêtoit pas beaucoup; celles du cœur intéressent davantage, il ne savoit encore ce que c'étoit.

La fée ne craignoit pas non plus que les beautés qu'il voyoit lui fissent sentir rien de contraire à ses idées, il les voyoit si fort en raccourci qu'il ne pouvoit tout au plus les prendre que pour de jolies marionnettes, la plus grande figure même en homme n'étoit pas plus haute que le doigt. Ce qui l'amusoit beaucoup, étoit l'opéra & la Comédie; il y alloit fort souvent, ces petites figures l'exécutoient à merveilles; & comme il avoit du goût pour les choses d'esprit, il alloit à toutes les harangues de l'Académie, & en jugeoit fort bien. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, cette galerie lui tint lieu des plus grands plaisirs, il n'en connoissoit point d'autres. A cet âge il commença à desirer de connoître les gens dont il voyoit les portraits: la fée qui vouloit lui plaire n'osoit trop le contredire, elle l'amusoit par ses promesses, mais elle craignoit qu'il ne lui

échappât. Je vais à la chasse dans votre parc, lui disoit-il, je m'y promène, je vois toujours la même chose ; cela m'ennuie, je voudrois quelquefois voir autre chose. Ah ! vraiment, disoit la fée, vous avez bien conservé les défauts de l'humanité. Misérable condition des hommes ! Sont-ils heureux parfaitement ? ils ne se le croient plus, ils desirent ce qu'ils n'ont pas ; & quand ils l'obtiennent, ils s'en dégoûtent. Hé ! qu'avez-vous à souhaiter ici ? Ne regnez-vous pas sur nous, n'y êtes-vous pas maître ? Y craignez-vous les trahisons, les faux amis, les mauvais conseils ? Nous respirons toutes pour vous plaire ; vous pouvez tout ici ; commandez, nous vous obéissons. Quel roi est plus grand & plus heureux que vous ? Le prince secouoit la tête à toute cette énumération de son bonheur que lui faisoit la fée ; & marquoit qu'il vouloit encore davantage : il ne le disoit pas, mais son inquiétude, son agitation, son ennui paroissoient malgré lui dans toutes ses actions. Cornue redoubloit sa parure, le prince n'y prenoit pas garde, il ne la regardoit pas seulement ; elle étoit désolée, car enfin le projet formé depuis le temps qu'elle l'avoit enlevé, le projet d'en être aimée passionnément, n'avoit fait que

se

ſe fortifier, & la jolie figure du prince y contribuoit beaucoup, le tout dans l'âge heureux où l'on plait ſans peine, & où l'on aime avec cette franchiſe que les hommes conſervent ſi peu de temps. Cornue enrageoit de voir qu'il n'y ſongeoit pas : vous devriez m'aimer pour vous amuſer, lui diſoit-elle un jour qu'il étoit fort mélancolique : Vous aimer, reprit-il en la regardant avec des yeux fort diſtraits, eſt-ce que je ne vous aime pas ? Puis ſans y réfléchir, il ajouta tout de ſuite, je n'aimerai jamais, je le ſens bien. Hé pourquoi ? dit la fée. Qui vous en empêche ? Rien, dit-il; puis il ſe leva, ſe fit donner un fuſil & alla chaſſer le reſte de la journée.

La fée déſeſpérée de ſon indifférence, & craignant de le perdre ſi elle s'obſtinoit plus long-temps à le contraindre, voyant déjà qu'il maigriſſoit, & que la couleur de ſon teint ſe flétriſſoit, réſolut de le laiſſer ſortir; pour cet effet, elle le fit appeler un matin. Voici le temps enfin, dit-elle, où je puis vous donner la liberté de ſortir; le vaſte univers dont je vais vous ouvrir les chemins va devenir pour vous une mer bien orageuſe; mais enfin vous voulez vous y expoſer, je ne vous retiens plus; ce que

je vous conseille seulement, est de vous confier à moi dans vos peines; car vous en devez éprouver avant que d'être roi; & si vous faites bien, vous commencerez par aller voir ma sœur Tigreline, & vous lui demanderez de ma part le collier merveilleux, pour vous préserver des malheurs attachés à votre destinée; voilà mon flacon, versez une goute de sa liqueur sur les nuages qui entourent le parc, ils s'ouvriront pour votre passage, & voilà un chien qui vous guidera pour retrouver le palais.

Le prince, qui ne s'attendoit pas à une pareille grâce, fit paroître des transports si reconnoissans, que la fée se trouva presque récompensée de sa peine par les caresses qu'elle en reçut. Il promit de suivre ses conseils en tous les points, & partit sur le champ. Le bout du parc donnoit sur une forêt si aride & si effroyable, que Coquerico trouva que l'univers n'étoit pas si beau qu'il se l'étoit imaginé; néanmoins il entra dans cette vaste solitude, accompagné seulement de son chien. Comme il en traversoit une route pour aller à la forêt des Tigres, où son fidelle compagnon le guidoit, il vit un lion d'une grandeur extraordinaire qui venoit droit à lui. D'abord il fut surpris

d'une pareille rencontre, n'en ayant jamais vu dans le parc de Cornue; mais s'étant un peu rassuré, il tira une flèche si juste dans le cœur du lion, qu'il l'abattit à ses pieds; il s'éloigna bien vîte, & fut arrêté un moment après par des rugissemens affreux qui frappèrent ses oreilles : il regarda d'où ils partoient, & il vit de loin un autre lion qui emportoit à tire-d'aîles une jeune enfant qui étoit assise sur son dos; il voulut courir après, mais son chien le tira si fort par son habit, qu'il crut qu'apparemment la fée Cornue avoit ordonné à ce chien de le gouverner; ainsi il s'abandonna à sa conduite : il arriva sans autre aventure chez Tigreline. D'abord qu'il lui eut exposé le sujet de son voyage : Prince Coquerico, lui dit-elle, vous direz à ma sœur que j'ai disposé du collier qu'elle me demande; c'étoit pour vous qu'elle le desiroit sans-doute; je souhaite cependant qu'il ne revienne pas entre vos mains sitôt, quelqu'avantage que vous en puissiez tirer. Mais pour réparer la perte de ce don que je ne suis plus en état de faire, je vous avertis que si vous prononcez jamais votre nom témérairement & sans une nécessité absolue, vous perdez peut-être pour jamais ce que vous aurez de plus cher;

je vous conseille donc de cacher votre nom ; ou du moins de ne le pas dire légèrement. Allez, prince, je ne puis rien de plus pour votre service. Le prince remercia beaucoup la fée, & lui ayant baisé la main, il se retira & revint au palais de Cornue, très-satisfait du peu qu'il avoit vu. Il fut reçu à merveille ; on le questionna : il fit le récit de ses aventures, il croyoit ne jamais finir de conter ; il trouvoit tout d'une beauté singulière : il fut fort gai toute la soirée, on le loua, on le caressa, cela n'arrêta pas sa curiosité. Il résolut de sortir encore, & la fée, qui le vit de si bonne humeur, le laissa faire à sa volonté. Il parcourut pendant près d'un an toutes les limites de ces beaux lieux ; il alloit quelquefois à cheval, le plus souvent il en descendoit pour dormir au pied de quelques arbres pendant la grande chaleur du jour, cet exercice l'avoit rendu plus grand & plus fort : il étoit alors dans sa plus grande beauté. Il lui prenoit envie de demander à la fée de le rendre à ses sujets ; il étoit las de la vie privée, son ame aussi belle que son corps lui faisoit desirer de revoir son royaume ; il en apprenoit le chemin sur son plan ; mais il n'osoit encore le demander à Cornue, il

craignoit de lui paroître trop peu reconnoiſſant, cela lui rendit ſa première mélancolie. Cornue en fut alarmée, elle chercha pour l'amuſer tout ce qu'elle put imaginer, rien n'y faiſoit; il ne ſortoit même preſque plus: il paſſoit ſes journées preſqu'entières dans la galerie des plans; & quand il y voyoit une armée en bataille, on ne pouvoit l'en tirer. Ce fut bien pis, un jour il y vit le couronnement d'un jeune roi : cette vue penſa achever de lui brouiller la cervelle; les cris de joie, les inſtrumens guerriers, la pompe de cette cérémonie le tranſportèrent de colère & de plaiſir. Quoi donc, diſoit-il, on enchaîne ici ma jeuneſſe, & je pourrois commander à des peuples, faire la guerre & la paix, jouir enfin des droits de ma naiſſance; & l'on veut me retenir captif, efféminé comme Achille à la cour de Licomède? N'aurai-je point un Ulyſſe qui vienne me délivrer? Il auroit pouſſé plus loin ſes réflexions, ſi l'on ne fût venu l'avertir que la fée l'attendoit pour faire commencer un opéra qu'elle faiſoit exécuter. Quoi, toujours des fêtes! dit-il. Allons, pourſuivit-il, il faut bien s'y réſoudre. L'opéra qu'on exécuta fut Armide. La fée, à qui l'on avoit dit la mauvaiſe humeur du

prince, l'examina pendant le ſpectacle; elle crut qu'il s'y amuſoit, car elle le vit attentif à la pièce : effectivement, il trouva le quatrième & le cinquième actes merveilleux, il en parla toute la ſoirée, il loua par-deſſus tout l'imagination du bouclier qui rend le héros à la gloire. Quoi! dit la fée, Armide ne vous intéreſſe-t-elle point? Ne la plaignez-vous pas? Tant d'amour mériteroit une autre récompenſe. Ma foi, madame, reprit le prince, votre Armide n'a que ce qu'elle mérite : je voudrois bien ſavoir ſi le cœur ſuit les volontés? Pour moi je le crois indépendant. Cornue ſentit toute la dureté de cette réponſe; mais elle n'en fit pas ſemblant, & tourna la converſation d'un autre côté; le prince ſe retira de bonne heure pour aller à la chaſſe le lendemain; ce fut le jour qu'il eut la main percée par la flèche de la belle Lionnette.

En retournant au palais de la fée, le prince conſulta en lui-même s'il parleroit de cette aventure; il ſe trouva tout étonné de ſentir qu'il avoit envie de la tenir ſecrète; une joie douce, & cependant à lui inconnue, ſe répandoit dans ſon ame & la rempliſſoit avec tant d'empire, qu'il n'étoit pas le maître de la cacher; il ſe demandoit ce

que cela vouloit dire, & n'en trouvoit point la raiſon. Le nom de Lionnette le charmoit ; il le rappeloit ſans ceſſe ; la grâce, la beauté de cette jeune fille le raviſſoient ; il ſe trouva dans le palais ſans s'en être apperçu. C'eſt alors qu'il revint un peu à lui : dans l'excès de ſon raviſſement il dit mille choſes galantes à la fée. Elle en fut ſurpriſe ; mais ſe flattant que ſes charmes pouvoient produire cet effet, elle ne chercha point à pénétrer la cauſe d'une joie ſi extraordinaire. Sa bleſſure l'inquiétoit, mais il prit ſon parti de dire qu'une de ſes flèches l'avoit bleſſé, & l'amoureuſe Cornue, attentive à tout ce qui pouvoit l'intéreſſer, le guérit ſur-le-champ en ſoufflant deſſus, ſans s'informer comment le malheur étoit arrivé.

Il fut charmant le reſte du jour ; Cornue en penſa perdre l'eſprit ; elle lui fit entendre une muſique qu'il trouva raviſſante, quoiqu'il l'entendît tous les jours, tant c'eſt le propre de l'amour d'embellir les objets les moins ſuſceptibles de cette perfection ; celle-ci le fit rêver doucement, & lui fit faire des découvertes dans ſon cœur dont il ne s'étoit pas douté juſques-là.

Il ſe retira d'aſſez bonne heure, & paſſa

se laissoit souvent séduire à cette douce erreur : & le cœur rempli de la belle Lionnette, il disoit à la fée des choses qui ne s'adressoient qu'à elle, & dont la crédule Cornue s'attribuoit tout le mérite. Ce fut vers la fin du troisième mois de cette vive & secrète passion, que le prince résolut enfin de demander à la fée d'être conduit dans son royaume ; ce n'étoit plus l'ambition qui guidoit ses desirs, un sentiment plus fin & plus délicat, (que sert de le cacher), l'amour lui-même lui fit desirer de monter sur le trône pour y placer la belle Lionnette. Il n'en eut pas parlé à la fée qu'elle le lui accorda sur-le-champ, se flattant en elle-même qu'il vouloit avoir le plaisir de la couronner. Avec quel plaisir n'ordonna-t-elle pas les apprêts du départ ? Le prince, comme on sait, prit congé de sa belle bergère, & partit avec la fée, & une nombreuse suite pour le royaume des isles fortunées. Elle étoit avec lui dans un char de cristal de roche, tiré par douze licornes céladon, leurs harnois d'or & de rubis brilloient comme le soleil ; douze autres chars aussi pompeux suivoient celui-ci, & le prince, beau comme l'amour & paré magnifiquement, attiroit les regards de tout le monde.

Il avoit caché avec grand ſoin le collier que lui avoit donné la belle Lionnette, il le portoit au bras gauche, en bracelet, & ſon habillement le couvroit; il ſe faiſoit un plaiſir charmant de paroître enfin aux yeux de Lionnette dans cet appareil pompeux, & de lire dans ſes regards la joie que devoient lui donner les ſoins de ſon amour; mais il ne pouvoit ſe défendre d'une inquiétude ſecrète qui lui donnoit des momens de triſteſſe; il l'attribuoit à l'éloignement où il étoit de ce charmant objet, & quelquefois il ſe vouloit du mal de s'en être éloigné. Ce bien que je cherche vaut-il celui que je perds? diſoit-il. Lionnette m'aimoit tel que je lui paroiſſois, m'aimera-t-elle davantage avec une couronne de plus? Ah Lionnette! je vous connois trop bien pour vous faire ce tort, votre ame noble & ſimple ne connoît de véritable grandeur que celle qui nous élève au-deſſus des autres hommes par les ſentimens. Il arriva enfin aux isles fortunées, & les peuples charmés de revoir leur prince, le reçurent avec des acclamations de joie. Il fut couronné, & par les ſoins de l'amoureuſe Cornue, il y eut des fêtes magnifiques, dont le prince par reconnoiſſance voulut qu'elle partageât tout l'honneur: les fêtes finies & les affaires de ce beau

royaume remises en règle par le soin de la fée & des ministres qu'elle choisit, elle voulut faire enfin expliquer le roi sur ses sentimens; elle lui fit proposer adroitement de se marier; elle avoit employé la voie des ministres, pour se réserver celle des conseils, cela lui réussit; il veut effectivement lui faire part des propositions qu'on lui avoit faites; mais quel fut l'étonnement de Cornue, quand ce jeune roi, après lui avoir dit qu'il avoit répondu à ses peuples qu'il avoit encore de l'éloignement pour un pareil engagement, lui avoua toute sa tendresse pour la belle Lionnette, & la pria d'achever de le rendre heureux, en la lui donnant pour partager son trône! Hé! où avez-vous vu cette Lionnette, reprit la fée, avec un visage où l'étonnement, la fureur & le dépit se faisoient également voir? Mais quoi! ajouta-t-elle, est-ce donc là le prix de mes soins? Le prince surpris de cette brusque repartie, & ne craignant point les reproches, acheva de percer le cœur de la fée, en lui racontant son entrevue avec Lionnette, & lui peignit sa tendresse avec des couleurs si vives, qu'elle vit bien que toute la force qu'elle emploieroit contre ne serviroit qu'à l'irriter & rendre sa passion plus forte; alors prenant habilement son parti:

Je ne vous parle ainſi, lui dit-elle, que pour vous reprocher votre manque de confiance, que ne m'ouvriez-vous votre cœur ? Je vous aurois mieux ſervi, & Lionnette ſeroit aujourd'hui reine des isles fortunées; mais vous avez agi comme un jeune homme qui manque d'expérience, & je doute que je puiſſe aujourd'hui vous rendre auſſi heureux que je l'aurois fait alors. Hé! madame, reprit le roi, vous le pouvez ſi vous voulez. Donnez-moi votre char, & laiſſez-moi aller chercher cette belle Lionnette........ Je veux faire mieux, lui dit-elle avec un ſourire forcé, je veux y aller avec vous dès que minuit ſonneront : tenez-vous prêt, nous ſerons de retour avant que le ſoleil ſoit levé; & s'il eſt poſſible de ſatisfaire votre empreſſement, je ne ſais que ce moyen. Le prince embraſſa les genoux de la fée avec un tranſport de joie & de reconnoiſſance, qui la bleſſa plus encore que ſa malheureuſe confidence ; elle le congédia ſous prétexte qu'il falloit qu'elle conſultât ſes livres, mais bien effectivement parce qu'elle ne pouvoit ſe contraindre, & que ſa fureur étoit montée au plus horrible excès. Qui pourroit la repréſenter ? Tout ce qu'une femme amoureuſe, jalouſe & mépriſée peut ſentir, une fée le ſent encore davantage ; &

la peinture la plus vive n'approche que foiblement des horreurs dont celle-ci sentit déchirer son ame : elle avoit promis cependant d'accompagner le prince, mais ce dessein servoit à la vengeance qu'elle méditoit.

Elle s'en crut d'autant plus certaine, que le prince avoit laissé tomber le collier qu'il avoit à son bras, & qu'il étoit sorti sans s'appercevoir de cette perte. Elle le ramassa, & remerciant le sort qui la servoit avec tant de bonheur, elle ne retarda pas une vengeance dont les mouvemens auroient été inutiles pour elle sans ce précieux collier. Elle fit fermer les portes de son appartement, afin que l'on ne s'apperçut pas de son absence, & fit dire au roi qu'il falloit qu'elle consultât ses livres en repos, & qu'à minuit elle seroit visible. Elle monta sur un dragon aîlé, & arriva diligemment dans la caverne, où tout étoit enseveli déjà dans le plus profond sommeil : le dragon éternua, cela fit comme un coup de tonnerre qui pensa renverser la caverne. Elle accomplit, comme on a vu déjà, ses funestes projets, & se trouva de retour aux isles fortunées comme onze heures frappoient. Elle pouvoit à peine contenir sa joie, elle s'en occupa en attendant le roi; mais bientôt l'idée de savoir qu'il étoit amoureux,

& ſans doute aimé, lui rendit toute ſa colère: elle en étoit tranſportée, lorſqu'il entra dans ſa chambre avec un empreſſement qui ne ſervit pas peu à la redoubler.

Elle ne ſongea qu'à calmer, ou plutôt qu'à diſſimuler ſon courroux: ſa fureur étoit à un tel excès que ſa corne en étoit toute enflammée, & que l'amoureux & trop crédule Coquerico, croyant que c'étoit une galanterie qu'elle lui faiſoit pour le guider dans l'obſcurité de la nuit, la remercia mille fois de cette précaution. Ils montèrent tous deux ſur un char traîné par trois chouettes, qui partirent à tire-d'aîles, & qui s'abattirent dans la forêt proche de la grotte où Lionnette avoit été élevée. Le prince ne la connut que parce que Lionnette la lui avoit dépeinte. Tout eſt précieux en amour; les plus petites circonſtances deviennent des affaires intéreſſantes. Il s'étoit plu à lui demander la deſcription des lieux qu'elle habitoit; il l'avoit retenue avec plus d'exactitude qu'elle ne les lui avoit dépeints. Il ne s'y trompa pas; d'autant plus qu'il reconnut ſon arc & ſon carquois, qui étoient dans le cabinet où elle lui avoit dit qu'elle couchoit. Sa douleur fut extrême de ne la point trouver: il l'appeloit, il rentroit & ſortoit de la grotte mille &

mille fois, il prioit la fée de porter la lumière de sa corne sur les endroits les plus obscurs; & remarquant quelques-uns des petits tableaux qu'elle avoit peints : hé ! voici son ouvrage, s'écria-t-il ! Je veux les conserver toute ma vie. La fée fut si irritée de ses transports, qu'il sortit une flamme de sa corne, qui consuma, en un moment, tout ce qui étoit dans la grotte. Le prince eut de la peine à se sauver de cet incendie; elle le retira cependant de la grotte; & triomphant en elle-même de l'absence de sa rivale, elle conseilla au prince de la chercher ailleurs. Peut-être, dit-elle, ses parens l'ont-ils mariée, ou peut-être, continua-t-elle, en lui jetant un regard moqueur, la douleur de votre perte l'a-t-elle fait mourir. Je ne sais pas ce qui est arrivé, dit le prince, avec un ton qui marquoit l'agitation de son ame, & déjà outré de n'avoir point trouvé sa maîtresse; mais je crois plutôt sa mort que son infidélité; & s'il est vrai qu'elle ne soit plus, bientôt je saurai la suivre. Voici une furieuse obstination d'amour! s'écria la fée; mais réfléchissant que dans la circonstance où elle se trouvoit, il valoit mieux ne pas irriter le roi, elle s'adoucit elle-même. Ce que j'en dis, poursuivit-elle, est pour vous montrer l'intérêt que je prends à vous;

j'ai honte que votre tendresse soit arrêtée sur une personne d'une si basse extraction ; & je ne puis assez louer le destin de ce que d'accord avec mes sentimens il vous enlève cette bergère pour aider votre cœur à revenir de son erreur. Je ne sais si le destin a voulu vous aider à m'impatienter, reprit le roi assez vivement ; mais je sais bien que c'est à quoi il a le mieux réussi ; quant à Lionnette, bergère ou reine, il ne m'importe, je puis réparer le défaut de sa naissance, s'il est possible que c'en soit un en elle qu'une naissance obscure : mais il est impossible qu'elle soit née ce qu'elle paroît ; en tout cas, heureuses sont les princesses qui naissent avec une ame aussi élevée. Alors, le roi voyant qu'inutilement il chercheroit encore dans ce lieu, il remonta dans le char avec la fée, & ils reprirent le chemin des isles fortunées, où ils arrivèrent comme le soleil se levoit, sans avoir proféré une seule parole ; occupés l'un & l'autre, l'une de sa fureur, l'autre de son désespoir.

Le roi à son retour s'enferma dans son palais, & ne voulut plus songer qu'à voir quel parti il pourroit prendre pour retrouver Lionnette. Il pensa qu'il falloit qu'il allât chez Tigreline ; cette résolution prise, il passa

chez Cornue pour lui faire part de ſon projet. Je n'imagine pas, lui dit-il, pourquoi vous ne m'aidez pas dans cette affaire; votre pouvoir eſt-il borné? Et celui de Tigreline eſt-il plus étendu que le vôtre? Car je crois, ajouta-t-il tout de ſuite, que vous vous intéreſſez à mon bonheur, pour y employer tout votre pouvoir s'il étoit poſſible que vous l'euſſiez; je ne puis même en douter, ſans ingratitude; j'en ai eu aſſez de preuves pour devoir en être sûr, & je ne me ſens pas capable de l'oublier. Cornue rougit à cette queſtion qu'elle n'avoit pas prévue, & connoiſſant toute l'étendue de ſon malheur par la ſuite du diſcours du roi: c'eſt par la ſuite de ce même attachement que j'ai pour vous, lui dit-elle, que vous devez connoître que je ne veux pas vous ſervir dans une paſſion qui va ternir votre gloire; & ſi vous êtes auſſi reconnoiſſant que vous dites l'être des ſoins que j'ai pris de vous rendre heureux & de vous conſerver la vie, vous dompterez une paſſion qui ne peut ſervir qu'à vous perdre. Quelle idée voulez-vous que vos peuples, que l'univers entier aient d'un roi ſi peu maître de lui-même, qu'il court après une vile bergère, pour lui donner une couronne

qu'il peut partager avec les premières princesses du monde, n'importe laquelle; mais peut-être une fée n'auroit-elle pas dédaigné de la recevoir de vous. Ces derniers mots, qui lui échappèrent malgré elle, ouvrirent les yeux du roi; & regardant la fée avec surprise, il fut convaincu de la vérité de ce qu'il pensoit, quand il la vit interdite, & évitant avec soin de rencontrer ses regards. Il fut quelque temps sans pouvoir répondre, par l'excès de son étonnement; mais ne voulant pas choquer la fée, dans le moment où il en avoit tant de besoin, ni cependant lui donner une espérance qu'il ne se sentoit pas capable de soutenir : la connoissance que vous avez du cœur humain, madame, lui dit-il enfin, doit vous avoir appris que pour être roi, on n'est pas plus dispensé des loix de la nature que les autres hommes; une passion aussi pure & aussi vive que celle que j'ai pour Lionnette n'est pas d'un caractère à pouvoir s'éteindre facilement; que votre pouvoir ne se réunissoit-il pour me rendre insensible? Je n'aurois pas senti le malheur que j'éprouve aujourd'hui, & le bonheur dont vous me parlez. Ce choix d'une grande princesse ou d'une fée qui auroit daigné recevoir mes vœux &

ma couronne, ce bonheur, dis-je, ne me touche point. Faut-il que, pour être heureux, je me sacrifie éternellement à la fantaisie de mes peuples? Mon choix est pour moi; je veux bien les rendre heureux, je sens même du plaisir à le désirer & à pouvoir l'exécuter: mais que leur importe qui je leur donne pour reine? Je ne sens le prix de ma grandeur que parce que je puis élever ce que j'aime: ce plaisir délicat m'en fait supporter le poids: sans celui-là, que sont tous les autres? Et faut-il parce que je suis leur maître que je me prive du seul bonheur que je puisse goûter? Non, madame, en leur donnant Lionnette je compte les rendre aussi heureux que moi. S'ils refusent d'y souscrire, je saurai les faire repentir de leur témérité; & quiconque s'y opposera, connoîtra que pour être sensible je n'oublie pas que je suis roi. Achève, ingrat, achève de m'ôter la vie, dit la fée: tu connois toute la violence de ma tendresse, & tu ne feins de ne pas la voir, que pour mieux m'accabler de toute ta rigueur; c'est moi seule, c'est moi qui m'exposerai à la bassesse de tes sentimens; ose m'en punir, il ne te manque plus que ce crime: mais comment le pourrois-tu? Tu es en mon pouvoir, &

le collier que je tiens, & que tu laiſſas tomber hier dans ma chambre, va me venger de ton ingratitude. A ces mots, elle ſe leva; & touchant le roi de ſa baguette lorſqu'il s'avançoit pour lui reprendre le gage de l'amour de ſa maitreſſe, elle le transforma en coq; puis, ouvrant une des fenêtres, elle le précipita dans la cour du palais: enſuite, faiſant aſſembler le conſeil, elle dit que le roi s'étant abſenté pour une grande affaire, elle, ne pouvant pas reſter davantage dans ce royaume, elle l'établiſſoit régent. Cette affaire étant conſommée, elle monta ſur ſon char & diſparut à leurs yeux.

Le roi fut étourdi de ſa chûte, ſes aîles le ſoutinrent cependant malgré lui; & quand il eut un peu repris ſes eſprits, il ſauta ſur une baluſtrade de marbre blanc & couleur de roſe, qui bordoit une pièce d'eau magnifique qui étoit au milieu de cette cour, pour y voir ſa figure. Il en fut ſurpris, non pas qu'il ne fut le plus beau coq du monde; ſon corps étoit comme s'il eût été d'émeraude; ſes aîles d'une couleur de roſe vif, ayant ſur la tête une couronne de diamans brillans qui jetoient un éclat éblouiſſant; ſa queue en panache verte & couleur de roſe, ſes pieds couleur de roſe, avec des ongles

plus noirs que l'ébène, & le bec d'un seul rubis. Laissons ce malheureux roi réfléchissant sur la cruauté de cette métamorphose, & retournons à Lionnette que nous avons laissée encore plus malheureuse que lui. Cette belle princesse, après avoir été six mois parmi les tigres de la fée Tigreline, à déplorer sa triste destinée, en fut enfin tirée par la fée elle-même, qui touchée de son état, vint la chercher, & l'emmena dans son palais avec ses deux malheureux compagnons. Là, après les avoir caressés & conduits dans une loge bien à leur aise: ma chère Lionnette, dit-elle à la princesse, vous avez fait une assez longue pénitence de l'imprudence qui vous est échappée de donner votre collier, sans ajouter encore des remontrances inutiles au malheur que vous avez de ne pouvoir changer de forme qu'après l'avoir retrouvé; ainsi, ma chère enfant, je ne vous gronderai point; au contraire, j'adoucirai votre peine de tout mon pouvoir, & je vais vous en donner une preuve, en rendant à vos bons conducteurs leur figure ordinaire, afin qu'ils aient le plaisir de vous entretenir & de vous consoler.

La pauvre Lionnette se prosterna aux pieds de la fée, & par les larmes qu'elle répandit,

elle montra en même-temps sa joie & la douleur de ne pouvoir lui répondre. Tigreline toucha le lion & la lionne de sa baguette, à l'instant ils reprirent la forme humaine; & après avoir embrassé les genoux de la fée, ils firent mille caresses à Lionnette qui les leur rendit de son mieux. Après cette scène touchante, où Tigreline elle-même n'avoit pu retenir ses larmes: bonnes gens, dit-elle au vieillard & à sa femme, les jours de votre métamorphose ne seront point comptés dans vos années, non plus que ceux que Lionnette passera sous la sienne; vivez pour la servir & pour la consoler, jusques au temps où la destinée aura fini le cours de sa rigueur. Je ne veux point qu'on l'enferme, elle peut aller & venir dans mes jardins, dans ma forêt: pour vous, vous resterez dans mon palais, & vous aurez soin d'elle. Attendons du temps une plus heureuse fin que je n'ose l'espérer, & du moins par notre courage faisons rougir le sort de son injustice. La fée, à ces mots se tut, & embrassa de tout son cœur Lionnette, qui avoit le sien si gros, qu'elle versa un torrent de larmes, en poussant des gémissemens qui attendrirent encore la fée & les bonnes gens.

Elle paſſoit ſes jours dans la forêt, à la chaſſe du gibier que la fée y avoit fait mettre : les tigres la reſpectoient & la ſaluoient toujours quand elle paſſoit. Elle ſe repoſoit dans la chaleur du jour, dans les endroits les plus écartés & les plus touffus : là, réfléchiſſant ſur ſa deſtinée, elle s'affligeoit encore moins de ſon état que de l'abſence ou de la perte du prince Coquerico. Elle ſoupiroit tendrement à ſon ſouvenir, & ſa plus grande peine étoit d'en être ſéparée. Elle grifonnoit avec ſes ongles, ſur les arbres, des chiffres amoureux, des cœurs, des flèches, & pleuroit ſon infortune & celle de ſon amant : les nuits elle revenoit dans ſa loge & chez la fée, qui lui faiſoit beaucoup d'amitié : le vieillard & ſa femme l'amuſoient par des hiſtoires qu'ils lui contoient. Un jour qu'elle étoit chez la fée avec ſes conducteurs, elle ſaiſit une feuille de papier & une plume, & elle écrivit deſſus, qu'elle prioit la fée de l'inſtruire qui elle étoit ; elle le lui préſenta, Tigreline lut, parce qu'elle étoit fort habile, ce que la lionne avoit écrit, (il ne falloit être guères moins qu'une fée pour pouvoir le déchiffrer). Elle ſoupira & leva les yeux au ciel, puis regardant tendrement Lionnette : je vais vous contenter,

contenter, lui dit-elle, ma chère Lionnette. Les malheurs qu'on éprouve servent souvent de leçons aux personnes de votre rang : veuille le juste ciel, que ceux dont il vous accable au commencement de votre vie soient la mesure des tempêtes qu'il a préparée à vos vertus ? Mais ne vous lassez point de les soutenir avec soumission & avec courage ; vous êtes née princesse, ma chère enfant ; on ne vous a point trompée quand on vous l'a dit ; vous êtes fille du roi de l'isle d'or ; la reine votre mère mourut en vous donnant la vie ; & le roi votre père résolut de ne point se remarier afin de vous conserver sa couronne. Vous aviez à peine quatre ans, qu'une reine, fugitive, chassée de son royaume, vint implorer le secours du roi votre père pour remonter sur le trône dont ses sujets révoltés l'avoient fait descendre, par le trop ardent desir qu'elle avoit de régner au préjudice de son fils unique, qu'elle tenoit loin d'elle, dans la crainte qu'il ne régnât à son tour. Cette ambitieuse princesse voyant que le roi votre père lui promettoit des secours, mais trop lents pour son impatience, tourna ses vues d'un autre côté. Il ne lui importoit où elle régnât, pourvu que cela fût ; ainsi elle

résolut d'épouser le roi votre père ; mais sachant qu'il ne vouloit plus avoir d'enfans, afin de vous donner sa couronne, & que tant que vous vivriez il ne se remarieroit pas ; elle vint me consulter. Elle ne me cacha pas les desseins sanguinaires qu'elle avoit sur votre personne ; & je savois que si j'étois maîtresse du collier qu'elle portoit, j'étois en pouvoir de vous sauver la vie. Je l'écoutai donc tranquillement, malgré l'horreur que ces projets me donnoient pour elle : Reine, lui dis-je, vous ne viendrez à bout de rien, à moins que je n'aie votre collier ; donnez-le moi, & soyez sûre du succès de vos entreprises. Une fée qui présida à ma naissance, me dit-elle, ordonna que je le portasse toujours ; elle n'en dit pas davantage, mais puisqu'il ne m'a point empêché de tomber du trône où ma naissance m'avoit placée, je le quitte sans regret, & le remets entre vos mains ; bien plus certaine de mon bonheur avec vous, que je ne l'étois du prétendu charme qu'il renferme pour rendre heureuse. Allez, lui dis-je, retournez dans l'isle d'or, & attendez en repos l'effet de ma puissance ; & sur-tout n'attentez point sur la vie de la jeune princesse, je saurai bien vous servir dans ce cruel moyen. Effec-

tivement elle revint dans l'isle, & épousa au bout de quelque temps le roi votre père. La nuit qui suivit ce jour je vous transportai avec le roi & la reine dans la caverne où le vieillard vous trouva, & je les changeai tous deux en lions. Le roi, parce que je craignis sa foiblesse, & elle, pour la punir de sa méchanceté; car je lui ôtai le pouvoir de vous faire du mal, & la contraignis d'avoir soin de vous; pour le roi, je n'eus pas besoin de lui donner des sentimens d'humanité, il les conserva malgré la férocité naturelle attachée à sa figure.

La pauvre Lionnette, à ces mots, interrompit la fée par ses rugissemens; Tigreline sourit, & caressant la lionne: Rassurez-vous, ma chère fille, lui dit-elle; vous pleurez un bon père & vous le regrettez; votre cœur susceptible de sentimens de douleur peut l'être de la joie de savoir que je lui sauvai la vie; & qu'il est actuellement vivant dans un endroit de l'univers où je le transportai après sa blessure; & qu'il désire autant de vous revoir que vous le pouvez souhaiter vous-même. Lionnette qui étoit assise alors sur un gros carreau aux pieds de la fée, lui lécha la main doucement, pour lui marquer sa vive reconnoissance; & ses yeux

brillèrent d'une si grande joie, que la fée charmée de la voir sensible la baisa tendrement. Pour la lionne votre belle-mère elle mourut effectivement, non du regret d'avoir perdu le lion, mais de rage de voir ses projets avortés par sa mort, qu'elle avoit crue véritable, & les larmes que vous versâtes pour elle la récompensèrent trop des soins forcés qu'elle avoit pris de vous.

La fée en étoit là de son récit, lorsqu'il entra en volant par sa fenêtre un coq d'une beauté singulière, qui se percha sur son épaule : cela étonna toute la compagnie ; la fée qui filoit en laissa tomber son fuseau ; mais ce premier mouvement étant passé, elle tendit le poing au coq qui monta dessus, & battant des aîles en signe de réjouissance, chanta deux ou trois fois côquerico : au premier, la lionne prit sa course & s'enfuit à tire d'aîles. Ses gouverneurs la suivirent. Pendant ce temps, Tigreline examina le coq, & le voyant beau à merveille, elle se douta du mystère qui étoit caché sous cette aventure. Prince, lui dit-elle, je crois vous connoître, & je suis bien trompée si vous ne venez de me dire votre nom. Le prince, (car c'étoit lui), baissa son bec jusques à ses pieds, pour faire une profonde révé-

rence à la fée. O ciel! s'écria-t-elle, se peut-il un enchaînement de malheurs semblables! La barbare qui vous a réduit dans ce funeste état ne vous a laissé que la faculté de prononcer un nom qui fait votre malheur; il vient de faire fuir votre princesse, & peut-être est-ce là le dernier moment de votre vie où vous l'avez vue. Le coq, surpris de ces paroles, regarda la fée avec étonnement; il n'avoit vu dans cette chambre qu'un lion & deux vieillards, il ne comprenoit pas ce que Tigreline lui vouloit dire : elle lut dans sa pensée; car il ne pouvoit l'exprimer. Elle y étoit, je vous en réponds, reprit-elle, & je vous pardonne de ne l'avoir pas reconnue : si ma sœur, la barbare Cornue, a bien pu faire de vous un coq, n'a-t-elle pas pu changer la princesse en lion? Le coq pensa s'évanouir à cette cruelle nouvelle. O destin! destin impitoyable, continua la fée, que tes arrêts sont aveugles! Pourquoi punis-tu les innocens & pourquoi laisses-tu vivre les coupables? Ses réflexions l'auroient absorbée, si ses yeux ne fussent tombés sur le pauvre coq qui étoit à la renverse, prêt à mourir. Elle le prit dans ses bras, & lui faisant respirer une liqueur merveilleuse, elle le fit

ne pouvez redevenir homme qu'en épousant Cornue : si Lionnette, que la méchanceté de notre sœur doit rendre témoin de cette cérémonie, peut résister à la douleur qu'elle doit lui causer, j'entrevois que vous pouvez enfin être heureux ; mais si elle ne supporte pas avec courage la vue terrible de cet hymen, je ne réponds plus de rien. Le coq à ces mots baissa la tête & versa des larmes dont la fée fut attendrie. La sensibilité qui part du cœur, reprit la fée, est pardonnable, & même desirable à un roi : votre douleur, moyenant ce principe, est bien excusable, mais il ne faut pas s'y trop abandonner. Laissons aux ames vulgaires, Seigneur, les plaintes, les cris ; & sans vouloir cependant être plus forts que l'humanité ne le demande, résistons courageusement aux coups du destin, & quand vous n'en retireriez que d'avoir éprouvé votre vertu, & de l'avoir connue inébranlable, vous devriez être content. C'est le premier de tous les biens, & rarement celui que nous demandons aux dieux, parce que nous n'en connoissons pas le prix. Voici un flacon que je vous donne ; tâchez de verser une goute de cette liqueur qu'il renferme sur Cornue ; cela ira l'assoupir, & vous viendrez à bout de

vos desseins. Alors le coq, qui ne se pressoit point de partir, regarda la fée, comme pour lui demander encore quelques éclaircissemens : elle devina ce qu'il vouloit dire elle lui conta en peu de mots l'histoire de Lionnette. Il l'en remercia le plus tendrement qu'il lui fut possible; effectivement, il lui étoit revenu dans l'esprit plus d'une fois que la fée en lui parlant, l'avoit nommée princesse.

Il fut ravi d'apprendre que cette belle fille fût d'une naissance si élevée; mais cela n'augmenta pas sa tendresse, elle ne pouvoit plus croître. Il n'en étoit pas de même de l'indignation qu'il avoit pour Cornue : à chaque moment elle prenoit de nouvelles forces, surtout quand la fée, à la fin de son récit, lui dit que la malheureuse princesse avoit fui à son chant, comme elle avoit fui à son nom, par l'antipathie que les lions ont pour le chant du coq, que sûrement la méchante Cornue avoit encore augmentée, qu'elle avoit pris sa course dans la frayeur qu'il lui avoit causée, & qu'il pouvoit être que Cornue l'eût en sa puissance; mais qu'étant sortie de la forêt des tigres, il n'étoit pas possible qu'elle y rentrât qu'après avoir repris sa première forme.

Alors le roi Coquerico sentit de l'impatience de faire son voyage ; il le marqua autant qu'il put, & Tigreline, qui entendoit à demi-mot, après l'avoir embrassé, & lui avoir attaché le flacon sous l'aîle droite, ouvrit sa fenêtre, & il partit, bien résolu de se laisser plutôt dévorer par les lions que de chanter pour les épouvanter.

Que ne peuvent les passions dans les ames qui n'ont jamais fait d'efforts pour les vaincre ! L'implacable Cornue, déchirée tour à tour, ou plutôt tout à la fois par le plus violent amour & par la jalousie la plus effroyable, passoit ses jours dans le palais d'opale, à méditer quelque vengeance funeste contre sa rivale & contre son amant. Que vouloit-elle de plus ? n'étoient-ils pas assez malheureux ? Ils ne se reconnoissoient point & fuyoient l'un de l'autre dès qu'ils pouvoient s'approcher. Rien de plus barbare peut-il s'imaginer ! La pauvre Lionnette, vaincue par la lassitude, tomba de fatigue & de frayeur sur une belle pelouse verte, qui lui servit de lit dans le moment. Elle avoit fait cent lieues tout de suite, comme on l'a dit tout-à-l'heure, & avec une diligence incroyable ; car elle étoit sortie de chez la fée le soir, & elle se trouva à l'aube

du jour dans cette nouvelle contrée ; tant il eſt vrai que la peur prête des aîles. Elle regarda partout & ne vit rien que cette pelouſe où couloit un petit ruiſſeau argentin qui rafraichiſſoit l'herbe, & l'ornoit de petites fleurs ſauvages. Elle s'y endormit profondément ; après avoir bu de cette belle eau qui eut la propriété, en la déſaltérant, de la rafraîchir & de lui ôter la faim. Elle dormit quinze heures tout de ſuite. A ſon réveil elle ſe trouva aſſez bien, parcourut la pelouſe, au bout de laquelle elle apperçut un palais de verdure, dont l'architecture lui parut auſſi ſimple que merveilleuſe. Elle y entra par un beau portique de feuillage ; elle vit des cabinets, des chambres, des galeries toutes de paliſſades vertes ; & ce qui la charma ; c'eſt qu'il y avoit au milieu de chaque chambre ou cabinet de groſſes touffes de fleurs de toutes façons, qui la saluèrent avec amitié, & qui toutes lui dirent à meſure qu'elle en approchoit : bonjour, belle Lionnette. Cette merveille la ſurprit, elle s'arrêta à une plante de tubéreuſe qui l'avoit ſaluée encore plus gracieuſement que les autres. Belles fleurs, leur dit-elle, par quel heureux haſard me donnez-vous le don de la parole, que toute la ſcience & l'amitié

de la généreuse Tigreline ne pouvoit me rendre? Est-ce vous qui en avez le pouvoir? Je le desire, afin de vous en marquer toute ma reconnoissance. Le ruisseau qui vous a désaltérée, belle Lionnette, reprit une des tubéreuses, en a seul la gloire; nous ne pouvons rien, & c'est quand on nous arrose de son eau que nous avons la faculté d'entendre, de voir & de nous exprimer. Nous sommes des fleurs du jardin de la fée Cornue: depuis quelque temps elle est fort triste, elle vient s'entretenir avec nous; mais nous n'avons pas le pouvoir de la soulager; peut-être ce don vous seroit-il réservé; il faut l'essayer, elle viendra dans deux jours, puisqu'elle est venue hier; son palais est bien loin d'ici: attendez-la, nous ferons notre possible pour vous amuser en attendant son retour.

La tubéreuse se tut alors, quoiqu'elle fût un peu causeuse de son naturel; mais elle céda par politesse au desir qu'avoit Lionnette de lui faire quelques questions. Je voudrois savoir, obligeante tubéreuse, dit Lionnette, si Cornue, dont vous me parlez & à laquelle vous appartenez, est une fée bienfaisante, & ensuite je voudrois savoir comment vous savez mon nom, & comment vous m'avez

connue tout d'abord. Un rosier, qui est l'oracle de ces lieux, reprit la tubéreuse, au dernier sacrifice que lui fit la fée notre maîtresse, prédit qu'une grande princesse, sous la forme d'une lionne, viendroit un jour dans ces lieux, & qu'elle y trouveroit la fin de ses disgraces; la fée en fit éclater une joie immodérée, elle redoubla l'encens & les mouches à miel, qui sont les seules victimes qu'on immole ici; c'est répondre à-la-fois à vos deux questions; car par la joie de la fée, vous concevez aisément ses bonnes intentions pour vous.

La bonne Lionnette trouva assez de vraisemblance aux conjectures de la tubéreuse, elle l'en remercia de tout son cœur, & la pria de lui enseigner où étoit le rosier, afin qu'elle pût le consulter, pour savoir quelle conduite elle devoit tenir. La tubéreuse le lui apprit, & elle y arriva bientôt; il n'étoit pas éloigné du cabinet des tubéreuses. Celui-ci ne représentoit un temple que parce que les palissades formoient une voûte, qui préservoit le rosier de l'ardeur du soleil; une petite balustrade de jasmin & de grenadiers entouroit cette belle plante qui étoit couverte d'une si grande quantité de roses que l'éclat en éblouissoit; la lionne en ferma les yeux

nous ſavons, c'eſt qu'il n'eſt point de race de roſier; il ſe trouva ici quand nous y ſommes venues, & je crois que la fée, pour embellir ſa demeure, nous tranſplanta ici; il parle ſans qu'on l'arroſe, & s'amuſe peu de nos converſations. Il eſt triſte naturellement, & vous l'avez remarqué vous-même; il a une parfaite connoiſſance du paſſé, du préſent & de l'avenir. La fée paſſe les jours qu'elle vient ici à l'entretenir; rarement elle nous fait cet honneur, & je crois que c'eſt par les choſes fâcheuſes qu'elle apprend de lui, qu'elle ne ſe plaît pas à s'amuſer avec nous. Une fleur de grenade qui eſt fort mon amie m'a conté ſouvent leur converſation; le roſier lui cache qui il eſt, la fée ne peut le découvrir: tout ce qu'on ſait, c'eſt qu'il ne ſera pas roſier toute ſa vie. Elle en étoit là, lorſqu'un œillet, une renoncule, & quelques autres fleurs entrèrent, & après avoir fait des politeſſes à la lionne, elles apprirent à la tubéreuſe que Cornue avoit avancé ſon voyage d'un jour, qu'on l'attendoit le lendemain, & qu'elle devoit faire un ſacrifice pompeux au roſier; qu'on ignoroit la cauſe de cette grande cérémonie, mais que cela faiſoit juger de grandes choſes. Les fleurs raiſonnèrent beaucoup ſur cet événement.

ſans en rien démêler de certain; puis elles s'entretinrent du beau temps & de la pluie, converſation dans laquelle elles brillèrent beaucoup, & qui auroit amuſé Lionnette, ſi ſon eſprit eût été dans une autre ſituation; mais elle parla peu, & écouta encore moins. Au coucher du ſoleil, les fleurs ſe retirèrent chacune chez elle, & Lionnette après avoir pris un fort léger repas des herbes de la pelouſe, & bu de l'eau du merveilleux ruiſſeau, s'endormit aux pieds de ſa fidelle amie la tubéreuſe.

Les premiers rayons du ſoleil ayant frappé ſa paupière, elle s'éveilla: les fleurs étoient déjà toutes en mouvement. Lionnette ſe leva, & fut chez le roſier: elle ſe coucha dans un des coins de ſon petit temple, & vit toutes les fleurs arriver & ſe placer artiſtement pour faire honneur à la fée, qui ne ſe fit pas long-temps attendre. Tout le temple brilloit des belles couleurs de ces eſpèces de fleurs; les unes formoient des berceaux, d'autres des guirlandes, des couronnes, des girandoles; enfin mille & mille ſortes d'ornemens mêlés ſi merveilleuſement, que le coup d'œil éblouiſſoit. La douceur de leur parfum étoit admirable, & ce qui arracha Lionnette à ſes réflexions, fut, qu'après cet

arrangement, & étant averties que la fée approchoit, elles formèrent un concert si mélodieux, que les plus mélancoliques en auroient oublié leur douleur, & auroient cédé au doux ravissement que cette musique portoit dans l'ame. La tubéreuse sur-tout, récitoit en perfection. Cela charma effectivement Lionnette; elle écoutoit avec plaisir ce concert merveilleux, & admiroit le choix galant des mots qui composoient l'hymne qu'elles chantoient, lorsqu'elle vit entrer la redoutable Cornue brillante de pierreries, mais plus effroyable que tout ce qu'on peut dire. Elle fut saisie à cet aspect d'une horreur dont elle ne devina pas la cause, elle se la reprocha. Se peut-il, disoit-elle, en elle-même, que je sois encore attachée aux foibles préventions dont mon sexe est susceptible? un peu plus de beauté, ou un visage disgracié de la nature, doit-il décider des qualités que peut avoir une ame? Quel sentiment ma figure ne doit-elle pas inspirer, si l'on en juge par la pauvre Lionnette? Juge-toi avant de juger des autres, & ne te cache pas que si la laideur te donne de l'aversion pour quelqu'un, tu dois inspirer une horreur effroyable. Pendant que Lionnette s'efforçoit de vaincre le sentiment de

ſi j'apprends que ſa deſtinée ſoit fixée de l'une ou de l'autre façon. Le roſier s'agita encore aſſez fortement, & répondit ainſi :

C'eſt ici la dernière fois
Que je réponds à ton envie,
Ton Amant ne perdra la vie,
Que ſi tu t'oppoſe à ſon choix.

Ah, ſage divinité! s'écria la tendre Lionnette, je ne vous demande plus rien; s'il vit je ſuis encore trop heureuſe. Puiſſai-je ſouffrir toute ſeule les rigueurs des fées! Elles ne me paroîtront rien s'il en eſt exempt & ſi je puis le voir heureux. Hé pourquoi le contraindrois-je? Hélas! ce choix auquel je pourrois m'oppoſer, quel qu'il ſoit, ne peut jamais m'offenſer: que me doit-il & que puis-je lui offrir qui ſoit digne de ce qu'il mérite? L'infortunée Lionnette ne pouvant le rendre heureux, ne doit pas empêcher qu'il ne le ſoit; il m'eſt au moins permis de déſirer d'en être la cauſe. Après ces paroles, elle ſe retira dans le cabinet des tubéreuſes, où elle paſſa la nuit à parler de ſon berger, dont elle conta les amours à ſa fidelle amie, qui en revanche lui apprit avec un peu plus de détail ce qu'elle ſavoit de la fée Cornue & des fleurs ſes compagnes. Pour l'oracle roſier, dit-elle, tout ce que

Que me voulez-vous encore, madame, dit-il à Cornue ? Eſt-ce pour eſſayer de me rendre mes malheurs plus ſenſibles, que vous me rendez la forme que vous m'avez ôtée ſi injuſtement, ou vous repentez-vous enfin des maux que vous m'avez fait ? Ingrat ! & toujours plus ingrat, reprit la fée, en lui préſentant la main pour l'aider à deſcendre de ſon char ; venez vous juſtifier, & ne m'accuſez plus. A ces mots, elle marcha ſur la pelouſe au bord du ruiſſeau ; & laiſſant à quelques pas d'elle ſon char & ſes compagnes, elle parla ainſi au roi, qu'elle fit aſſeoir auprès d'elle : Je ne vous apprends rien en vous diſant que je vous ai aimé dès votre enfance ; les ſoins que j'ai pris de vous vous en ont aſſez convaincu, s'il vous reſte de la mémoire ; car je n'attends pas de reconnoiſſance de ſi foibles bienfaits. Je ne m'arrêterai que légèrement ſur ce qui ſe paſſa alors, où je ne reconnus dans votre cœur qu'une ingratitude cruelle que mes ſentimens pour vous me déguiſèrent ſous le nom d'indifférence, fondée peut-être ſur l'averſion que vous donnoit mon peu de beauté : je crus quelque temps qu'à force de bienfaits je pourrois ſurmonter cette froideur. La beauté, diſois-je, eſt un foible avantage : un homme rai-

sonnable ne peut en être touché que dans le premier moment : une puissance sans bornes, une fée qui descend jusqu'à vouloir plaire à un mortel, est toujours assez belle. Je ne reconnus que trop tôt l'abus de ma confiance, & je vis avec horreur que j'avois une rivale. Que fis-je alors pour me venger, que toute femme n'eût pu faire ? Loin de vouloir me servir de mon pouvoir, je n'employai que ma raison ; je vous ôtai Lionnette : mais je ne la fis point mourir. Quel excès de foiblesse puisque je le pouvois : & que vous devez reconnoître d'amour pour vous à ce sentiment ! Vos outrages & vos désobligeantes froideurs me firent céder à mon désespoir ; je vous privai de votre figure, & je m'éloignai de vous. Que pouviez-vous faire de plus contre moi, que cette cruauté que j'exerçois contre moi-même ? Non, toute votre haîne ne me punissoit pas si sensiblement. Dans quelle horreur mes jours se sont-ils écoulés depuis cette affreuse séparation ! Je m'accusois de cruauté, je me gardois bien de me rappeler votre injustice ; & quand plus tranquille je me la peignois telle qu'elle avoit été, je me reprochois d'y avoir donné lieu par trop de vivacité : enfin, toujours présent à ma mémoire, & vous croyant sans-cesse

irrité contre moi, je ne goûtois aucun repos; quelques-unes des fées qui étoient avec moi dans le palais d'opale, me dirent que j'aurois dû consulter l'oracle rosier sur ma destinée. Cet oracle, sans qu'on en sache la raison, est venu s'établir, ou du moins, s'est trouvé sur la pelouse éloquente, celle que vous voyez ici, & qui tire son nom du ruisseau qui l'entoure, parce qu'il a la faculté de faire parler tout ce qu'il arrose de son eau. Je vins enfin persécutée par mes ennemis voir ce nouvel oracle; je trouvai d'abord quelques soulagemens à mes peines; je me fis un plaisir d'embellir son séjour. Mon pouvoir y fit naître des fleurs de toute espèce, j'élevai un petit temple de verdure, & arrosant toutes les fleurs de l'eau du ruisseau de l'éloquence, je les rendis capables de tenir compagnie au rosier & de pouvoir le désennuyer. Les choses que j'avois apprises touchant ma destinée me donnoient de la reconnoissance & de la confiance en l'oracle : je venois souvent l'entretenir, & je tâchois de démêler qui il pouvoit être. Ce n'étoit point un de ces dieux qui se plaisent à se manifester aux hommes, comme à Delphes; c'est un homme changé en rosier, & protégé par une puissance qui m'est inconnue, & dont il se cache avec

soin.

soin. Je lui offrois toute la mienne en récompense de ce qu'il me promettoit, il l'a toujours refusée. Enfin, m'ayant prédit ce qui m'est arrivé aujourd'hui, & le commencement de mon bonheur, il m'a demandé en sacrifice le premier coq que je verrois. Jugez si tout ce que je peux attendre d'heureux de ses promesses doit se mettre en comparaison avec votre vie; c'est celle qu'on me demandoit : puis-je sentir, puis-je connoître un bonheur qui en seroit détaché? Que l'oracle se fâche & m'accable, s'il veut, des maux les plus cruels, je ne le cherche point par le sacrifice de votre vie. Traitez-moi encore si vous l'osez d'inhumaine & de barbare; j'y souscrirai pourvu que je vous voie; car je suis résolue de souffrir tout ce que votre haine peut me faire sentir de plus affreux, plutôt que de consentir à vous immoler à la bisarre fantaisie du rosier. Cornue ayant alors cessé de parler, le roi lui ayant marqué sa reconnoissance, continua ainsi : que puis-je faire pour vous, madame? Mon cœur n'est plus à moi; ce n'est point avec vous que je veux dissimuler; outre que mon caractère est incompatible avec cette sorte de perfidie, c'est que vous savez trop ce que j'ai pensé pour vouloir amuser votre crédulité, & que

je vous dois trop de reconnoiſſance de m'avoir ſauvé la vie pour vouloir vous tromper : mais pourquoi me l'avoir conſervée cette vie qui ne peut jamais vous rendre heureuſe ? Il falloit bien plutôt ſuivre ce que votre oracle vous preſcrivoit ; sûr que vous vous oppoſeriez toujours à mon bonheur, j'aurois reçu la mort avec plaiſir de votre main, puiſque je ne pouvois jamais vous offrir que ma reconnoiſſance ; vous me délivriez de l'horreur de vous paroître ingrat, & de celle de vivre éloigné de l'objet de ma tendreſſe. Le roi s'attendrit en prononçant ces paroles, & la fée en fut émue. Ils gardèrent quelque temps le ſilence : que vous promettoit donc cet oracle trompeur, reprit enfin le prince, s'il vous pouvoit rendre heureuſe par la fin de ma vie, pourquoi en différer le ſacrifice ? La générоſité que vous avez eue de me la conſerver excite dans mon cœur un mouvement de jalouſie. Conduiſez-moi au temple, ce ne ſera point vous qui m'immolerez, du moins l'amour m'acquittera envers vous, puiſque l'amour diſpoſe de ma vie, & qu'il s'oppoſe au plaiſir que j'aurois eu de vous en laiſſer la maîtreſſe. Ne parlons plus de ſacrifice, reprit la fée en ſe levant, votre vie m'eſt aſſez précieuſe pour la conſerver aux dépens

de tout ce qui peut én arriver. Venez dans mon palais, nous verrons demain ce que nous aurons à faire. Alors elle s'achemina vers ſon char, où elle monta avec le prince, & les lions coururent avec tant de légéreté, qu'on fut en un inſtant au palais d'opale.

C'eſt ici où Lionnette s'abandonna à la douleur la plus amère, quand elle vit que la fée deſcendue de ſon char avec le prince ordonna qu'on mit ſes lions dans une grotte, où mille autres animaux auſſi cruels ſervoient pour ſes attelages. O dieux, s'écria-t-elle, où me réduiſez-vous ? Elle ſe laiſſa conduire, & choiſiſſant un coin obſcur pour ſe retirer, elle ſe coucha ſur un peu de paille, & paſſa la nuit à gémir ſur ſa deſtinée. Quelques jours ſe paſsèrent ſans qu'on troublât ſon triſte repos ; au bout de ce temps, deux jeunes fées vinrent prendre quatre lions, quelques tigres & deux ours pour ſervir au divertiſſement de la chaſſe que la fée donnoit au roi. Comme la princeſſe ignoroit à quoi on deſtinoit ces animaux, elle ne parla point aux fées : mais dans quelle ſituation étoit-elle ! Son amant, qu'elle ne pouvoit douter qui ne fût dans le palais, qui ne pouvoit la connoître, la dureté de la fée, l'horreur de paſſer la vie dans cette étrange ſolitude ; tout cela lu

donnoit une averſion pour la vie, qui ne pouvoit céder à l'amour qu'elle conſervoit pour le roi, & qui avoit repris de nouvelles forces à ſa vue. Hé! que m'importe de l'aimer encore, s'écrioit-elle? Sans doute il ne m'aime plus; & pour rendre mon ſupplice plus cruel, mon cœur me le peint plus aimable que je ne l'ai jamais vu. Mourons, & qu'il ignore à jamais à quel point il m'a rendue malheureuſe. Sans cet amour, ſans lui, quel regret pourrois-je avoir à la vie? Il ne pouvoit lui venir dans l'eſprit que le roi fût amoureux de Cornue, elle ſe perdoit dans tout ce qu'elle eſſayoit d'arranger ſur ſon palais d'opale; elle regrettoit bien la timidité qu'elle avoit eue de fuir de chez Tigreline au chant de ce coq. En rapprochant le peu d'idées qu'elle pouvoit avoir là-deſſus, elle croyoit que le coq, qui étoit entré par la fenêtre, pouvoit bien être le même dont Cornue avoit changé la forme ſur la pelouſe éloquente. Quelle contrariété dans ma deſtinée, diſoit-elle! Il faut que mon cœur ne ſoit ſenſible que pour un objet qui me fait fuir à tous momens; prévenons-en la fin, auſſi bien l'attente de la mort eſt-elle un ſupplice de plus. Coquerico, l'ingrat Coquerico m'a oubliée, pourquoi chercher plus

long-temps à en douter ? Allons, expirons au pied du rosier, & fuyons pour jamais un lieu qui ne sert qu'à aigrir & qu'à redoubler ma douleur. Heureusement les fées n'avoient point fermé la porte de la grotte, la déplorable princesse sortit, elle se trouva dans la forêt de Cornue ; & elle entendit un grand bruit de cors & de chiens ; elle entra dans une épaisseur du bois qui lui parut propre à la cacher. Elle vouloit laisser passer la chasse ; elle s'étoit enfoncée sous des ramées, lorsqu'elle entendit une voix trop chère pour qu'elle pût la méconnoître. Cette voix parloit à quelqu'un qu'elle reconnut bientôt pour être la fée Cornue : oui, madame, je l'avoue, j'ai une répugnance invincible à chasser des lions, depuis que la malheureuse Lionnette a été sous cette forme ; j'ignore ce qu'elle est devenue ; vous voulez me le laisser ignorer ; vous vous opposez même aux choses que je voudrois faire pour pouvoir m'en instruire, vous voulez que je meure. Hé ! pourquoi vous y opposiez-vous, quand votre oracle le demandoit ? Laissez-moi l'aller consulter, ou bien je vais me servir de mon épée pour me délivrer d'une vie qui m'est insupportable par votre tyrannie.

Comment voulez-vous, reprit la fée, que

je vous laiſſe aller vers cet oracle qui demandoit votre mort ? Car ce n'eſt point l'envie d'avoir un coq en ſacrifice plutôt qu'un autre oiſeau, c'étoit vous-même que le barbare demandoit ; & vous croyez que j'aurois pu m'y réſoudre ? Je vous aime, & vous me haïſſez, voilà tout mon crime auprès de vous ; & ſi je vous rendois Lionnette, vous oublieriez même la foible reconnoiſſance que vous me devez. Moi, l'oublier jamais, reprit vivement le roi ! Moi, oublier que je vous devrois le bonheur de ma vie ! Ne le croyez pas : rendez-lui ſa forme ordinaire, & je vous jure que je vous accorderai tout ce qui pourra dépendre de moi. Vous régnerez toujours ſur mes volontés, mon amitié n'aura point de bornes. Enfin ſi mon cœur ne peut être à vous, du moins y aura-t-il peu de différence, & vous-même en pourrez douter. Eh bien, dit la fée, je me fie à vos ſermens, & je me rends à votre impatience, demain nous irons au temple du roſier ; je m'expoſe à ſa colère, je tâcherai de l'appaiſer ; & là, nous verrons ſi vos paroles ſont inviolables. A ces mots, le roi & la fée s'éloignèrent, & la princeſſe, ravie de retrouver ſon amant auſſi fidelle qu'elle l'avoit cru inconſtant, tourna

ſes pas vers le roſier, & y arriva bien avant dans la nuit. Toutes les fleurs dormoient; elle ne les réveilla point; elle alla ſe coucher aux pieds de la tubéreuſe; elle ne dormit pas.

La belle nuit qu'il faiſoit alors remplit ſon ame déjà préparée à recevoir de douces impreſſions d'une joie pure & ſans mélange; l'aimable Coquerico, fidelle & amoureux, ſe peignit à ſon idée, ſi digne d'être aimé, qu'elle ne regretta point tout ce qu'elle avoit ſouffert pour lui; il ne lui vint pas ſeulement en penſée qu'il fut roi, elle dédaignoit tout ce qui n'étoit qu'un avantage du ſort; il étoit digne de lui plaire : voilà tout ce qu'elle conſidéroit. Les reproches de Cornue lui avoient découvert ſa jalouſie; ainſi d'un coup-d'œil elle comprit pourquoi la fée l'avoit ſi mal traitée; & comme l'amour le plus heureux eſt ſujet aux revers, elle s'affligea de ce que le prince auroit à ſouffrir s'il réſiſtoit à l'amour de la fée. Elle conſentoit déjà à ſacrifier ſon amant à ſa rivale pour ſauver ſa vie, que l'oracle lui avoit dit qu'il perdroit ſi elle s'oppoſoit à ſon choix. Des réflexions bien douloureuſes ſur cette ſituation ſuccédèrent à celles qui l'avoient ſi tendrement occupée d'abord; elle réſolut

d'aller trouver l'oracle, sans attendre plus long-temps : effectivement elle se leva doucement, & entra dans le temple comme la pointe du jour paroissoit.

Le roi Coquerico n'étoit pas dans une situation plus douce. L'horreur que Cornue lui avoit inspirée par sa nouvelle barbarie, de vouloir faire perir sa maîtresse par ses mains, sous prétexte de lui donner le divertissement de la chasse des lions, avoit révolté son ame, sa patience étoit à bout ; & il n'avoit feint de consentir à ses desirs, que pour avoir le temps de se mieux venger en lui ôtant le collier dont elle étoit en possession.

La fée n'avoit point vu heureusement le petit flacon qu'il avoit sous l'aîle le jour qu'elle lui rendit sa forme : ainsi il l'avoit encore ; & se promit bien d'en faire usage. Il se retira de bonne heure ce soir-là, sous prétexte d'être fatigué, & la fée le pria de se parer le lendemain des ornemens qu'elle avoit fait mettre dans sa chambre, pour paroître plus dignement aux yeux du rosier. Il ne fut pas plutôt chez lui, que songeant à ce que lui avoit dit Cornue, & à ce qu'il avoit promis, il tomba dans une douleur excessive de penser que, s'il ne prévenoit l'adresse de cette fée, il ne tireroit de cette jalouse ennemie que le

plaiſir de revoir Lionnette, & qu'elle exigeroit de lui ſans-doute de l'épouſer.

Cette cruelle penſée arma ſon ardeur de vengeance, d'aútant plus qu'ayant jeté les yeux ſur une grande corbeille de filigramme, de perles & de grenats, qui étoit ſur une table, il ne douta pas que ce ne fût là les préſens dont elle lui avoit dit qu'elle vouloit qu'il ſe parât. Il leva le taffetas blanc brodé d'or qui couvroit cette galante corbeille, & vit avec un étonnement mêlé de fureur des habits royaux tels que les portoient le jour de leurs mariages les rois des isles fortunées; mais comme c'étoit l'ouvrage des fées, on ne peut en décrire la magnificence.

Un moment après, ſongeant qu'il paroîtroit ainſi paré aux yeux de la princeſſe, il ne put ſe défendre d'un peu de complaiſance à penſer que peut-être auroit-il beſoin de cela pour lui plaire. Cependant, croyant la fée endormie, il réſolut de ſuivre ſon projet, & jetant toutes ſes parures dans la corbeille, il ſortit pour ſe rendre par un degré dérobé qui donnoit dans la chambre de Cornue. Il arriva ſans nul obſtacle juſqu'à ſon lit; ſes rideaux étoit ouverts & retenus par des amours de nacre de perles, qui tenoient des girandoles de criſtal pleines de bougies pour

éclairer sa chambre. Quand elle avoit peine à s'endormir les amours chantoient, ou lui lisoient les nouvelles à la main, la gazette, ou les contes nouveaux qu'on faisoit sur les fées; il falloit que ce soir-là on lui en eût lu un aussi long que celui-ci, car elle ronfloit de tout son cœur. Elle n'avoit pas prévu la visite indue du roi, car jamais on n'a été si laide qu'elle l'étoit dans son lit: elle étoit sans rouge & sans mouches, sa peau livide & mal saine lui donnoit plus l'air d'une personne déjà morte que d'une fée amoureuse; sa corne achevoit de la rendre hideuse; elle avoit au col le fatal collier; sa gorge & ses bras à moitié nuds, auroient dégoûté l'homme le moins délicat & le plus entreprenant.

Le roi ne fut donc point retenu par ses charmes; mais sa vue ayant réveillé encore en lui le desir de se délivrer d'un objet si odieux, il tira son flacon, & voulant le secouer sur la fée, tous les amours crièrent; qui va là? Qui va là? La fée ouvrit les yeux, & le roi demeura plus surpris & plus affligé qu'on ne peut dire. Que voulez-vous de moi, prince, lui dit-elle, en se mettant à son séant, quel dessein vous amène dans ma chambre, sans me l'avoir fait dire? Elle

auroit pu lui faire mille queſtions ſemblables qu'elle en auroit eu le temps, car le roi plus effrayé de ſa laideur que de l'air menaçant qu'elle donnoit à ſes paroles la laiſſoit parler & ne répondoit point. Que voulez-vous donc ? lui dit-elle encore, expliquez-moi vos deſſeins. Je ſuis fâché, madame, d'avoir interrompu votre repos, dit enfin le roi ; mais ne ſachant quel eſt votre projet, avant de m'engager à vous tenir ma parole, je veux ſavoir ce que vous exigez de moi. N'auroit-il pas été temps demain matin, dit la fée, de me faire cette belle difficulté, & falloit-il me réveiller pour me dire une choſe auſſi inutile ? Allez-vous repoſer, seigneur, & demain nous ſerons en état, vous de propoſer, & moi de réſoudre.

Le roi, effectivement, ne voyant guères d'autre moyen de ſortir d'embarras, alloit ſe diſpoſer à rentrer chez lui, lorſque la fée le rappela. La beauté de ce jeune prince augmentée par l'agitation de ſon ame, qui avoit donné à ſes yeux & à ſon teint plus de vivacité qu'à l'ordinaire, ſes cheveux en déſordre, & tombant avec des grâces négligées ſur ſes épaules, le ſon de ſa voix, peut-être encore le ſilence de la nuit qui donne aux idées des forces que le jour efface

quelquefois, réveillèrent celles de Cornue. Mais approchez donc, dit-elle, & où allez-vous? Ne ſavez-vous point demander pardon de vos imprudences? Ou croyez-vous n'en avoir point commis? Le roi fâché de ce nouvel obſtacle qu'on apportoit au deſir qu'il avoit de ſe retirer: Hé! madame, dit-il, ne me faites point commettre une plus grande faute, en troublant plus long-temps votre repos, il doit m'être précieux, & tout ce que je vous dois de reſpect..... Non, non, reprit la fée, approchez; je ne veux plus dormir, & je veux ſavoir abſolument ce qui vous amenoit ici; ne craignez plus de m'avoir offenſée, mais craignez de me cacher vos ſentimens; j'en veux un aveu ſincère, &, dit-elle, en le regardant avec des yeux où elle crut mettre une langueur fort tendre, & où il ne vit que des prunelles toutes éteintes: je veux que vous m'entreteniez pour vous punir de m'avoir réveillée. Le roi, à cette déſagréable propoſition penſa perdre patience; mais étant au pouvoir de cette terrible perſonne, il adoucit ſon premier mouvement, & s'aſſeyant comme par reſpect aſſez loin du lit de la fée; puiſque vous l'ordonnez, madame, dit-il, je vais vous obéir. Je venois, ne

vous croyant point encore endormie, vous demander de rendre à la princeſſe, en ce moment, ſa forme ordinaire, & vous déclarer que je ne pouvois ſans cela vous ſuivre au temple du roſier. En vérité, reprit la fée aſſez piquée de ce début, voilà un beau ſujet de mettre tout en alarmes; cela ne pouvoit-il ſe remettre à demain? Non, madame, reprit le roi & je ſuis aſſez fâché de ne vous en avoir pas preſſée dès hier, ſans me mettre encore dans la néceſſité d'attendre un jour de plus. Hé bien, dit la fée, que ferez-vous pour moi après? Et qu'ai-je à prétendre de votre reconnoiſſance? Je vous l'ai dit, madame, l'amitié la plus tendre, & même tout ce qu'un cœur ſenſible peut donner de plus.... De l'amitié, reprit la fée! Non, non, roi Coquerico, ce n'eſt pas à ce prix que je diſpenſe mes grâces, il me faut mieux que cela. Voulez-vous que je vous le diſe? Auſſi bien n'eſt-ce pas non plus la peine d'attendre à demain pour vous en inſtruire: je ne puis vous demander d'amour, j'en conviens, vous êtes incapable de pouvoir en ſentir pour moi, vous me l'avez aſſez fait entendre: mais je vous le pardonne, à condition que demain vous me donnerez ſolemnellement votre foi. Le roi, tout pré-

paré qu'il étoit à cet événement par Tigreline, ne put entendre tranquillement son discours, & se voir si proche de renoncer pour jamais à la princesse qu'il aimoit, sans ressentir une douleur cruelle. Si mon cœur étoit libre, reprit-il enfin, avec un son de voix tout changé par l'excès de la violence qu'il se fit pour ne pas éclater, je pourrois vous offrir l'un & l'autre : mais madame, j'ai disposé de mon cœur par une puissance au-dessus de la mienne, & je ne vous donnerai point une main dont la possession vous rendroit trop malheureuse, puisqu'à tout instant je vous ferois sentir, malgré moi, que mon cœur en étant séparé, je ne serois pas digne de l'honneur que vous m'auriez fait ; & la reconnoissance que je vous dois me force à le refuser absolument même au péril de la vie. Nous verrons cela demain, reprit enfin Cornue ; allez fortifier ou changer vos nobles résolutions ; mais songez que si vous résistez à la mienne, ce n'est pas votre vie qui m'en répondra, je saurai peut-être trouver, malgré vous, l'endroit sensible d'un cœur que vous m'assurez être si indifférent.

Le roi, outré de colère & de douleur, sortit & revint dans son appartement, où

il s'abandonna au plus cruel désespoir. Vingt fois il voulut se percer le cœur de son épée, & faire un sacrifice de sa vie à la princesse; mais songeant qu'il pourroit peut-être la mieux venger, ou du moins la sauver des fureurs de la fée, il suspendit cet affreux projet, & se résolut d'aller au temple du rosier. Dès que le jour parut, le palais de la fée retentit du bruit des instrumens & des chants d'hymenée; elle envoya savoir s'il étoit prêt, donna ordre qu'on le servît déjà comme son époux; un char pompeux étoit dans la cour du palais, toutes les fées des environs & même de l'univers furent convoquées à cette cérémonie; elles y arrivèrent de toutes parts. Tigreline seulement fit savoir qu'elle se trouveroit au temple, enfin le prince parut; son visage pâle & défait marquoit plutôt qu'il étoit la victime du sacrifice, que celui à qui on alloit l'offrir; il étoit avec tout cela plus beau que le jour. Cornue étoit vêtue en reine, tout l'art du monde avoit été employé à sa parure. Elle monta avec le roi dans son char, & toutes les fées suivoient, selon leur rang, portées sur des aigles, des dragons, des tigres ou des léopards. Douze belles & jeunes fées de la cour de Cornue menoient en lesse douze

lionnes ſur leſquelles, pendant toute la marche le roi eut toujours les yeux attachés, cherchant à démêler ſi la malheureuſe Lionnette n'étoit pas parmi. On s'achemina au bruit des tambours & des trompettes, & l'on arriva à la pelouſe de l'éloquence : les fleurs étoient déjà ſur les limites, & avoient formé deux paliſſades hautes de ſix pieds, entre leſquelles le brillant cortège paſſa au bruit de leurs acclamations & de leur chant d'allégreſſe. Le temple en étoit rempli. Les plus belles avoient formé deux trônes d'un goût exquis, & le coup-d'œil en étoit ſurprenant, tant elles s'étoient bien arrangées. La malheureuſe Lionnette étoit déjà dans le temple ; & le plaiſir d'y voir arriver Tigreline qui l'avoit reconnue d'abord, avoit un peu ſuſpendu la douleur ſenſible qu'elle avoit d'être témoin du bonheur de ſa cruelle rivale. Je vais mourir, madame, diſoit-elle à cette fée, mais du moins apprenez au roi après ma mort que ma tendreſſe a égalé la ſienne, & que je lui pardonne une faute que le ſort lui fait faire ; je n'en accuſe pas ſon inconſtance. Elle pleuroit ſi amèrement en achevant ces mots, & ſon ame étoit preſſée d'une ſi vive douleur, qu'elle ne vit point entrer le roi & la fée. Cornue approcha la pre-

mière du rosier. Je viens, dit-elle, dégager ma parole ; vos ordres, divinité de ces lieux, me demandoient le sacrifice d'un coq, j'ai trop entendu votre oracle ; voici celui que vous demandiez, & je crois en entendre le sens, en lui demandant aux pieds de vos autels, une foi qu'il répugne tant à me donner, ce sacrifice est pour lui beaucoup plus que celui de sa vie. Le rosier baissa ses feuilles & ses fleurs, comme pour approuver les paroles de la fée. Alors Cornue se tournant vers le roi qui étoit resté un peu derrière elle : approchez-vous, seigneur, lui dit-elle, & venez remplir les volontés du destin. Il étoit dans ce moment, bien plus occupé de ce qu'il voyoit, que de ce qu'on lui disoit ; il avoit apperçu Tigreline, & il ne doutoit plus que la lionne qui étoit à côté d'elle ne fut sa divine princesse ; il la regardoit tendrement & douloureusement, n'osant en approcher par la crainte de déplaire à Tigreline qui lui avoit fait un signe sévère pour l'en empêcher.

Cornue, surprise de son silence, se tourna vers lui ; & le vit dans cette douce occupation ; alors posant sur l'autel la couronne qu'elle tenoit à sa main, pour que le roi la lui mit sur la tête, elle s'approcha de lui.

Que faites-vous donc, dit-elle? eſt-il temps de rêver? J'attends pour vous répondre, madame, dit le roi ſans beaucoup s'émouvoir, que vous rendiez à la princeſſe de l'isle d'or, la forme que vous lui avez ſi injuſtement arrachée; enſuite je ferai ce que ma reconnoiſſance exigera, & je ne vous tromperai point. Cornue voyant qu'il n'étoit pas temps de reculer, d'autant plus qu'elle voyoit Tigreline préſente, ſa ſupérieure en pouvoir, & que le jour qu'elle avoit choiſi pour cette cérémonie étoit préciſément celui auquel les fées ſont ſujettes à la mort: elle s'étoit bien gardée de l'apprendre au roi, de crainte qu'il ne profitât de ces vingt-quatre heures pour ſe venger des cruautés qu'elle avoit exercées ſur lui & ſur la princeſſe, & cependant n'avoit pas voulu retarder ſon bonheur: voyant donc qu'il étoit impoſſible de tromper encore le roi, elle ſe tourna vers Tigreline, qui amenoit la lionne à l'autel. Ma ſœur, lui dit-elle en détachant le collier & le donnant à cette fée, je vous rends la princeſſe, & vous pouvez vous ſervir de votre puiſſance pour lui faire reprendre ſa forme; mais délivrez-la du chagrin de me voir couronner des mains de ſon amant, & partez avec elle,

puiſqu'elle ne peut être à lui. Tigreline n'avoit pas perdu un moment ; plutôt que de répondre à Corhue, cette bonne fée l'avoit touchée de ſa baguette, & la princeſſe étoit déjà plus belle & plus aimable que jamais ; elle étoit par les ſoins de la fée vêtue magnifiquement & plus galamment encore ; elle avoit un habit de drap d'argent, tout couvert de guirlandes de fleurs d'immortelles gris-de-lin ; ſes beaux cheveux blonds, tout parſemés de diamans & de fleurs gris-de-lin pareilles à ſon habit, tomboient par boucles ſur ſes épaules, & la rendoient plus belle que le jour. Le roi étoit hors de lui-même ; il s'avança vers elle, & mettant un genou en terre : ſouffrirez-vous, belle princeſſe, lui dit-il, que cette foi que je vous ai donnée vous ſoit ravie, & que l'injuſte fée qui nous a rendus ſi malheureux, jouiſſe tranquillement d'une couronne qui ne pouvoit être qu'à vous ? La princeſſe Lionnette, pendant le temps que ſon amant lui parloit, tenoit ſes yeux attachés tendrement ſur lui, & par les larmes qui en couloient doucement ſur ſes joues, lui laiſſoit voir tout l'effort qu'elle ſe faiſoit pour lui céder. Je ne puis, ſe dit-elle enfin, m'oppoſer à la deſtinée ; oui, mon cher prince, il faut vous

y soumettre, je vous rends vos sermens ; vivez heureux sans moi, s'il vous est possible ; & puisqu'il faut que je vous perde, je quitte la vie sans aucun regret, & je me trouve heureuse, en mourant, d'avoir pu sans crime vous dire encore une fois que je vous aime. Oui, vous allez mourir, s'écria la furieuse Cornue ; c'est assez m'outrager, & vous emporterez encore le plaisir que vous n'avez pas compté parmi ceux dont vous jouissez à ce fatal instant. Le roi, à ces paroles, se leva des genoux de la princesse qui ne s'effrayoit pas de voir sa rivale avancer vers elle un poignard à la main. Le roi arrêta d'une main la fée, & tirant son épée de l'autre : c'est moi qui vais m'immoler, s'écria-t-il, & vous ne pouvez attenter à la vie de ma princesse que la mienne n'en réponde. O Dieux ! s'écrièrent en même-temps la fée & Lionnette, arrêtez ! Tigreline alors s'avança vers Cornue ; elle n'avoit rien dit jusques-là, elle avoit laissé agir & parler tous ceux qui avoient été les plus pressés. Elle leva sa baguette, & touchant Cornue : recevez aujourd'hui, lui dit-elle, le prix de vos forfaits, & soyez témoin, à votre tour, du bonheur de ces deux amans. A ces mots, Cornue resta

immobile ; mais ſes yeux s'allumèrent d'une fureur ſi terrible, que ne pouvant trouver d'expreſſion, ſa corne s'enflamma, & elle écuma de rage. Et vous, ſage roſier, reprit Tigreline, reprenez enfin votre forme, & jouiſſez du plaiſir d'embraſſer votre aimable fille. Elle n'avoit pas achevé ces mots, que le roſier s'étant un peu ſecoué, parut ſous ſa véritable forme. C'étoit un homme d'environ cinquante ans, noblement fait, & magnifiquement habillé : il avoit un long manteau royal, & une couronne d'or & de pierreries ſur ſa tête. Lionnette lui reſſembloit ſi parfaitement, que toute l'aſſemblée ne douta point qu'elle ne fût ſa fille. Cette belle princeſſe ſe jeta dans ſes bras, avec un empreſſement ſi naturel, que toute l'aſſemblée en fut attendrie. Ce bon roi la reçut avec des tranſports de joie qui auroient eu plus d'étendue, ſi ce prince n'eût apperçu le jeune roi des isles Fortunées à ſes pieds, qui lui embraſſoit les genoux : il quitta ſa fille un moment pour relever le beau Coquerico. Je vous donne ma fille, lui dit-il en l'embraſſant ; recevez-la, ſeigneur, & vivez auſſi heureux que je vous ai vu près du contraire. Je joins ma couronne à ce préſent, & je ne compte pas ajouter à votre bonheur,

par la contrariété qu'elle a porté au repos de ma vie; mais telle qu'elle eſt, je la donne à ma fille pour vous la préſenter. En ce moment, cé prince voulut ôter ſa couronne. Non, ſeigneur, s'écria le jeune roi, vous ne ceſſerez point de régner; la charmante, la tendre Lionnette remplit tous mes vœux, & ma couronne eſt à ſes pieds; ſouffrez que nous vivions avec vous, & que rien ne nous ſépare plus. Tigreline applaudit à cette marque de généroſité du roi Coquerico, & prenant Lionnette par la main, elle la lui préſenta. Il la reçut avec des tranſports d'amour plus aiſés à imaginer qu'à décrire. Alors il releva ſa couronne, & mettant un genou en terre, il la préſenta à Lionnette, qui la reçut en lui donnant ſa foi. Les chants d'hyménée retentirent dans le temple : ils ne furent interrompus que par Cornue, qui fit un cri perçant, & qui expira, étant dans ſon jour fatal. Cela ne parut pas extraordinaire; le jeune roi & la princeſſe ſeuls, parurent touchés de l'excès de ce déſeſpoir. Tigreline la fit emporter & l'on finit la cérémonie. Le roi Coquerico tournant alors les yeux vers le roi ſon beau-père, lui demanda s'il déſiroit de venir être témoin du couronnement de la reine Lion-

nette, ou s'il vouloit encore l'attendre dans ce lieu quelques jours. Et moi, dit Lionnette, je demanderois une grâce à la favorable Tigreline & à mon cher époux, si j'osois parler en ce moment. Ma chère princesse, reprit tendrement le roi, que craignez-vous? Je voudrois donc, dit la princesse, que, débarrassés des soins de nos royaumes, nous pussions vivre toujours ici, & que, contente de mon bonheur, je ne fusse occupée que du plaisir d'en jouir. C'est ici que j'ai retrouvé ce que j'ai de plus cher : que m'importe le reste du monde, si je vis avec ces deux personnes, & si vous, madame, ajouta-t-elle en s'adressant à la fée, vous daignez nous y venir voir, & me rendre mes deux infortunés gouverneurs? J'y consens, dirent à la fois les deux rois. Oui, ma fille, dit la fée à son tour, j'approuve cette noblesse de sentimens, & vous vivrez ici en reine, mais sans en sentir l'inconvénient; & tous deux vous jouirez du don de féerie, je vous le donne. Alors, touchant les murs de palissades, il s'en forma un palais d'éméraude si brillant & si magnifique, que l'on n'a jamais rien vu de si beau & de si parfait. Les fleurs devinrent des personnes vivantes & parlantes, ayant pour seule mar-

que de leur métamorphose, une fleur de leur nom sur la tête. La prairie devint un jardin magnifique; d'un côté parut une vaste forêt, où la fée fit élever à un des bouts un petit palais de marbre couleur de rose & de blanc; & de l'autre, un de cryſtal de roche, dans lequel elle avoit eu l'attention de faire mettre le plus beau plan de l'univers, qui avoit fait les délices de la jeunesse du roi. La princesse en fut ravie. C'est pour moi, dit le roi, un présent inestimable; il me retracera sans-cesse le plaisir que j'ai eu de le parcourir pour y trouver ma chère princesse. Et moi, dit-elle, il me sera cher, puisqu'il vous a appris que j'étois occupée de vous. La fée étoit charmée de les voir si heureux, par un amour si peu connu dans le siécle où nous sommes, & même dans celui où ils étoient alors. Aimez-vous toujours ainsi, mes enfans, dit-elle en les embrassant, je ne puis rien vous donner de préférable à ce bien, c'est l'unique & le seul véritable. Elle leur fit voir aussi que chaque palais avoit ses jardins séparés, des cascades, des jets d'eau & des parterres charmans; de l'autre côté du jardin, une rivière large & pleine, sur laquelle étoient mille gondoles superbes, argent & gris-de-lin, qui conduisoient

conduisoient à un château tout de fleurs, dont la variété merveilleuse formoit un coup-d'œil admirable, qui s'élevoit sur une montagne, dont les jardins en terrasse descendoient jusques sur la rivière, & qui servoient de maison de campagne au palais de la pelouse. Je vous donne tout cela, dit Tigreline en embrassant Lionnette; vivez-y, mes enfans, des millions d'années; vos sujets vous y aimeront, & ne vous trahiront point. Si vous voulez en avoir davantage, un coup de baguette, dit-elle en donnant la sienne à Lionnette, changera toutes les fleurs en personnes parlantes & raisonnables, & elles redeviendront fleurs à votre gré. Le roi & Lionnette se jetèrent aux genoux de la fée, & la remercièrent tendrement; elle les releva, & les embrassa encore. Donnez un coup de votre baguette, dit-elle à la princesse, que vos conducteurs aient le plaisir d'être rappelés par vous-même. La belle Lionnette s'acquitta avec empressement de cette première preuve de son pouvoir : les bonnes gens parurent à l'instant; elle courut les embrasser; ils n'osoient recevoir ses caresses; mais la belle reine les en pressa si tendrement, qu'ils lui rendirent ses embrassemens avec une tendresse qui attira les larmes

de toute l'aſſemblée. La reine les voyant ſi caſſés & ſi décrépits, tourna ſes beaux yeux tout mouillés ſur la fée, qui comprit ce qu'elle ſouffroit. J'aime à vous voir ſi ſenſible, madame, dit Tigreline; uſez de votre pouvoir, vous ne pouvez l'employer mieux qu'à ce que vous déſirez actuellement. Hé bien, dit la reine, je ſouhaite qu'ils redeviennent à l'âge où je ſuis, & qu'ils vivent toujours avec moi. Elle n'avoit pas achevé ces mots, que le vieillard & ſa femme parurent, lui un homme de vingt ans, & la vieille une femme de dix-huit : ils ſe proſternèrent aux pieds de la fée, & baisèrent les mains de la reine qui, ravie de les voir ſi jeunes & ſi aimables, embraſſa la fée pour la remercier de cette faveur. Le bon roi s'adreſſa alors à ſa fille qui tournoit déjà les yeux tendrement ſur lui : Ne ſouhaitez pas pour moi la même choſe, ma chère fille, je ne veux plus éprouver une nouvelle jeuneſſe. Je vous vois heureuſe, voilà la ſeule choſe qui ait pu me toucher : je n'éprouverai plus une joie ſi ſenſible; laiſſez aux dieux à diſpoſer de mes jours. C'eſt à moi, dit la fée, à les rendre heureux; vous vivrez, ſeigneur, & vous ne ceſſerez de vivre que quand vous haïrez

assez la vie pour souhaiter de la perdre. Adieu : je vous laisse & reviendrai incessamment vous voir ; mes affaires m'obligent à me séparer de vous. La reine reconduisit la fée à son char, les deux rois lui aidèrent à y monter ; après quoi ils revinrent dans leur palais, où charmés d'être ensemble, ils passèrent des jours filés d'or & de soie ; plus heureux qu'ils n'avoient été malheureux. Ils vécurent des millions d'années, & le roi & la reine donnèrent au monde des fées & des génies bienfaisans, qui sont actuellement occupés à faire le bonheur de l'univers.



LE

PRINCE GLACÉ

ET LA

PRINCESSE ÉTINCELANTE.

DANS le royaume de Scythie, foùs le plus froid de tous les climats, régnoit autrefois un prince auffi infenfible par fon tempérament, que les glaces de fon pays. Il avoit été roi de bonne heure, & par conféquent livré à tous les plaifirs que l'âge & les confeils flateurs de fes courtifans lui avoient infpiré. Il étoit beau à merveille, & jamais créature mortelle ou célefte n'avoit raffemblé tant de graces & de talens; mais jamais auffi bon cœur n'avoit pu s'amufer des plaifirs de la tendreffe: il étoit étonné qu'on pût s'attacher à quelque chofe; & fa froideur alloit jufqu'à trouver extraordinaire qu'on cherchât à lui plaire. On l'appeloit *Glacé*. Les beautés de fa cour fe défefpéroient; dix ou douze princeffes du fang, plus belles que le jour, étoient déjà mortes de chagrin de fon indifférence. Sa feule occupation étoit la chaffe aux ours

blancs ; il y paſſoit ſa vie. Il avoit déjà vingt-trois ans, lorſque ſes ſujets s'aſſemblèrent pour le prier de ſonger à ſe marier. Il penſa s'évanouïr de ſurpriſe lorſqu'on le lui propoſa, tant il avoit d'éloignement pour un nœud qui l'attacheroit à une femme : il promit cependant qu'il y ſongeroit ; mais en même-temps, il ſe promit bien de n'y pas ſonger ſitôt. Cependant ſes principaux miniſtres envoyèrent dans toutes les cours ſecrètement, chercher les portraits des plus belles princeſſes, & firent faire cinq ou ſix douzaines du ſien, pour charmer celles qui le verroient ; ils ordonnèrent ſur-tout qu'on s'attachât à chercher une princeſſe dont l'ame fût un peu moins froide que celle du prince, afin de ne pas les expoſer à perdre le fruit d'une alliance qui leur coûtoit déjà tant de peine. Non loin de ce pays, régnoit une reine qui n'avoit qu'une fille qui n'étoit pas belle, mais ſi ſuſceptible de tendreſſe, que la reine la gardoit avec ſoin, pour qu'elle ne tombât pas dans l'inconvénient d'aimer quelqu'un qui ne lui fût pas ſortable. On avoit beau faire ; la princeſſe avoit l'imagination vive, & ne fût-ce qu'un portrait, elle perdoit le boire & le manger, même le dormir, pour celui qu'il repréſentoit, & ſes femmes étoient occupées jour & nuit

à la consoler des chagrins que lui donnoit sa chimérique tendresse. Ce fut bien pis, quand celui du prince Glacé parut à la cour. La reine vouloit qu'on le cachât à *Etincelante* (c'est le nom de la princesse); mais la nourrice, qui n'avoit pas d'autre ressource pour la guérir du fol entêtement qu'elle venoit de prendre pour une statue qui représentoit Adonis, courut le lui porter. La voilà folle du prince; la reine eut un peu plus de complaisance dans ce moment pour son extravagance, & se résolut d'accorder la princesse au plus vîte, plus encore pour en être délivrée que pour la voir établie. On la proposa : elle étoit dans des impatiences mortelles de la réponse. Comme c'étoit une alliance désirable & très-convenable, le conseil du prince Glacé s'assembla, & lui arracha enfin son consentement : la tête en pensa tourner à Etincelante; on fit la cérémonie chez la reine, elle vouloit partir avant; mais enfin il fallut attendre que tout fût prêt pour la conduire dignement. Elle partit avec sa nourrice, plusieurs dames de la cour, & sur-tout le portrait du prince qu'elle ne vouloit pas perdre de vue. La reine recommanda secrètement à la nourrice de ne pas quitter la princesse, craignant que l'ambassadeur du prince Glacé

qui la conduisoit, & qui étoit jeune & joli, ne s'avisât de faire oublier le portrait à sa fille. La nourrice promit tous ses soins, & tout le monde partit.

Glacé bien embarrassé de la parole qu'il avoit donnée, & déjà effrayé de la contrainte où il s'alloit mettre, résolut, pour n'entendre point parler des fêtes qui se donnoient à l'occasion de ce mariage, d'aller passer quelques jours dans un château qu'il avoit fait bâtir au milieu d'une forêt, pour ses rendez-vous de chasse; & là, d'attendre l'arrivée de la princesse, sans être obligé d'aller au-devant d'elle. Il partit accompagné d'un seul écuyer, & donna ordre qu'on la reçût si elle venoit, & sur-tout qu'on ne le vînt point avertir, parce qu'ajouta-t-il, il vouloit la surprendre. On crut que le portrait de la princesse avoit fait quelqu'impression sur son cœur, & on ne lui fit aucune objection sur cette démarche, tant on y trouva de galanterie, croyant qu'il partoit ainsi *incognito* pour la voir plutôt. Les fêtes redoublèrent; & malgré la rigueur de l'hiver, on ne s'étoit jamais si bien diverti. Le prince arrivé dans son château passoit les jours à courir en traîneau sur une rivière glacée qui bordoit la forêt. Armé d'un petit épieu, il alloit dans d'autres temps chercher

les ours dans leurs cavernes, & les combattoit avec péril, mais avec une adresse merveilleuse. Un jour qu'il cherchoit au fond d'une de ces cavernes un ours qui s'y étoit réfugié, il entendit une voix qui disoit: avance, prince Glacé; & si tu ne crains point le danger d'aimer ce qu'il y a de plus beau dans la nature, & en même-temps de plus sensible, tu peux venir jusqu'ici. Le prince, malgré l'obscurité de la caverne, avança assez loin; mais comme il ne voyoit rien, & qu'il n'entendoit plus la voix, il cria & demanda où il falloit aller. Avance sans crainte, reprit la voix qui lui sembla fort loin devant lui, & viens sans tarder. Il avança encore; il lui sembloit qu'il descendoit dans un sentier étroit & tournant; enfin, après avoir descendu environ trois heures, il entrevit un peu de jour; il demanda s'il falloit poursuivre; on ne lui répondit plus, cela le surprit. Cependant il suivit son chemin, & entra dans une grotte très-vaste, taillée des mains de la nature, dont la voûte & les murailles étoient couvertes d'un crystal si pur & si beau, qu'il en fut ébloui: au milieu étoit un bassin très-large & très-profond, d'où s'élevoit une gerbe qui frappoit la voûte d'une eau aussi belle que le crystal qui revêtissoit

les murailles ; il étoit bordé d'un marbre blanc comme la neige, mille & mille lumières dans des girandoles de cryſtal éclairoient ce beau lieu, & des ſiéges de marbre blanc formoient des canapés & des fauteuils très-commodes autour des murailles : il s'aſſit ſur un de ces ſiéges ; & comme il ne voyoit perſonne ni n'entendoit plus la voix, il prit le parti, étant fort las, de s'endormir d'un profond ſommeil au bruit de l'eau qui retomboit dans le baſſin.

Pendant ce temps, Etincelante arrivoit à grandes journées ; le froid ne l'arrêtoit point ; ſon impatience & ſon goût pour ſon époux la ſoutenoient ; elle devoit enfin arriver le lendemain ; aſſez ſurpriſe, cependant, que le prince ne fût pas encore venu au-devant d'elle, elle en avoit demandé plus d'une fois la raiſon à l'ambaſſadeur, qui connoiſſant le tempérament de ſon maître, avoit tâché de la prévenir ſur ce qu'elle avoit à en craindre ; mais il n'avoit pu la perſuader encore, tant elle étoit éloignée de croire qu'on pût naître indifférent. La nourrice avoit toujours obligé la princeſſe à ſe voiler pendant le voyage, afin de lui dérober la vue des gens qui la ſuivoient ; elle n'avoit pas même permis à l'ambaſſadeur de la voir à viſage découvert ;

mais comme on devoit arriver le lendemain, la princesse voulut, malgré ce qu'on put lui dire, souper en public, & montrer qu'elle étoit digne d'un peu plus de soins qu'elle ne trouvoit qu'on lui en rendoit. Elle se para en dépit de tout ce qu'on fit pour l'en empêcher; elle ne parut point mal. Les acclamations qu'on fit en la voyant la consolèrent un peu des soins que le roi lui refusoit.

Comme les reines, en Scythie, faisoient leur entrée à cheval, la princesse, aux portes de la ville, voulut y monter. La nourrice s'applaudissoit de ses soins qui avoient si bien réussi; mais c'est que l'amoureuse princesse occupée seulement du portrait pendant le voyage, n'avoit pas seulement pensé qu'il fût d'autres hommes dans le monde que celui qu'elle avoit placé dans sa fantaisie. Le cheval qui lui fut amené par le premier ministre étoit si beau & si richement harnaché, que la princesse en fut surprise; mais elle ne pouvoit concevoir pourquoi le roi ne paroissoit point; elle en étoit vivement piquée; cela fit qu'elle monta le beau cheval sans songer à répondre au compliment élégant que lui fit celui qui le lui présentoit; & le piquant avec assez de grâces & de force, elle entra au grand galop. Le cheval pressé par les coups de la prin-

cesse, traversa la ville, & la passa comme un trait; les cris du reste de la cavalcade redoublèrent son ardeur, & le firent devancer de bien loin les meilleurs cavaliers qui voulurent la suivre : elle se tenoit ferme, & n'étoit point effrayée; cependant le cheval l'emportoit par monts & par vaux, & sur la fin du jour il se lança dans une caverne, où il s'abbatit, & jeta la princesse par terre assez loin de lui.

Elle entendit qu'on soupiroit auprès d'elle, & revenue un peu à elle-même, elle commença d'être effrayée; elle voulut sortir de la caverne : mais une main invisible la retint, & elle entendit qu'on lui disoit : pourquoi fuis-tu, princesse Etincelante? Mon amour pour toi m'a fait tout tenter pour t'apprendre ta conquête, & pour tâcher de te plaire. Eh qui êtes vous? s'écria la princesse à demi-morte de frayeur. Je suis, reprit la voix, un prince malheureux si vous me fuyez; mais au comble du bonheur si vous voulez me donner votre foi. La princesse resta un peu interdite à cette proposition; mais s'accoutumant aux prodiges de la caverne, & faisant réflexion que Glacé, tout charmant qu'il étoit, n'avoit pas fait un pas pour la mériter, elle répondit enfin : j'ai déjà donné ma foi à un roi qui n'en a pas fait grand cas; & s'il se

peut qu'on puiſſe la reprendre, quand ce ne ſeroit que pour me venger, je promets de vous la donner. Mais me promettez-vous de ne plus l'aimer ? reprit la voix. J'y ſuis toute prête, dit la princeſſe, mais je ne puis promettre d'en être la maitreſſe ſi je le voyois. Eh bien, dit la voix, jetez ſon dangereux portrait, & fiez-vous à ma conduite. Je vous aime trop pour vous contraindre ; ſi vous ne m'aimez pas je vous rends votre maitreſſe, & je vous remettrai au trop heureux Glacé. La princeſſe à ces mots jeta le portrait du prince contre la muraille, ſans réfléchir à ce qui en pouvoit arriver ; & d'un coin de la caverne, partit un petit rayon de lumière qui lui laiſſa voir un char magnifique, tiré par ſix aigles blancs qui l'enlevèrent en un moment au-deſſus des nues. Les aigles, après avoir volé long-temps, s'abattirent enfin dans les jardins merveilleux d'un palais qui l'étoit encore davantage. Ce n'étoit que parterres, boſquets, boulingrins, bois de haute-futaie, de roſes & de jaſmins, caſcades, jets-d'eau, canaux qui donnoient une fraîcheur délicieuſe, quand le ſoleil étoit dans ſon midi. Elle entra par une allée du bois, dans un cabinet qui faiſoit le coin du bâtiment. Les murs quoique tranſparens étoient d'une épaiſ-

ſeur prodigieuſe, & lui ſemblèrent de la nature des rubis; effectivement ils en étoient conſtruits. Elle parcourut des appartemens immenſes, tous plus beaux & plus richement meublés les uns que les autres, mais pas un mortel n'y paroiſſoit: elle demeura juſqu'au ſoir, ſans rien voir ni rien entendre qui put l'inſtruire du pays qu'elle habitoit. La faim, la ſolitude commencèrent à la tourmenter; dans le moment s'étant jetée ſur un canapé, & ayant fermé les yeux pour tâcher de s'endormir, & pour réfléchir aux ſuites funeſtes que pouvoit avoir ſa trop téméraire intrépidité, elle fut ſurpriſe d'entendre un concert miraculeux; & ayant ouvert les yeux, elle vit avec étonnement le palais éclairé, comme pour une fête, & un repas magnifique ſervi tout près d'elle, avec deux couverts ſeulement. Elle ſe leva précipitamment; alors un fauteuil bien commode & rempli de couſſins s'approcha d'elle, elle alloit s'y aſſeoir lorſque les portes du ſallon où elle étoit s'ouvrirent.

Tout ce que l'imagination peut ſe préſenter de plus parfait & de plus agréable n'approche encore que de bien loin de l'objet qui parut aux yeux d'Etincelante; rien n'étoit ſi beau, ni ſi digne de donner de l'amour. Cette

regarder, prenoit prétexte de chercher à le reconnoître : effectivement, il y avoit des momens où elle le croyoit; mais c'étoit inutilement qu'elle vouloit se rappeler où elle pouvoit l'avoir vu. Pour lui, il lui disoit des choses fines & touchantes, qui la persuadoient que si elle l'avoit vu elle l'auroit aimé de préférence à tout. Enfin le repas fini, il lui donna la main pour passer dans un sallon magnifique. Elle se plaça sur un canapé, & le prince sur un carreau de drap d'or à ses genoux, quoiqu'elle pût lui dire. Il commença ainsi le récit de ses aventures, qu'elle attendoit avec la dernière impatience, bien aise d'avoir le prétexte de l'écouter un peu long-temps, car elle commençoit à craindre d'en trop laisser penser pour une première soirée, si elle s'engageoit dans la conversation.

Je suis prince des Sylphes, madame, lui dit-il, & mon pouvoir est égal à celui des fées; mais cependant il peut se borner quand malheureusement nous en aimons une; en ce cas, elle a tout pouvoir sur nous, & nous ne reprenons le nôtre, que quand, par hasard, étant transformés, une mortelle peut prendre de l'amour pour nous : mais il faut qu'elle nous aime avec la plus exacte fidé-

lité ; car si elle y manque le moins du monde, la fée reprend son pouvoir, & nous punit avec la même rigueur, & même plus cruellement, puisqu'elle y joint la punition de la personne qui nous a trahi. Nous ne veillissons point, nous sommes toujours également aimables & amoureux. Nous habitons l'espace immense qui sépare le firmament, nous traversons les mers, nous descendons dans les plus profondes sans crainte ; nous perçons jusqu'au centre de la terre, enfin rien ne nous est impossible, hors de trouver une maîtresse fidelle, même au prix de l'immortalité que nous lui offrons, & que nous tenons d'elle. Depuis mille ans que je vis, je n'ai pu en trouver une qui osât l'accepter. Comment, seigneur, interrompit la princesse, vous vivez depuis mille ans, & vous n'en paroissez jamais que vingt ! Oui, madame, reprit-il, & si vous m'êtes fidelle, vous serez toujours aussi belle, & paroîtrez aussi jeune que vous l'êtes aujourd'hui. Poursuivez, dit-elle, je meurs d'envie de savoir comment j'ai pu risquer de perdre ce bonheur. L'amoureux sylphe sentit toute la délicatesse de cette réponse, & baisant sa main avec transport, il reprit ainsi le fil de son discours. J'avois l'honneur de vous dire, madame, que je suis prince de sylphes :

en parcourant un jour le vaste empire soumis à ma puissance, je descendis dans un jardin délicieux, & vous en pouvez juger puisque c'est celui-ci. Je laissai reposer mes aigles, & cherchant le frais, je m'avançai dans un bosquet de myrthes & de grenades qui est dans un coin du bois de roses; je trouvai sur un lit de gazon la plus belle personne que je dirois qui fut au monde, si je ne vous avois point vue: elle dormoit, son attitude négligée me laissoit entrevoir des beautés que sa modestie m'eût cachées si elle eût été éveillée; j'admirai long-temps & avec des transports d'amour ce ravissant modèle de perfections: mais enfin le soleil en se couchant laissa passer un de ses rayons à travers les branches, & vint frapper les yeux de la fée (car c'en étoit une), elle les ouvrit. Que de charmes ils ajoutèrent à sa beauté! Je restai immobile, & ne sus si le soleil m'éclairoit, ou si la divine lumière qui partit de ses yeux étoit celle qui brilloit dans le bosquet. Heureusement j'étois invisible (nous avons encore ce pouvoir, quand il nous plaît), ainsi je pus la suivre sans qu'elle s'en apperçût; mais la violence de mon amour ne me permit pas de le taire long-temps. Qu'ajouterai-je? madame? Je parlai, je fus entendu; on répondit à

ma tendresse : pourquoi n'étiez-vous pas née ? je n'aurois jamais aimé que vous ; enfin je plus pendant deux cent ans à une charmante fée : mais de quoi le temps ne vient-il pas à bout ? Un jour que j'étois avec elle dans une galerie de ce palais, à regarder les portraits des beautés qu'on vantoit dans le nouveau siècle, elle me présenta le vôtre ; je ne pus le voir sans une certaine émotion, qui fut remarquée par la jalouse fée : en vain je voulus lui cacher l'impression que vous commenciez à faire dans mon cœur, elle n'en fut pas la dupe, les mouvemens en avoient été trop naturels pour s'y tromper, & l'habitude d'être aimée lui avoit tant donné la conviction de l'être toujours, qu'elle s'apperçut plutôt que moi de mon changement. Je prétextai plusieurs affaires dans mon royaume pour m'éloigner, & pour vous voir sans qu'elle pût s'en offenser ou s'en douter ; je réussis plusieurs fois : mais enfin elle me découvrit, sa fureur fut extrême. Après m'avoir accablé des plus cruels reproches, qui ne firent qu'irriter ma tendresse pour vous, & détruire sans remords celle que j'avois sentie pour elle, je la quittai & volai dans votre palais. Un soir, étant déjà entré dans votre chambre pour

vous découvrir mon amour, je ſentis qu'on me ſaiſiſſoit par les cheveux, & m'ayant tranſporté dans vos jardins, l'implacable fée me laiſſa ſur un piédeſtal, & me changea en ſtatue.... Quoi ! c'eſt vous, dit la princeſſe, qui étiez Adonis ? Ah ! je n'en puis douter. Oui, je vous reconnois.

Mais laiſſons Etincelante apprendre l'hiſtoire du prince des ſylphes, & retournons au prince Glacé, que nous avons laiſſé ſi profondément endormi dans la grotte de cryſtal. Il fut réveillé par un bruit aſſez grand, cauſé par la voix de pluſieurs perſonnes qui rioient & cauſoient enſemble. Il ouvrit les yeux, & vit dans le beau baſſin d'eau claire & argentée une perſonne merveilleuſe qui ſe baignoit, entourée de pluſieurs dames qui lui auroient ſemblé les plus belles créatures du monde, ſi celle qui étoit dans le bain lui eût laiſſé le temps de les admirer. Une eſpèce de voile de gaze blanc la couvroit ; elle étoit aſſiſe ſur le bord du baſſin, & une de ſes nymphes étoit occupée à treſſer ſes beaux cheveux blonds, pendant que les autres lui apportoient des fleurs, des pierreries, du rouge & des mouches. Le prince n'oſoit remuer, & n'y ſongeoit même pas, tant il étoit émerveillé de voir

une beauté si rare; craignant que ce fut un songe, il ouvrit les yeux le plus qu'il pouvoit. Pour la dame du bain & celles de sa suite, elles agissoient & parloient comme s'il n'eût pas été présent : on ne s'appercevoit ni de lui ni de son extase, on s'entretenoit du plaisir qu'on avoit à se baigner; les soins de la toilette & tout ce qui en peut dépendre furent mis sur le tapis. La belle personne qu'on coîffoit sourioit avec grâces aux louanges que lui donnoient ses nymphes : elle ne parloit que pour leur dire d'achever promptement sa parure, elle paroissoit peu touchée de l'effet que ses charmes produisoient à leurs yeux, à mesure qu'on y ajoutoit; enfin après son habillement, qui fut d'une robe de taffetas blanc, nouée de guirlandes de fleurs assorties à sa coîffure, elle se leva, & sa taille paroissant alors dans toute sa majesté, le prince pensa faire un cri d'admiration; mais sa voix fut retenue par la surprise que lui causa l'événement qui suivit. Cette miraculeuse personne ayant jeté les yeux sur le roi avec surprise, se plongea dans le bassin, toutes les dames ensuite, & tout disparut à ses yeux, même la grotte & les bougies; car il se trouva au bord de la caverne où il

avoit pourſuivi ſon ours ; & le jour étant prêt de finir, il reprit ſon cheval, & vint regagner ſon château, ſi occupé de ce qu'il avoit vu ou cru voir, qu'en arrivant il ſe coucha ſans vouloir ſouper, & ſans parler au jeune écuyer qu'il avoit mené avec lui. Ce n'étoit pas pour dormir que Glacé ſe mit au lit, quand il l'auroit voulu, cela lui auroit été impoſſible ; la beauté ſans pareille de la nymphe de la grotte ne lui laiſſa pas un moment de repos. Qu'elle eſt belle ! diſoit-il : non, ce ne peut être une mortelle ; aux mouvemens que je ſens, il faut que ce ſoit une déeſſe ; car quelle autre pourroit me les inſpirer, moi, qui ai vu ſans être ému les plus belles femmes du monde tâcher de me faire connoître l'amour ? J'y ai réſiſté ſans aucun effort, & celle-ci, par ſa ſeule vue, embrâſe mon ame d'un feu inconnu. Ah, malheureux ! Eſt-ce donc l'amour qui ſe venge par une image qui n'a point peut-être de réalité ? C'eſt un ſonge ſans-doute, car il ne peut y avoir que l'imagination qui puiſſe former une telle merveille. Ah, Etincelante ! Vengez-vous, vous & toutes celles que j'ai mépriſées ; venez me voir languir & conſumer pour la plus belle, mais la plus cruelle de toutes les chimères. Le pauvre

prince se désespéroit; enfin, après s'être bien creusé l'imagination, il se leva, il alluma une bougie, & pour se distraire, il tira de ses poches le portrait qu'on lui avoit envoyé d'Etincelante. Quelle différence il y trouva! Quelle fadeur dans tout son visage auprès de celui qu'il avoit gravé dans sa mémoire, ou plutôt dans son cœur! Qu'étoit-ce que les yeux bleus mourans d'Etincelante auprès de ces beaux yeux noirs, vifs & modestes qu'il avoit vu se lever sur lui avec tant de majesté! Quelle vivacité dans l'incarnat de ses joues & de ses lèvres auprès de la pâleur de celui-ci! Il trouvoit une insipidité insupportable dans ce portrait. Ce n'étoit pas la faute de celle qu'il représentoit, mais bien celle de la personne qu'il ne représentoit pas; car Etincelante n'étoit pas belle à la vérité; mais quand elle l'eût été, pouvoit-elle approcher de la beauté céleste qui s'étoit laissée voir au roi de Scythie? Il est bien cruel de trouver si peu de ressource dans un portrait où l'on en cherche tant, s'écrioit-il, & il est bien malheureux d'être prince dans le cas où je suis! car comment aimerai-je cette princesse qu'on m'envoye, quand à peine mon cœur peut suffire à celle que je desire? Il étoit tout étonné de parler de son

cœur, lui, qui avoit regardé toujours avec mépris ceux qui avoient pris la liberté de l'assurer qu'il en avoit un, & qu'il le sauroit quelque jour. Ne pouvant plus dormir, il appela son écuyer, qui étoit un jeune homme qui avoit beaucoup d'esprit; il lui confia tout ce qu'il avoit vu & tout ce qui l'agitoit. Le confident surpris, ne put s'empêcher de lui marquer sa joie de le voir sensible; mais en politique habile, il s'étendit davantage sur la part qu'il prenoit aux peines que lui alloit causer cette sensibilité; car enfin, seigneur, lui dit-il, vous avez donné votre parole à la princesse Etincelante, & celle des rois est inviolable. Voilà mon désespoir, s'écrioit le prince! Comment pourrai-je aimer un objet qui a tant d'opposition à celui qui m'enchante? Si j'étois encore dans ma situation ordinaire, je ne l'offenserois point en paroissant insensible; mais aujourd'hui elle peut attribuer ma froideur à mon dégoût, & je ne pourrai le nier, car il ne sera que trop certain. Mais, seigneur, aussi, dit le jeune Nix, (c'étoit le nom de ce confident) pourquoi remplissez-vous votre idée d'un objet qui peut être chimérique, pour laisser une princesse dont tout ce qu'on vous a dit est merveilleux? Ces charmes,

peut-être,

peut-être, pour un homme préoccupé, paroîtroient dignes d'admiration : voyez-la, sa présence vous développera ses sentimens amoureux dont vous ne faites que vous douter ; on dit qu'elle est empressée de vous plaire, & on vous annonce que celle-ci est incapable de s'en donner la peine ; dans tout votre récit, avez-vous jamais dit qu'elle ait seulement daigné s'appercevoir que vous étiez présent ? Ou quand vous avez cru qu'elle vous appercevoit, n'a-t-elle pas fui ? Eloignez son idée de votre esprit, remplissez-le de celle d'Etincelante. Malheureuse condition des princes ! interrompit le roi ; on me tourmente pour quitter mon indifférence, & l'on ne veut pas que je suive le penchant qui m'en défait : ou qu'on me la rende, ou que l'on me laisse aimer le seul objet que mon cœur a pu choisir ; il n'est plus désormais d'option entre l'amour ou l'aversion la plus cruelle. Nix laissa passer le premier mouvement ; l'ame du jeune roi étoit trop agitée pour s'opposer au torrent qui l'entraînoit ; il le plaignit, il le consola, & enfin il parvint à le faire convenir, qu'ayant donné pouvoir à ses ambassadeurs d'épouser Etincelante, il falloit au moins ne plus aller vers la caverne, & laisser au temps à dé-

truire une idée qu'un seul instant avoit gravé avec tant de profondeur. Il passoit des jours fort tristes, Nix ne l'abandonnoit point, & le suivoit dans les bois ou sur la rivière quand il s'y promenoit. Pendant ce temps, les ministres de son conseil vinrent l'avertir de l'accident qui étoit arrivé à la reine le jour de la cavalcade. Ils avoient différé quelques jours, croyant qu'on pourroit la rejoindre; mais ayant trouvé son cheval mort dans la caverne où il l'avoit jetée, & nul vestige de la princesse, ils la crurent dévorée par les ours, & vinrent en donner avis à leur roi. Cette nouvelle lui causa un mouvement de joie si sensible, que, quoiqu'il plaignit une mort si fâcheuse, il ne laissa aucun doute à ses sujets de la profonde aversion qu'il continuoit d'avoir pour les femmes en général : il ordonna cependant qu'on fît de nouvelles perquisitions, & qu'on vînt de temps en temps l'instruire dans son désert, où il dit qu'il vouloit encore rester quelques jours, de ce qu'on auroit découvert sur la vie ou sur la mort de la malheureuse Etincelante. Cette solitude n'étoit pas de l'avis de son confident, il prévoyoit que la retraite ne feroit qu'augmenter la douleur & l'amour du roi; au lieu que les occupations

& les amuſemens de la cour étoient plus propres à le guérir d'une paſſion qui pouvoit n'être que chimérique ; & n'ayant plus à craindre cet engagement qui l'avoit fait fuir, il réſolut de lui parler de revenir, & de tâcher de l'arracher à ſes idées, que les bois & la moleſſe de la vie ne pouvoient qu'entretenir : mais au premier mot qu'il voulut dire, le roi le prévint, & lui ferma la bouche, en lui communiquant le projet qu'il avoit de retourner à la caverne, puiſqu'il pouvoit ſans ſcrupule dans le moment préſent donner ſon cœur à la belle perſonne qui lui étoit apparue, & que s'il la trouvoit inflexible, il étoit réſolu de finir une vie qui ne pouvoit que lui être importune ſans elle ; qu'ainſi, il pouvoit aller avertir les grands du royaume, que ſi dans un an il n'étoit pas de retour, ils pourroient choiſir un roi à leur fantaiſie, & gouverner pour lui en attendant. Nix ſurpris d'un projet ſi déſavantageux pour ſon maître, lui en repréſenta les inconvéniens avec beaucoup d'eſprit & de douceur ; mais il ne gagna rien, ſinon que le roi écriroit lui-même à ſon conſeil ſes volontés, & qu'il permettoit que Nix le ſuivît & ne l'abandonnât pas. Effectivement, après quelques jours de délai,

obtenus avec bien de la peine, pour attendre au moins la confirmation de la perte de la princeſſe, il donna ſa lettre à ſon premier miniſtre, pour la lire au conſeil aſſemblé, & partit le lendemain matin avec Nix pour ſe rendre à la caverne. Il avoit fait porter de quoi s'éclairer, afin de pénétrer dans le ſouterrein, s'il ne trouvoit pas les mêmes facilités que la première fois; & ayant laiſſé paître leurs chevaux, il ſe vêtit d'un habit magnifique, qu'il avoit porté à deſſein : il entra dans la caverne, à la lueur d'une lanterne ſourde que Nix portoit devant lui, ils cherchèrent avec ſoin le ſouterrein, mais ils n'en découvrirent aucunes traces. Quelle confuſion, quel déſeſpoir pour le prince! Nix n'oſoit le regarder, crainte qu'il ne lût dans ſes yeux la perſuaſion où il étoit que cette aventure n'étoit qu'un ſonge. Le prince, outré de fureur, ne parloit point, mais il ne ſe laſſoit point de chercher : il ne vouloit point ſortir de la caverne, pour que Nix ne crût pas qu'il doutoit d'avoir pu la reconnoître : effectivement il ne pouvoit s'y méprendre; il y en avoit d'autres; mais celle-la ne pouvoit pas n'être point remarquable, après ce qu'il y avoit vu,

Après un ſcrupuleux examen de tous les coins & recoins de ſes concavités, il s'aſſit par terre; & croiſant les mains ſur ſon eſtomac, il pencha ſa tête, & s'enſevelit dans les plus amères réflexions. Nix n'oſa pas les interrompre; mais enfin, voyant couler les larmes du roi : Seigneur, dit-il, nous ne ſaurions douter qu'il n'entre ici de l'enchantement; cette beauté qui vous eſt apparue n'a voulu que vous ſurprendre, & ſans doute elle ne veut pas qu'on la cherche. Ah! mon cher Nix, s'écria le prince, bien ſoulagé qu'on le mit à ſon aiſe ſur cette aventure; je vois que cette cruelle perſonne, telle qu'elle ſoit, ſe plaît à me rendre malheureux, & je ne puis m'en plaindre, quelques maux qu'elle me faſſe éprouver; mais je ne quitterai pas cette caverne que je n'en puiſſe avoir quelques nouvelles; mes cris, mes plaintes pénétreront peut-être juſqu'à elle; ou du moins ma mort la convaincra que j'aurois pu l'aimer autant que ſi j'euſſe connu, avant de la voir, cet amour que je fuyois, & qu'elle ſeule m'a fait ſentir. Nix effrayé de cette réſolution de ſon maître, n'oſa pas d'abord la combattre avec force, de peur de redoubler un chagrin qui tenoit un peu, ſelon lui, du déréglement de l'eſprit; mais

Il lui donna des raiſons ſi bonnes & ſi ſenſibles, qu'il amena le prince, ſur la fin du jour, à prendre un peu de nourriture, & à parler un peu plus de ſens froid ſur le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur les évènemens paſſés & préſens. Après avoir un peu mangé & beaucoup raiſonné très-avant dans la nuit, le prince accablé de ſommeil & de chagrin s'endormit, tandis que Nix veilloit pour le défendre contre les ours. Il ramaſſa du bois & de la paille, & en fit un grand feu à l'entrée de la caverne pour en écarter les bêtes cruelles : la lueur du feu éclairoit le dedans aſſez pour faire appercevoir à Nix un grand ſerpent dont les écailles éblouiſſantes ſembloient couvertes de diamans, & qui, ſe gliſſant le long des murailles, alloit vers Glacé. Il rentra précipitamment dans la caverne pour l'éveiller, & le prenant entre ſes bras, il voulut le tranſporter dehors. Ce mouvement lui fit ouvrir les yeux, & Nix l'ayant averti du danger où ils étoient, le prince ſe débarraſſa des bras de ſon écuyer, & mit l'épée à la main contre le ſerpent qui, au lieu de ſe défendre contr'eux, rampa vers ſes pieds, & vint les lécher. Cette action le ſurprit; & regardant cette effroyable bête, il vit ſur ſon dos ces mots écrits en lettres

de diamans ſur ſa peau qui ſembloit de maroquin rouge, couverte d'écailles de diamans :

Pour la trouver, pour la connoître,
Il faut un amour ſans égal;
Quiconque en veut être le maître,
Doit éprouver un ſort fatal.
Qu'il y courre, il pourra, peut-être,
Avoir plus de bien que de mal.

Ah! divin ſerpent! s'écria le prince, après avoir lu ces paroles, vous me ſauvez la vie, & j'éprouve bien déjà que je reſſens plus de plaiſir que je n'ai ſenti de peine : oui, mon amour ſera immortel, & peut-il ne l'être pas pour votre adorable maîtreſſe; mais où la chercher ? Et comment veut-elle que je la trouve, ſi elle ſe cache toujours à mes yeux ? Le ſerpent à ces mots leva la tête & le regarda fixement; puis il ſortit de la caverne, & après avoir rampé d'une vîteſſe extrême, il diſparut à leurs yeux. Le prince rempli d'eſpérance, malgré le peu qu'il devoit en avoir, embraſſa Nix, & le pria de venir l'aider à chercher cette divinité inconnue. Nix lui jura une fidélité inviolable, & l'ayant aidé à monter à cheval, & y étant monté lui-même, il lui demanda où il prétendoit tourner ſes pas ? Hélas! je n'en ſais rien, dit l'amoureux prince; mais puiſqu'elle me permet de la

chercher, sans doute elle ne me laissera pas égarer : suivons la route de son fidèle interprête, & laissons à l'amour le soin de conduire le reste. A ces mots, il poussa son cheval du côté où le serpent avoit disparu, & Nix le suivit.

Pendant qu'il entreprend ce voyage, revenons à la princesse Etincelante ; nous l'avons laissée dans l'admiration & la joie de reconnoître dans le prince des sylphes la statue charmante de l'Adonis qui lui avoit inspiré des sentimens si tendres. Elle les laissa naturellement paroître, & le sylphe pénétré de son bonheur, en devint mille fois plus aimable & plus amoureux ; ils se dirent des choses si touchantes, qu'ils auroient oublié de se conter le reste de l'aventure, & elle de la demander, si elle-même ayant senti un peu de honte de paroître si sensible ne l'avoit prié de continuer ; car cette princesse étoit fort sage, quoique née fort tendre, & n'auroit voulu pour rien au monde blesser les loix du plus sévère honneur, & de la plus exacte bienséance. Ce qui me reste à vous dire, madame, reprit-il, est si agréable, que c'est avec un plaisir infini que je vais le retracer à vos yeux, puisque c'est l'heureuse époque de mon bonheur. Malgré ma transformation, il

me reſtoit l'uſage des yeux & du ſentiment: je vous vis dans vos jardins; mais, belle princeſſe, me permettez-vous de vous rendre compte de la favorable interprétation que je donnai aux mouvemens de votre viſage? Oui, ſeigneur, dit la princeſſe en rougiſſant, vous pouvez rappeler des circonſtances que j'aiderai à développer, en cas qu'elles vous ſoient encore cachées. Hé bien, madame, reprit le ſylphe, je crus voir que vous étiez frappée de ma figure toute inanimée qu'elle étoit; je vis dans vos beaux yeux une ſorte de complaiſance à me regarder qui me fit, pour ce moment, oublier mon malheur: mais je le ſentis bien vivement le lendemain, lorſque vous approchant de moi avec une de vos femmes, vous lui dîtes: je voudrois que l'époux que le ciel me deſtine pût reſſembler à cette aimable ſtatue; car je ſens qu'il eſt impoſſible que je l'aime s'il eſt fait autrement. Votre confidente voulut vous détourner de cette idée; mais vous la contraignîtes de ſe taire, & quelques jours après vous vîntes ſeule vous appuyer ſur mon piédeſtal, & dire des choſes ſi tendres à Adonis, que je fus preſque jaloux de moi-même. Dans ces heureux momens, rien ne pouvoit me conſoler de ne pouvoir répondre

à votre tendresse ; j'espérois cependant que si elle étoit sincère, j'aurois le plaisir de reprendre ma forme ordinaire, & vous dédommager du silence que je gardois par l'aveu d'une passion qui sembloit faire le bonheur de votre vie : mais les destins & ma jalouse fée y mirent empêchement, on apporta le portrait du prince Glacé........ Ah ! seigneur, dit la princesse, passez vîte sur cet égarement, je suis honteuse d'avoir pu m'y arrêter, je ne me console point d'avoir pu croire que je vous oublierois pour lui, & d'avoir essayé de m'en occuper. Vous êtes bien justifiée, madame, reprit le prince, & je ne parle de ce moment que pour comparer mon bonheur : oui, je sentis une jalouse rage de vous voir admirer son portrait. Vous le dirai-je ? Oui, je le puis aujourd'hui, puisque je jouis du plus parfait bonheur, je vous crus semblable aux autres femmes, & je détestai la fée qui m'avoit laissé assez de sentiment pour vous connoître ce défaut. Enfin je ne vous revis plus qu'occupée de Glacé, & votre mariage s'étant répandu, si j'eusse pu mourir, je serois mort de douleur ; vous partîtes, & ce fut-là le comble de mes maux. La fée qui m'aimoit encore eut pitié de mon tourment ; le lendemain de votre départ, elle vint me re-

prendre par les cheveux, & m'enleva pour m'emmener dans son palais. Je suis vengée, dit-elle, je ne veux rien de plus; va, Miriel, va voir ton rival heureux avec sa maîtresse, & ne crois pas que je veuille te rappeler: je quitte ces lieux pour jamais, & te donnes ce palais & ces jardins que j'avois ornés pour te plaire; dès que je ne le peux plus, je te les abandonne, & veux bien que tu en jouisses, pour conserver du moins le souvenir de mes bienfaits, & non pas celui de ma colère. Elle disparut en même-temps. Je volai auprès de vous; c'est moi qui, outré d'amour & de douleur, pressai votre cheval, & le fis vous emporter au-delà de la ville. Voilà mes crimes justifiés par leur cause; ordonnez de mon sort, & punissez-moi, belle princesse, si je vous offense de vous trop aimer. La princesse répondit tendrement & modestement au prince Miriel.

Comme il étoit tard & qu'elle pouvoit être fatiguée, il la conduisit dans un appartement destiné pour elle; il étoit lambrissé de nacre de perles à filets d'or, & tous les ornemens de la chambre étoient assortis; le lit & les meubles étoient de gaze d'argent à ramages d'or; douze jeunes filles, plus belles que le jour, reçurent la princesse à la

porte de ſon appartement, & le déshabillèrent dès que le prince eut pris congé d'elle. Elle ſe coucha, & dormit d'un ſommeil, qui, s'il ne fut pas tranquille, fut du moins fort agréable, car elle vit toujours le beau Miriel : mais elle fut troublée par le ſouvenir de Glacé qui, en dormant, ſe retraça à ſa penſée. Le jour ayant éclairé ſa chambre, elle s'éveilla & entendit le bruit d'un concert harmonieux, auquel mille roſſignols répondoient ; elle ſonna, les ſylphides entrèrent & la mirent à ſa toilette, où elles la parèrent avec tant de goût qu'elle prit plaiſir à ſe regarder plus d'une fois : alors le prince envoya ſavoir ſi elle étoit viſible, & ſi elle permettoit qu'il vînt chez elle. Ce n'étoit plus un palais inhabité; le ſylphe y avoit en un moment tranſporté ſa cour, pour faire la ſienne à la princeſſe qu'il adoroit : elle répondit obligeamment que c'étoit s'en ſouvenir un peu tard, & qu'elle ne lui pardonneroit cet oubli qu'en le voyant. Il accourut tranſporté, & paſſa la journée aux pieds d'Etincelante, qui enfin lui permit d'eſpérer qu'elle lui donneroit ſa main & ſa foi, ſi l'on pouvoit la dégager de celle qu'elle avoit promiſe au prince Glacé, par ſes ambaſſadeurs. Ce ſcrupule, aſſez bien

fondé, défoloit Miriel, puifqu'il retardoit fon bonheur : mais malgré la tendreffe de la princeffe, elle vouloit garder la plus exacte bienféance. Qui peut vous chercher en ces lieux, lui difoit quelquefois fon amant? Croyez-vous que Glacé ne foit pas perfuadé qu'il ne vous reverra plus? Peut-être de nouveaux nœuds l'engagent. Si j'en étois bien sûre, difoit la princeffe, je ne retarderois pas notre bonheur; mais il faudroit me le prouver. Comment, étant fi puiffant, ne pouvez-vous m'inftruire de ce qui fe paffe à la cour? Je le puis, reprit Miriel; mais j'ai cru que votre amour vous fuffiroit pour vous donner à moi, & il faut encore que je combatte dans votre cœur un rival que vous m'affurez que vous n'aimez pas; en effet, fi vous m'aimiez parfaitement, belle princeffe, ne vous feriez-vous pas un mérite de me facrifier une vaine bienféance? Vous n'avez point promis au prince Glacé de l'aimer; on a engagé votre foi pour vous, vous ne la lui avez point donnée, vous ne lui ôtez rien, & vous me refufez tout; car c'eft lui accorder plus qu'à moi, que de lui garder une fidélité qu'il ne vous avoit pas encore demandée. Un amant aimable perfuade bien aifément. La princeffe, après

avoir calmé par de nouvelles assurances de sa tendresse la colère du jaloux Miriel, promit de lui donner sa foi le lendemain, si l'on pouvoit du moins l'assurer que Glacé ne songeoit plus à elle. Le prince charmé d'avoir enfin arraché cette tendre promesse, fit partir un de ses légers sujets pour la Scythie, bien instruit de ce qu'il avoit à faire; & dès le soir même, le palais de rubis retentit des doux chants d'hymenée: les jardins furent illuminés d'une manière nouvelle, les sylphes & les sylphides en habits galans & magnifiques vinrent féliciter leur prince & la princesse, qui, sur un trône éclatant, reçurent leurs hommages. Après cette cérémonie, il y eut concert, bal, comédie, opéra, souper merveilleux. Le sylphe énivré de plaisir par l'espérance flatteuse qu'il avoit conçue, se promenoit avec la princesse dans les jardins, & lui exprimoit sa passion par des transports que l'amour seul est capable d'inspirer, lorsqu'une des femmes de la princesse vint la prier qu'elle pût lui dire un mot. Elle s'éloigna de Miriel, en le conjurant de la laisser seule un instant. Il l'aimoit trop pour la contraindre, ses moindres volontés étoient des loix; il entra dans une autre allée pour

la laisser en liberté, & la princesse qui vouloit surprendre le sylphe par une galanterie qu'elle avoit imaginée, & dont elle avoit chargé cette fille, s'avança assez avant dans le fond du bois où elle étoit, pour lui demander s'il étoit temps de conduire Miriel dans le bosquet qu'elle avoit fait préparer. Oui, madame, reprit la confidente, & je venois vous en avertir. Hé bien, dit la princesse, je vais y aller la première; je veux y être pour le recevoir : cherchez-le & amenez-le, en lui disant que je l'attends. La confidente partit, & la princesse, en poursuivant son chemin pour aller au bosquet, passa devant un autre qui sembla peu éclairé, & entendant parler, elle s'arrêta un moment. Une de ces voix qui parloit à moitié bas, disoit : Quand ce seroit Etincelante, seigneur, ce que je ne puis croire, comment seroit-elle restée si long-temps sans instruire la reine sa mère, ou vous, d'une aventure si bisarre ? Je ne puis le comprendre, reprit une autre voix, à moins qu'une inclination secrète & qu'elle avoit conçue avant de vouloir m'épouser.... A ces mots, la princesse ne put méconnoître le roi de Scythie. Elle hâta ses pas, toute troublée qu'elle étoit de cette découverte, &

vint dans le bosquet au moment que Miriel venoit d'y entrer. Il courut au-devant d'elle, & la regardant avec des yeux remplis d'amour, il la remercia tendrement de l'attention qu'elle avoit eue d'augmenter les plaisirs de cette journée, par quelque chose qui lui marquoit sa tendresse. Etincelante tâcha de se contraindre pour ne pas affliger son amant; elle reprit sa gaieté, & s'asseyant sur un gazon semé de fleurs & le faisant asseoir près d'elle; la fête commença par un concert de flûtes & de hautbois, ensuite plusieurs sylphes & sylphides dansèrent un ballet, où ils représentèrent les avantages de la constance, & une sylphide, sous ce beau nom, vint présenter une couronne de myrthes à Miriel, en chantant des paroles dont le sens étoit, qu'ayant voulu donner cette couronne aux mortels, elle n'avoit pu en trouver un plus capable de la mériter que le seul Miriel. Un feu d'artifice suivit, mille & mille fusées brillantes se croisèrent & formèrent le nom du sylphe. Eh pourquoi! lui dit-il tendrement, ne verrai-je point le vôtre? A ces mots, un petit amour, du haut du palais embrâsé, lui décocha une flèche qui traversoit un cœur de diamant qui tomba à ses pieds; il le releva: autour étoit gravé:

vous le rendez fidelle. La fête finit ainsi. Le prince ravi de cette dernière preuve de la tendresse d'Etincelante, lui en marqua sa reconnoissance, & lui donnant la main, il la reconduisit au palais qui étoit encore fort éclairé. En passant le vestibule qui donnoit entrée au sallon qui distribuoit les appartemens, deux hommes dont l'un qui paroissoit parfaitement bien fait, se tourna vers celui qui l'accompagnoit, & dit assez haut : c'est elle-même. Miriel tout occupé de sa conquête & entouré d'une foule de courtisans, n'entendit rien & ne prit pas même garde à ces deux étrangers. Etincelante n'étoit pas si distraite ; ce qu'elle avoit entendu dans le bosquet lui avoit frappé l'idée, & cette seconde aventure l'émut si puissamment, qu'ayant détourné la tête pour regarder celui qui parloit, elle reconnut Glacé, & s'évanouit entre les bras du sylphe, qui heureusement la soutint. On la porta dans son appartement ; on la mit au lit sans qu'elle reprit le sentiment ; Miriel étoit désespéré. La cour étoit dans une inquiétude mortelle : enfin, à force de soins elle ouvrit les yeux ; il en fit éclater sa joie par mille transports ; il lui demanda la cause d'un accident si cruel ; la princesse ne voulant pas la lui faire

connoître, dans la crainte qu'il ne fît tomber sa vengeance sur Glacé, après l'avoir remercié de ses soins, feignit qu'elle étoit sujette aux vapeurs : elle le pria de ne pas s'inquiéter d'un mal qui n'auroit point de suite. Comme il craignit de la fatiguer, il n'osa la presser davantage & sortit pour la laisser reposer. Quand elle fut seule, elle se rappela le péril où elle crut que le roi de Scythie s'étoit engagé pour elle. Il me cherche, disoit-elle, il a cru pouvoir me disputer à un prince égal en puissance, il ne sait pas le risque qu'il court, & je n'ose me fier à personne pour lui apprendre ma destinée. Pourquoi cacher à Miriel mon embarras? Pourquoi n'oser pas lui dire que j'ai vu son rival? Son ame généreuse n'écoutera point sa colère dans une circonstance où il offense plus qu'il n'est offensé : mais si je le lui avoue demain, il aura lieu de croire que c'est que j'ai craint qu'il ne le découvrît. Ce mystère que je lui ai fait ce soir peut lui donner une jalousie que toute ma bonne foi ne pourra détruire; il en faut encore moins pour la bien fonder : j'expose par-là la vie d'un prince dont l'amour sans-doute a causé l'imprudence : il vaut mieux agir, & en continuant comme j'ai commencé,

ne plus ſortir de mon appartement que je ne ſois mariée ; alors je diſſiperai les ſoupçons de mon époux, s'il en peut prendre de ma retraite, & je laiſſerai le ſort agir ſur ce qui regarde Glacé. Après ces réſolutions, la princeſſe s'endormit, & ne fut éveillée que par Miriel, qui vint ſavoir de ſes nouvelles. Pour commencer à exécuter ce qu'elle avoit projeté, elle dit qu'elle étoit un peu fatiguée, & qu'elle deſiroit reſter quelques jours dans ſon lit, & voir peu de monde. Comme elle étoit inquiète, elle paroiſſoit abattue ; ainſi le prince des ſylphes s'y trompa. Les ſylphes ainſi que les hommes ſont aveuglés par l'amour. Toute réjouiſſance ceſſa dans le palais, & la cour ſe modela ſur ſon prince ; on ne vit qu'une triſteſſe générale répandue ſur tous les viſages. Miriel ne quittoit point le chevet du lit d'Etincelante ; elle n'oſoit lui demander des nouvelles de la cour de Scythie, elle appréhendoit qu'il ne sût que Glacé étoit dans la ſienne. Ils étoient triſtes tous deux par différens motifs ; car Miriel avoit appris que ce prince voyageoit pour chercher une perſonne dont il étoit amoureux ; mais ſon art n'alloit pas juſqu'à découvrir quelle étoit cette perſonne, & il croyoit, avec aſſez de vraiſemblance,

que c'étoit Etincelante. Un soir qu'elle paroissoit plus accablée qu'à l'ordinaire par l'inquiétude où elle étoit du profond silence de Miriel, sur ce qu'elle l'avoit chargé d'apprendre, il le rompit après, & lui demanda si sa maladie lui avoit ôté toute curiosité sur les nouvelles de Scythie. Hélas ! seigneur, dit-elle, j'ai cru que votre silence m'apprenoit que je ne devois pas attendre une réponse favorable à vos desirs, & je vous ai su gré de me l'avoir cachée; il vous cherche, madame, reprit-il avec un profond soupir, & je crois bien qu'il est désespéré de votre fuite. Hé ! comment savez-vous qu'il en est désespéré, seigneur, dit la princesse. Je le présume, madame, reprit Miriel. Peut-on vous perdre & demeurer tranquille ? Hélas ! dit la princesse, je ne sais comment accorder ce que vous dites avec ce que j'ai éprouvé; car ce prince m'a même refusé jusqu'à la politesse de venir au-devant de moi; il me paroîtroit singulier qu'il ne se fût avisé de m'aimer, que quand il m'a perdue. Les hommes sont capricieux, dit le sylphe: un bien dont ils sont sûrs les flatte moins qu'un qui leur échappe, & je ne serois pas étonné qu'il fût piqué de vous voir enlever à lui, même en n'éprouvant pas le sentiment

que votre vue inspire. La vanité plus que l'amour produit cet effet, & je serois heureux d'être sûr que ce n'est que par ce motif qu'il agit. La princesse répondit peu de chose à cela, & retomba dans sa rêverie. Le sylphe, en lui-même lui en fut obligé, & lui fit connoître par des paroles touchantes combien il en étoit pénétré; mais il étoit bien éloigné de la comprendre. Cet amour que Glacé paroissoit avoir pris pour elle, & qui l'exposoit à un danger si éminent, commençoit à la toucher; elle songeoit avec plaisir qu'il se repentoit de son indifférence, & Miriel tout aimable & tout amoureux qu'il étoit, se peignit à son ame avec des couleurs moins sensibles que cet indifférent qui, selon ses idées, connoissoit par elle seule le prix de l'amour: elle laissoit aller ses réflexions, quoiqu'elle se condamnât d'être trop ingrate, sans songer que le prince, tout occupé d'elle, étoit à son chevet, & attendoit qu'elle parlât, lorsqu'il fit un cri douloureux qui la retira tout-à-coup de sa rêverie. Qu'avez-vous, seigneur, lui dit-elle. O ciel! s'écria-t-il, en lui lançant un regard où l'amour & la colère étoient également peints. Voyez à quoi vous m'exposez. Alors, lui montrant sa main, elle apperçut qu'elle

étoit du plus beau marbre blanc & couleur de rose qu'on put voir. Justes dieux ! s'écria-t-elle. Ce que je vois est-il possible ? En achevant ces mots, elle s'évanouit, & en reprenant ses esprits, deux heures après, elle se trouva seule dans le beau palais. Les jardins ne lui présentèrent plus que des précipices affreux, des rochers dénués de toute verdure, & si escarpés qu'on ne pouvoit espérer de les franchir, & des mers profondes. Il règnoit un silence qui redoubloit l'horreur de ces tristes lieux : des chouettes, des hiboux & de gros crapaux avoient seuls la permission de le troubler.

Etincelante fut saisie d'une terreur qui pensa la faire mourir; mais la douleur extrême qu'elle ressentit de la faute qu'elle avoit faite lui fit verser tant de larmes, qu'elle se trouva un peu soulagée. Elle se représenta avec une crainte douloureuse que le sylphe lui avoit dit, que si elle étoit infidelle, elle seroit punie comme lui, & peut-être encore plus rigoureusement ; cependant, ne voyant en elle aucune marque d'une punition visible, ses yeux s'essuyèrent. Elle se leva de dessus son lit, & se traîna dans le cabinet d'où l'on découvroit la mer, cette vue convenant davantage à sa tristesse ; en y entrant, elle

fut ſurpriſe d'y trouver deux grands portraits en pied, l'un de l'implacable ſylphe, & l'autre du charmant roi de Scythie ; elle ne pouvoit comprendre pourquoi ces deux objets, auſſi fatals pour elle l'un que l'autre, ſe trouvoient réunis pour faire ſon tourment : elle détourna ſa vue de celui de Glacé ; & regardant celui du ſylphe, elle demeura enſevelie dans une rêverie ſi profonde, & ſes malheurs ſe retracèrent ſi vivement à ſa mémoire, qu'elle ne s'apperçut pas que la nuit étoit déjà venue, avant qu'elle eût ſongé à ſortir de ce cabinet : il s'éclaira dès qu'elle en eut formé le ſouhait ; elle fut ſurpriſe de cette attention, & deſirant de manger, il parut une table : mais voulant eſſayer de ſouhaiter de ſortir du palais, elle ne fut point exaucée, ſa puiſſance étoit bornée aux ſeuls beſoins de la vie. Elle ne fit pas un grand uſage de la délicateſſe de ſon ſouper ; le déſeſpoir de ne pouvoir s'éloigner de ce lieu redoubla ſa douleur, & lui fit prendre en averſion le ſoin qu'on prenoit d'elle. Alors, regardant le portrait de Glacé, elle ſembloit, par le plaiſir qu'elle s'efforçoit d'y trouver & celui qu'elle y prenoit effectivement, ſe venger de la dureté de celui qui la retenoit malgré elle. Mais à

mesure qu'elle le regardoit, ses traits s'effaçoient, & reprenoient leur vivacité quand elle ne le regardoit plus. Elle s'amusa assez long-temps dans la nuit à voir le jeu de la puissance & de la jalousie de Miriel, puis elle retourna dans sa chambre, où, accablée de douleur & de fatigue, elle se coucha sur son lit & s'endormit. Elle se réveilla par un assez grand bruit, qui lui sembla près de sa chambre; elle ouvroit son rideau, & dans une glace qui étoit du haut en bas dans son alcove, elle vit le jeune roi de Scythie à genoux, près d'une personne qui étoit couchée sur un lit d'ange de taffetas couleur de rose, tout brodé d'argent, & renoué par des cordons de perles : cette personne étoit assez négligemment habillée, & sembloit dormir d'un profond sommeil; elle avoit pour toute coîffure une grande quantité de beaux cheveux blonds, cendrés & bouclés, rattachés confusément sur sa tête par un ruban couleur de rose, des boucles s'en échappoient, & tomboient avec grâce sur sa gorge qui étoit assez découverte pour en laisser voir la beauté; un corset tout garni des plus belles dentelles, & noué de rubans couleur de rose, la serroit assez pour montrer l'agrément de sa

taille;

taille ; le reſte du corps étoit caché ſous un couvrepied de ſatin blanc, garni d'une dentelle magnifique, ainſi que les oreillers du lit. Glacé ſembloit attendre en extaſe le moment du réveil de cette incroyable beauté ; & ſes yeux attachés ſur ſon viſage laiſſoient pénétrer tout l'excès de ſon raviſſement. Hé quoi ! s'écria la princeſſe Etincelante, dans ſon premier tranſport, Glacé m'abandonne, & déjà devient infidelle ! A ſa voix, Glacé tourna la tête comme quand on entend du bruit qui détourne de l'attention que l'on a à quelque choſe ; mais il revint ſur le champ à ſon premier objet. Etincelante ſe leva, & approchant de la glace : tu m'oublies, ingrat, s'écria-t-elle, & je quitte pour toi le plus amoureux & le plus aimable des amans ! A meſure qu'elle parloit & qu'elle approchoit de la glace, les objets s'en éloignoient ; elle les perdit bientôt de vue. C'eſt alors qu'il faudroit écrire aſſez bien pour pouvoir peindre ſon déſeſpoir, ſa rage & ſa jalouſie ; elle avoit les paſſions vives naturellement ; mais excitées par des objets auſſi ſenſibles, elles furent émues avec tant de violence, qu'on ne conçoit pas comment elle n'en mourut pas ſur le champ : ſans-doute l'amour, pour la punir

de ſon inconſtance, la réſervoit à de plus cruels ſupplices. Mais, hélas! que ſervent les menaces & même les tourmens contre un penchant que rien ne peut réprimer, & que nos réflexions ne peuvent vaincre. La princeſſe, dans l'excès de ſa fureur, ne voyant plus rien dans la glace, paſſa dans le cabinet pour exercer ſur le portrait du prince la vengeance qu'elle croyoit devoir à ſon infidélité; mais celui du ſylphe qui s'offrit le premier à ſes yeux, par la diſpoſition du cabinet où ils étoient placés l'un & l'autre, retint un moment ſa colère, pour faire place à ce qu'elle penſa dans ce moment. Cet objet tout inanimé qu'il étoit, lui rappela tout ce qu'elle avoit perdu pour ſe livrer à une paſſion ſi malheureuſe. Jamais on ne ſe reproche ſes fautes avec tant d'amertume, que quand on en ſent la peine. Ah, Miriel! s'écria-t-elle, étois-je donc aſſez coupable pour être punie ſi rigoureuſement. Oui, ſans-doute, je le ſuis d'avoir abandonné votre cœur pour donner le mien au plus ingrat de tous les hommes. Jouis, Miriel, jouis de mon tourment, il eſt tel que je crois qu'il ſurpaſſe mon offenſe, & la jalouſie que je ſens pourroit expier les crimes les plus effroyables. Oui, j'aime l'ingrat & l'infidelle Glacé,

je ne puis plus le cacher ; je ne cherche pas même à m'en défendre, & je sens que je l'aime cent fois davantage depuis que je crois qu'il ne m'aime plus. A ces mots, la princesse fut interrompue par un cri qui fit retentir le cabinet ; ce cri étoit sorti du portrait qui, en un instant, devint cette statue d'Adonis qu'elle avoit vue dans le jardin de la reine sa mère ; &, dans le même moment, elle sentit ses jambes s'engourdir, devint elle-même statue de marbre noir, & se trouva placée dans une niche du cabinet, vis-à-vis le portrait de Glacé & de la statue. Pour son supplice, elle ne perdit point le sentiment ; mais plus renfermée en elle-même, par le secours de la plainte qui lui fut refusé, elle éprouva les tourmens les plus sensibles.

J'ai laissé le roi de Scythie voyageant avec son écuyer à la suite du serpent couleur de feu qu'il suivoit à la piste. On ne doute pas que le serpent ne le conduisît au palais de rubis, & que ce fût lui véritablement, qui étonné de trouver Étincelante où il ne la cherchoit pas, s'en entretenoit avec Nix dans le bosquet, & par curiosité la suivit dans le vestibule du palais, où elle s'évanouit quand elle le reconnut. Cette vue

l'ayant troublé & craignant de la revoir & d'être obligé de l'épouser; malgré les conseils de Nix, il sortit dans le tumulte de cet événement, & rentra dans les jardins. Là, cherchant une route dans le bois pour s'échapper de ce palais si funeste à ses amoureuses idées, il se trouva, après bien des détours, proche d'une fontaine jaillissante, qui retomboit dans un bassin magnifique; & pour lors étant las d'avoir tant marché, il s'assit au bord pour se reposer. Son zélé confident alloit lui demander ce qu'il prétendoit faire, lorsqu'une douce harmonie se fit entendre au fond de l'eau, & le prince lui ayant fait signe avec la main de se taire & d'écouter, cette symphonie sembla s'approcher, & à la lueur des lampes & des lustres qui éclairoient encore le jardin, ils virent six tritons & autant de syrènes qui sortirent du fond de l'eau, & qui se rangèrent au bord, formant une espèce de rond. Les tritons avec leurs conques marines & les syrènes, avec leurs voix & des espèces de lyres fort harmonieuses, exécutèrent les beaux morceaux des opéra de Lully. Pendant ce concert ravissant, un char de corail, tiré par deux dauphins, s'éleva au milieu du bassin. Après l'acte des ombres de Pro-

ſerpine que les muſiciens venoient de finir, deux ſyrènes prirent le prince par-deſſous les bras, deux tritons prirent de même ſon confident, les mirent ſur le char, & s'enfonçèrent dans le baſſin, avec le char & toute la muſique. Glacé, auſſi intrépide qu'amoureux, ſe laiſſa conduire par cette étrange voiture ſans marquer la moindre frayeur; au contraire, il laiſſa éclater une joie ſi vive que Nix fut obligé de ſe conformer à l'humeur de ſon maître. Ils ne mirent pas long-temps à deſcendre au fond de ce baſſin, quoiqu'il fût extrêmement profond; & ce qui les ſurprit, fut que Nix lui fit remarquer qu'ils ne ſe mouilloient pas, ce que le prince, tout occupé de ſon objet, avoit négligé d'appercevoir. Le char s'arrêta à la porte d'un palais qui étoit digne de l'attention d'un homme curieux de choſes merveilleuſes; il étoit tout bâti de corail blanc, rouge & noir; les portes étoient de cryſtal de roche, garnies d'or, & s'ouvroient pour donner entrée ſur un périſtile très-vaſte, ſoutenu par des colonnes de corail artiſtement mêlées de diverſes couleurs; les murailles autour deſquelles tournoient des branches de glayeuls & de roſes de mer, formées par des émeraudes & des diamans

jaunes, couleur de rose & violets, assortis selon les couleurs des colonnes qu'elles ornoient. Malgré la préoccupation du prince, il fut ébloui de l'éclat de cette magnifique architecture; les syrènes & les tritons qui l'avoient conduit jusqu'à la porte du palais le laissèrent entre les mains de douze nymphes habillées de gaze d'argent, & couleur de rose, qui le reçurent & le prièrent de passer dans un appartement qu'on lui destinoit: il y entra, surpris & émerveillé de la jeunesse & de la beauté de ces belles personnes. On lui fit traverser une immensité de chambres, de galeries & de sallons; enfin, il arriva dans un grand cabinet qui ouvroit sur le jardin, dont tous les arbres étoient de ce beau corail qui avoit servi à bâtir le superbe palais; les parterres, qui étoient semés des plus belles pierreries, y formoient des fleurs de toute espèce, & la variété y jetoit un brillant qui l'obligeoit de temps en temps de fermer les yeux. Les nymphes qui le conduisoient le firent passer dans une allée du bois de corail, pour le mener à un petit pavillon de crystal de roche, dont toutes les assises étoient d'or; ce pavillon étoit au bout de l'allée: elles l'y laissèrent après lui avoir fait de profon-

des révérences. Il y entra ; l'ameublement répondoit à la galanterie du pavillon ; une gaze d'argent & couleur de rose en faisoit les lits & les fauteuils ; il jugea bien que c'étoit la couleur de la déesse qui l'habitoit ; & en fut encore plus convaincu par un habit galant qu'il trouva sur une table, de la même parure ; il crut qu'on le lui destinoit ; il le mit à l'aide de Nix qui l'avoit toujours suivi : de grandes agraffes de diamans le fermoient ; une espèce de casque ou morion d'argent, avec mille plumes couleur de rose, relevées par une attache de brillans, lui servit de coiffure, & pour la première fois de sa vie, il se laissa, sans impatience, baigner, poudrer, friser, & sentit une espèce de plaisir à se voir dans un miroir. Quand sa toilette fut finie, les nymphes lui servirent un repas élégant ; & pendant qu'il dura, elles formèrent un concert qui le ravit. Après le dîné, une calèche attelée de deux gazelles couleur de rose, mouchetées de blanc & de violet, vint le prendre pour le promener dans tout le parc, où il découvrit mille beautés qu'il n'avoit pu appercevoir. Nix & les nymphes le suivirent montées sur des gazelles de toutes couleurs ; aucunes cependant n'étoient aussi

belles que les siennes : enfin, il rentra dans le pavillon de cryſtal qui étoit illuminé ſuperbement, & les nymphes ſe retirèrent en attendant l'heure de ſon ſoupé. Le prince s'aſſit ſur un canapé, & ſembla plongé dans une plus grande rêverie que celle qui l'avoit porté à la promenade; Nix lui en demanda reſpectueuſement le ſujet. Peux-tu l'ignorer? s'écria le prince, tout ce que l'on me fait voir eſt admirable; mais je ne puis y ſentir de plaiſir ſi je n'y vois pas ma divinité. Te le dirai-je ? mon cher Nix, tout m'ennuie, tout me déplaît ſi fort, que ſi l'on continue à ne point ſe montrer, je vais m'enfermer dans le pavillon, & peut-être y mourir de douleur. Effectivement, il s'en laiſſa accabler au point qu'il ne voulut point ſouper, & renvoya les nymphes qui vouloient le divertir par des concerts & des jeux qu'elles imaginoient entr'elles pour l'amuſer. Il paſſa quinze jours enfermé, refuſant obſtinément de ſortir, ſinon pour ſe promener ſeul dans le plus reculé du bois de corail. Il n'oſoit chercher les moyens de ſortir de ce lieu enchanté, croyant qu'il étoit la demeure de cette beauté qui l'avoit rendu ſi amoureux; mais il ne concevoit pas comment il pourroit la chercher, comme elle

avoit semblé le lui faire entendre par son serpent; de plus, comment pouvoit-il-être à l'épreuve de n'avoir pas un amour sans égal, puisqu'il n'avoit pu résister contre une autre passion, ne voyant personne que les nymphes, qu'à peine il regardoit? Tout cela l'embarrassoit & augmentoit sa tristesse.

Une nuit qu'il s'étoit égaré dans les routes du bois, & qu'il étoit descendu dans un boulingrin assez profond, où il y avoit une source d'eau qui arrosoit ce lieu charmant, il crut entendre du bruit derrière la rocaille d'où sortoit le bouillon d'eau. Plein de ses idées, qui se contrarioient à le faire désespérer, il prêta d'abord peu d'attention à ce qu'il entendoit; mais enfin la lune venant à percer de ses rayons argentés l'endroit d'où partoit le bruit, il y porta la vue, & apperçut une femme assise derrière la rocaille, dont les habits étoient si brillans qu'il en fut presque ébloui. Il monta précipitamment vers le lieu où il la voyoit, & vint se jeter à genoux devant elle, avant qu'elle eut le temps de s'en défendre; un grand voile de gaze blanc semé d'étoiles d'argent la couvroit depuis la tête jusqu'aux pieds: il ne douta pas que ce ne fût sa dame inconnue, la beauté & la majesté de sa taille lui aidèrent à le croire. Pour-

quoi donc vous plaisez-vous à me désespérer, madame, lui dit-il? N'est-ce pas assez me faire souffrir depuis le temps que je vous ai vue, sans y ajouter encore le tourment de me faire attendre un bonheur que ma constance & mon amour osent demander pour le prix de leur persévérance Ce prix est de vous voir, ainsi daignez me dire, je vous en conjure, si vous approuvez ma flâme. Glacé se tut après ce peu de mots prononcés avec vivacité. Hé quoi! prince, lui répondit enfin la dame voilée, vous comptez pour quelque chose auprès de moi le temps que vous avez été à m'aimer sans me voir, & vous voulez que je vous sache gré d'avoir pris la peine de me chercher, & de rester par mes ordres dans le plus beau lieu du monde, au milieu de mille plaisirs. Moi des plaisirs? s'écria-t-il. Moi heureux où vous n'êtes pas? Que vous êtes injuste! Puis-je jouir d'un moment de repos où je ne vous vois pas? Et vous demandai-je de m'en savoir gré? Non, madame, je ne veux que vous déclarer ma tendresse, & mourir à vos yeux pour vous en convaincre; je sais que vous êtes insensible, je n'ose même me flater de toucher votre cœur, mais je veux que vous ayiez la gloire d'avoir attendri le mien,

& que vous me fassiez la grace de croire que c'est votre ouvrage. Je ne suis ni injuste ni insensible, prince, lui répondit la dame; mais j'ai toujours cru les hommes volages & perfides: mon cœur, fait pour sentir une véritable tendresse, croyoit la trouver comme je la sentois; j'en ai fait une cruelle expérience, & c'est ce qui me rend plus difficile dans le second choix; je veux bien vous dire cela, afin que vous jugiez si vous êtes capable de me dédommager de ce que j'ai perdu, & de ce que je regrette peut-être encore.

Le prince ne fit point réflexion à la nouveauté de cette confidence, il avoit tant d'amour qu'il trouva cet excès de confiance un excès de tendresse. Que je serois heureux! lui dit-il en embrassant ses genoux, avec un transport qui ne déplut pas à l'inconnue, si je pouvois espérer de remplacer dans votre cœur celui qui en a si peu connu le prix! Si l'amour le plus vif, le plus tendre & le plus véritable peut payer seulement votre aimable sincérité, je jure de le sentir toujours pour vous, & de ne vous demander jamais d'autres preuves que celle de me croire heureux par ce seul point. Mais, dit la dame, vous avez du goût pour ma sœur, & je ne sais si je dois me fier à vos protestations?

Moi, madame, reprit-il étonné de cette question. Eh! comment en aurois-je? Je ne l'ai jamais vue. On me l'avoit dit, interrompit elle, & de plus, je ſais que vous la cherchiez ici; car comment m'auriez-vous cherchée, moi que vous ne connoiſſiez pas? Ciel! s'écria le prince en ſe relevant promptement des genoux de la dame, vous n'êtes donc pas l'adorable perſonne que je vis baigner dans la grotte de Scythie? Non, ingrat, dit la dame, en ſe levant à ſon tour, je ſuis la fée Léoparde? A ces mots, le prince recula deux pas, tant il fut épouvanté de cette terrible aventure. La fée leva ſon voile en ce moment, & montra un viſage aſſez beau, s'il n'eût pas été enflammé d'un courroux qui le rendoit un peu trop dur. Vous ne m'aimez pas à ce que je vois, lui dit-elle, & je m'en étois bien doutée; mais pour vous punir de vous être ſi légèrement livré à l'idée de me perſuader le contraire, je vais vous faire voir ma ſœur; cet inſenſible objet me vengera aſſez de votre mépris, & nous verrons lequel de vous ou de moi ſera le plus miſérable.

Le prince, loin d'être effrayé de cette menace, vouloit embraſſer les genoux de la fée, pour lui rendre grâce de cette puni-

tion; elle ne lui en donna pas le temps; elle disparut, & il se trouva au pavillon de cryſtal, dans un appartement qui étoit sous le sien, qu'il avoit négligé de visiter, tant il étoit peu capable de s'amuser à voir la magnificence d'un lieu où il ne croyoit point celle qu'il cherchoit avec tant de soin : cette personne charmante étoit dans son lit, & dormoit d'un sommeil si paisible, qu'il étoit aisé de juger que son ame ne se ressentoit pas de l'agitation qu'elle avoit donnée à son amant; il se mit à genoux proche de ce divin objet, qu'il reconnut avec transport pour cette belle personne qu'il avoit vue dans la grotte. (C'est dans ce moment que la jalouse Etincelante l'apperçut dans la glace de son alcove). Il n'est pas extraordinaire qu'il fût peu inquiet des cris douloureux qu'elle poussa à cette vue; il l'entendit à la vérité, mais pouvoit-il se soustraire un moment à ce qui occupoit alors toute son imagination? Qu'elle est belle! s'écria-t-il, & que Léoparde me punit doucement! La fée se réveilla à cette exclamation, & le regardant avec des yeux étonnés, mais où l'indifférence étoit peinte : qui vous rend si osé, dit-elle, de venir troubler mon repos? Et par quel pouvoir êtes-vous parvenu jusques

dans mon palais? Le roi, plus touché qu'effrayé du courroux de la fée, s'humilia profondément devant elle. L'amour, madame, lui dit-il, m'a guidé lui-même; sa puissance n'est point limitée, & quand on le connoît par vous, est-il rien d'impossible? L'amour? reprit-elle. Hé! savez-vous bien, audacieux inconnu, à quel péril est exposé celui qui prononce ce mot devant moi? Je sais, madame, reprit le prince, à quels maux expose votre indifférente froideur; je n'en connois point d'autres, & tous ceux où vous voudrez me livrer seront pour moi des faveurs, puisque ce sera par votre ordre que je les souffrirai. La fée, sans lui répondre, le regarda dédaigneusement, & prenant une petite baguette d'or, qui étoit sur son lit, elle en frappa le parquet; il s'ouvrit proche du prince, & il en sortit un gros chat noir, qui avoit des cornes & des aîles couleur de rose. Mène ce mortel dans la galerie des amans, lui dit la fée, & après cela reviens que je te dise à quelle peine il est réservé. Le chat noir frappa sa tête & ses cornes trois fois contre terre devant elle, apparemment pour lui marquer son obéissance & son respect, & avec sa patte fit signe au prince de le suivre. Il

étoit si troublé d'amour & de regret d'avoir offensé la belle fée, que, sans dire un mot pour sa justification, il suivit le gros chat, qui, après lui avoir fait passer l'escalier, le fit entrer dans le jardin, & le conduisit par une allée à quatre rangs de corail noir dans une galerie qui étoit au bout, & que le prince n'avoit jamais apperçue, où il trouva une immensité de guéridons qui avoient des têtes d'homme. Le prince fut surpris de cette merveille, & beaucoup davantage quand les guéridons le saluèrent. Le gros chat l'y laissa, & ferma la porte à double tour. Il s'assit sur un sopha qui étoit entre deux guéridons, qui lui demandèrent s'il étoit amoureux de la fée Limpide. Depuis long-temps, seigneurs, répondit Glacé aux guéridons; je l'aime depuis environ trois mois, & je sens bien que je l'aimerai toute ma vie. Heureux, reprirent les guéridons, si vous êtes celui que le destin réserve pour la toucher, & pour finir notre enchantement! En achevant ces mots, tous les guéridons soupirèrent & se turent. Le roi, accablé de douleur, ne leur fit aucunes questions, & garda comme eux un profond silence. Au bout d'une heure le chat noir entra; sa vue fit frémir le prince. Quel

pouvoir agit ici pour toi? lui dit-il ; ma maîtreſſe, la fée Limpide, ne peut exercer ſa vengeance ſur ta perſonne : elle t'ordonne de fuir ſon palais & ſa préſence, & de l'oublier pour jamais. Que n'ordonne-t-elle plutôt ma mort ! s'écria le prince, je pourrois du moins lui obéir ; mais pour ſon ordre, je ne puis l'exécuter. Va, dit-il tout de ſuite au chat, qui reſtoit étonné de le voir raſſeoir ſur le ſopha, va, miniſtre barbare d'une trop belle & trop rigoureuſe maîtreſſe, va lui porter ma tête ſi tu veux, car je ne puis lui obéir. En achevant ces mots, il tourna la tête d'un autre côté, & le gros chat, qui n'étoit pas fort ſur la réplique, ou qui peut-être n'avoit point d'ordre, ſortit très-ſurpris de cette nouvelle audace. La journée ſe paſſa ſans que le chat revînt. Vers le milieu de la nuit, lorſqu'il s'étoit un peu aſſoupi, il ſentit qu'on lui prenoit la main doucement ; il ſe réveilla, & demanda enfin ſi l'impitoyable Limpide vouloit accepter le ſacrifice de ſa vie. Non, barbare que vous êtes, reprit à demi-bas cette voix qui ne vouloit pas réveiller les guéridons, Limpide ne veut pas, peut-être, votre mort, mais voulez-vous celle de la trop tendre Léoparde ? Elle brûle pour vous du plus ardent

amour, & vous le devez concevoir, puisqu'oubliant ce qu'elle doit à sa gloire, elle vient vous affranchir du péril qui vous menace, sans autre récompense que celle de sauver vos jours. Hé! qu'ai-je à faire, madame, reprit le roi, puisque je déplais à l'aimable Limpide, & que mon cœur, rempli d'un amour que rien ne peut ébranler, est insensible aux bontés que vous me marquez. Ah! cessez d'émouvoir ma reconnoissance, c'est un sentiment trop foible à vous offrir, & je ne puis vous donner que celui-là.

N'importe, s'écria la fée, je veux vous secourir; & puisque ma destinée me porte à ne trouver que des ingrats, je veux au moins les rendre heureux, aux dépens même de ma propre satisfaction. Non, prince, poursuivit-elle, non, ne croyez pas que ma sœur soit insensible à votre amour; écoutez-moi, & jugez si je vous aime par ce que je viens vous apprendre. Quoique nous soyons fées, nous naissons sujètes aux loix du destin; ma sœur naquit menacée du malheur de perdre le don de féerie, si elle livroit son cœur à l'amour; & de plus, de voir son amant au tombeau au bout de l'année qu'elle lui auroit avoué sa tendresse.

Quand à l'âge où la raiſon commence à faire ſentir ſon pouvoir, elle eut connu la force de cette prédiction, elle réſolut de n'aimer de ſa vie, & de punir rigoureuſement ceux qui oſeroient la détourner de cette ſage réflexion. Sa vengeance, exercée ſur une infinité de princes & de héros, lui attira le titre d'inſenſible qu'elle ne méritoit pas; car elle puniſſoit avec peine des cœurs qui ne l'offenſoient que pour la trop aimer : ce n'eſt pas qu'elle n'en trouvât quelques-uns aimables; mais aucun n'étoit parvenu à lui faire ſentir ce qu'ils exprimoient. Elle fuyoit les regards des hommes, & ce n'étoit que par haſard qu'ils la voyoient. Laſſée des rigueurs qu'elle exerçoit, & de l'encens qu'on lui prodiguoit ſi inutilement, elle réſolut d'aller en Scythie fixer ſon ſéjour, s'imaginant que le climat étant plus froid qu'en tout autre lieu, elle auroit moins de peine à ſe ſauver de l'amour chez un peuple glacé, & qu'elle puniroit du moins plus rarement.

Elle établit ſa demeure dans une grotte qui n'avoit jamais pour hôtes juſqu'alors que des ours. Par l'effet de ſa puiſſance, elle ſe creuſa une habitation aſſez agréable, & quand elle avoit envie de revenir dans le palais où nous ſommes, elle ſe plongeoit

avec les nymphes de sa suite dans le bassin qui étoit au milieu du souterrein, & venoit passer quelques jours avec nous; elle n'y restoit que pour régler quelques affaires avec les fées nos compagnes; le reste de l'année elle ne sortoit point du souterrein.

Un puissant enchanteur qui s'étoit établi notre roi, malgré nous & malgré notre puissance, devint amoureux de Limpide à une des assemblées où elle avoit été convoquée. Son pouvoir ne put s'étendre à le métamorphoser en guéridon, comme elle avoit fait de tous ses amans, mais ses rigueurs & ses mépris pour lui la vengèrent aussi cruellement. Il la suivoit partout, & se rendoit invisible pour le seul plaisir de la voir, ce qu'elle ne pouvoit empêcher; il la désespéroit par ses soupirs & ses plaintes; enfin, lassé d'une constance qui ne lui servoit qu'à le rendre malheureux, & n'espérant plus de lui plaire, il résolut de la tourmenter en lui montrant un objet qui pût la rendre sensible; son choix tomba sur vous, seigneur, & il ne réussit que trop bien: vous fûtes appelé par l'enchanteur, étant dans la caverne où vous croyez avoir poursuivi un ours; c'étoit lui qui avoit pris cette forme pour vous attirer. Vous vîtes l'admirable & la trop heureuse Limpide;

l'effet qu'elle fit sur votre ame justifioit sa beauté, si elle n'eût pas été accoutumée aux miracles : elle ne vous vit qu'à l'instant qu'elle fut habillée ; car vous jugez bien que sa sagesse & sa modestie, si vous n'aviez pas été invisible par les soins de l'enchanteur, vous eussent caché le désordre où elle étoit dans le bain. Elle fut frappée de votre vue ; mais pour en fuir le danger, elle hâta son retour vers notre palais, elle y demeura plus longtemps qu'à l'ordinaire. Sa secrète inquiétude, le trouble qui régnoit dans son esprit, ses yeux souvent baignés de larmes qu'elle s'efforçoit de nous cacher, furent les premiers symptomes d'une passion qui ne devenoit que trop véritable. L'enchanteur, malgré l'effroyable jalousie qu'il en conçut, prenoit plaisir à voir son tourment. Quels efforts ne fit-elle pas pour vaincre son penchant ! Mais l'enchanteur, au lieu de l'affoiblir, cherchoit à le déterminer ; & se trouvant malheureux par ses mépris, il vouloit qu'elle fut tourmentée par sa propre tendresse. Etrange effet de cette passion qui fait trouver du plaisir dans des choses qui devroient ne causer que des peines ! Aussi les siennes étoient-elles affreuses & cruelles : ma sœur languissoit, & sa beauté n'en devenoit que plus touchante ; elle avoit

pris en averſion le ſouterrein, & l'avoit détruit. Ce beau palais lui ſervoit de retraite, elle le croyoit un aſyle aſſuré contre l'amour; plus elle y cherchoit le remède, & plus il augmentoit : l'ingrat que je pleurois, en ce temps, lui étoit une eſpèce de ſoulagement. Peut-être, diſoit-elle, pleurerois-je de même l'inconſtance du roi de Scythie, ſi j'écoutois ma foibleſſe, ou pleurerois-je ſa mort; car la véritable paſſion a effectivement ſoin de porter toujours l'eſprit aux choſes funeſtes. L'impitoyable enchanteur trompé par ſa jalouſie ſe hâta de combler ſon malheur; c'eſt lui qui, ſous la forme d'un ſerpent couleur de feu, vous détermina à le ſuivre. Nous étions retirées, comme vous le voyez, dans ce palais; j'avois abandonné celui des rubis à mon infidèle amant, il alloit y couronner ma rivale. Un mouvement de jalouſie me ſaiſit en ce fatal moment; je me tranſportai dans ce palais funeſte, où tout ne reſpiroit que les plaiſirs; je paſſai, étant inviſible, dans le cabinet de toilette de la princeſſe, & d'un coup de baguette, je fis placer le portrait de mon amant & le vôtre dans les panneaux de boiſeries; j'avois deſiré que le vôtre y parût avec tous les agrémens dont il pouvoit être ſuſceptible, afin qu'il pût me

différent motif ; ma fureur auſſi ſe réveilla contre mon ancien amant, il étoit cauſe de tous mes malheurs ; & de plus, ſon inconſtante maîtreſſe avoit repris ſon goût pour vous, & oublioit ſa tendreſſe pour en prendre une ſans meſure ; je me vengeai de tous deux, je ne puis vous dire comment, vous l'apprendrez un jour. Enfin le réveil de Limpide a penſé être l'époque de votre perte. Pour ſauver la honte de ſa défaite, elle a voulu vous livrer au chat noir pour vous changer en guéridon ; mais au moment où vous parliez avec lui pour venir vous renfermer ici en attendant votre arrêt, j'ai paru devant elle, & j'ai tâché d'adoucir ſa colère. Je lui ai laiſſé croire que l'enchanteur ſeul vous avoit ouvert les chemins de ſon palais, & j'ai vu qu'elle prenoit plaiſir à vous ſavoir ce crime de moins ; je lui ai offert de me charger de ſa vengeance. Non, Léoparde, m'a-t-elle dit, je veux le punir moi-même, & m'en faire haïr, afin d'eſſayer à m'en détacher. J'ai eu beau la preſſer de me remettre ce ſoin : hors de lui apprendre l'intérêt que j'y prends moi-même, j'ai tout tenté pour adoucir ſes projets, elle n'a pas voulu m'entendre : il vous reſte un ſeul moyen pour l'éviter ; voyez ſi vous voulez y ſouſ-

crire

crime, je suis encore maîtresse de vous rendre aussi heureux que vous allez être infortuné; voyez, prince, & prononcez en un mot l'arrêt de votre vie, ou peut-être de votre mort. S'il ne faut que mourir, madame, reprit le prince, je souscris à sa vengeance, je suis déjà assez coupable de me sentir déterminé à refuser votre généreux secours; abandonnez un ingrat à sa triste destinée, & laissez-le expier par une mort trop juste le crime d'oser vous dire qu'il ne peut vivre que pour Limpide. Léoparde au lieu de se mettre en colère contre le prince parut touchée de cette résolution; elle exprima sa douleur avec des regrets si tendres, que tout autre que le roi en auroit été pénétré. Au moins, dit-elle, ne me refusez pas de prendre ce bracelet; elle le défit de son bras, & le donna au prince qui, par respect, osa l'accepter. Soufflez dessus, dans votre plus grand péril, & ne vous souvenez pas si vous voulez que c'est moi qui vous offre du secours; c'est assez pour moi de vous rendre heureux, je ne demande rien davantage. A ces mots, sans attendre de réponse, elle disparut, & le prince resta émerveillé de ce qu'il venoit de voir & d'entendre: mais bientôt les mouvemens de générosité aux-

quels son ame s'étoit livrée, pendant que Léoparde lui parloit, cédèrent à l'impétuosité de son amour, il s'étoit accru par la certitude d'être aimé; tout affreux que pouvoit être le sort dont on le menaçoit, il étoit trop adouci par le plaisir qu'on lui offroit de prouver cet amour au péril de sa vie. Il avoit hâte de l'abandonner pour une si belle cause, & jamais amant fortuné n'a autant desiré de conserver le jour, que celui-ci souhaitoit de le perdre.

Il resta huit jours enfermé dans la galerie des amans, sans entendre parler de rien; ces jours lui parurent des années. L'idée d'être aimé le soutenoit toute seule contre le désespoir de l'absence. Les guéridons avoient beau vouloir charmer ses ennuis par le récit merveilleux des aventures qu'ils avoient éprouvées, rien ne le tiroit de sa rêverie, il n'en sortoit que pour se désespérer d'être enfermé; enfin ne pouvant plus résister au tourment qui l'accabloit, & prêt à finir lui-même sa vie qui lui étoit devenue odieuse, il se souvint du bracelet de Leoparde. Qu'ai-je à faire de me tirer du péril où l'on doit m'engager, dit-il? Si c'est par l'ordre de Limpide, j'y dois courir, & ce bracelet ne me servira de rien; le seul que

j'aie à craindre, c'eſt de mourir loin d'elle, & je ſens que ſi mon épée ne m'ôte pas la vie, mon déſeſpoir & mon amour me l'ôteront dans un moment; voilà le ſeul péril que je puiſſe craindre ici, & le ſeul moment où le préſent de Leoparde puiſſe me ſecourir. Alors, ſans conſulter les guéridons qui lui montroient une douleur extrême de ſa réſolution, il détacha le bracelet de ſon bras & ſouffla deſſus. Au même inſtant, il ſe trouva tranſporté dans le palais de rubis, où il avoit vu Etincelante & le jaloux Miriel. Mais ce qui lui parut plus extraordinaire, c'eſt que cet amour ſi tendre & ſi fort qu'il ſentoit avec tant de violence dans le moment précédent, avoit cédé à l'empreſſement le plus vif pour Leoparde, qu'il cherchoit dans ce palais comme il avoit cherché Limpide; & cette belle fée ne laiſſoit dans ſon cœur qu'une impreſſion douce, & foible, comme d'une choſe dont on ſe rappelle le ſouvenir avec plaiſir, mais qui n'amuſe que quand on n'eſt pas occupé plus ſérieuſement. Malgré la paſſion vive & impétueuſe qu'il ſentoit pour Leoparde, il s'étonnoit en parcourant les jardins du palais pour la chercher, comment il étoit poſſible qu'il eût preſqu'oublié Limpide; mais cette

réflexion le touchoit alors trop foiblement pour l'arrêter, d'autant plus que dans un bosquet devant lequel il passoit, il apperçut Leoparde au milieu de douze nymphes qui cueilloient des fleurs dont elle faisoit une guirlande; il s'arrêta transporté, à l'entrée du bosquet, & la fée se leva & vint au-devant de lui : il se jeta à ses genoux, & reçut, avec un amour rempli de reconnoissance, la guirlande qu'elle lui donna. Que ne lui dit-il point! Jamais il n'avoit été plus éloquent; il lui sembloit qu'il ne l'étoit pas encore assez pour exprimer tout ce que la vue de la fée, & le repentir d'avoir été si long-temps à l'aimer, pouvoit inspirer de plus tendre. Leoparde charmée des transports de son amant, trouvoit à lui pardonner un plaisir qui la récompensoit de la peine qu'elle avoit sentie d'en être haïe; elle lui faisoit jurer un amour éternel. Elle le mena dans le palais, & ses jours étoient marqués par autant de fêtes qui, toutes diversifiées qu'elles étoient, ne pouvoient encore l'emporter sur le plaisir qu'il sentoit d'exprimer à la fée la passion dont il se sentoit brûler, & celui de l'y trouver sensible.

Ce bonheur avoit déjà duré un an; il croyoit que ce n'étoit qu'un jour, lorsque

Leoparde fut obligée de ſe trouver à l'aſſemblée des fées. Que de regrets précédèrent ce triſte jour! La crainte de la perdre lui fit ſentir plus vivement le charme de la voir; enfin il fallut ſe ſéparer. Il la conduiſit à cette fontaine d'où on deſcendoit dans le palais de corail. Quels adieux! Quels ſermens de s'aimer toujours! Que de pleurs ſe répandirent! La fontaine en fut troublée. Cependant un char de nacre ayant paru, la fée y monta, & laiſſa le prince déſeſpéré. Elle avoit eu ſoin d'enchanter Nix dans le palais ſouterrein, afin que ſes réflexions n'aidaſſent point le roi à en faire ſur ſon inconſtance. Il étoit ſeul dans le palais de rubis avec les nymphes de Leoparde, qui avoient ordre de ne l'entretenir que d'elle & de ſa tendreſſe : elles vinrent chercher le prince à la fontaine, & le ramenèrent dans le palais; il ne voulut point écouter les conſolations qu'elles eſſayoient de lui donner, il s'enferma dans un cabinet, & fit ſur l'abſence des élégies qui, ſi elles n'étoient pas extrêmement poétiques, étoient du moins pleines du ſentiment qui valoit bien l'art qu'on y a mis depuis. Il les liſoit aux nymphes qui en étoient attendries, tant elles étoient naturelles & touchantes; ſouvent il

ſe promenoit autour de la fontaine, & comptoit les jours qui le ſéparoient de ſa belle fée. Si ceux qu'il avoit paſſés avec elle lui avoient ſemblés trop courts, ceux-là lui paroiſſoient d'une longueur mortelle. Quoi! toujours le ſoleil, s'écrioit-il quelquefois? Les nuits toutes longues qu'elles étoient lui paroiſſoient plus ſupportables, il ſemble que leur obſcurité adouciſſe la peine des amans. L'abſence de Leoparde devoit durer quarante jours, il y en avoit déjà trente de paſſés, les dix qui reſtoient paroiſſoient au prince ne devoir jamais finir, il croyoit n'avoir jamais la force d'en attendre la fin: il ſe promenoit, il alloit d'un lieu à un autre; il regardoit à toutes les pendules, les heures à ſon gré n'alloient pas aſſez vîte, elles couloient d'une lenteur à mourir.

Pour tâcher de s'amuſer, il réſolut de parcourir le palais d'un bout à l'autre pour en voir les curioſités; il les avoit vues cent & cent fois; mais les remarque-t-on quand on a l'ame ſi occupée? Il n'avoit pris garde à rien. Il commença par le cabinet de la fée; les deux ſtatues, l'une de l'Adonis en marbre blanc & couleur de roſe, & l'autre en marbre noir de la volage Etincelante, frappèrent ſes yeux. L'Adonis étoit ſi par-

fait en son genre, qu'il fut touché d'un mouvement de jalousie de le voir dans ce cabinet. Etincelante lui parut assez belle; mais il n'y auroit fait qu'une légère attention, si en approchant d'elle pour examiner la draperie qui la couvroit, & qui étoit singulière, le bracelet de Leoparde qu'il avoit encore ne l'eût touchée, ce qui la fit soupirer. Il recula étonné de cette merveille. Ah, prince Glacé! s'écria la statue, prince infortuné, à quoi t'exposes-tu? Tout accoutumé qu'il devoit être aux merveilles, celle-la le surprit : il regarda attentivement cette statue, il lui sembla reconnoître ses traits, mais si confusément qu'il ne put jamais se rappeler où il les avoit vus. Quel intérêt prenez-vous à moi, madame, lui dit-il, & quel risque courrai-je ici qui puisse me faire plaindre? La statue ne répondit plus; mais elle soupira amèrement, & jeta quelques larmes. Quel prodige, s'écria le prince! Peut-être cet Adonis m'en dira-t-il davantage. Il délia son bracelet, & le mit au bras de cette statue qui, changeant à l'instant de forme, devint le beau, l'admirable Miriel. Il regarda le prince avec un sourire majestueux : ne vous étonnez pas, prince Glacé, lui dit-il, si je parois ainsi à vos

yeux, le charme enfermé dans ce tableau en eſt cauſe; & pour vous récompenſer du ſervice important que vous venez de me rendre, je vais obliger Limpide à vous pardonner; l'offenſe que vous lui avez faite n'étoit pas volontaire, & ſi vous n'euſſiez pas ſoufflé ſur le bracelet de Leoparde, vous n'euſſiez jamais été infidelle. Le prince à ces mots crut ſe réveiller d'un ſonge: moi infidelle à Limpide! s'écria-t-il? Moi aimer Leoparde! Ah, ciel! cela a-t-il pu jamais être? Oui, ſeigneur, reprit Miriel, & l'excès de votre douleur prouve bien que vous n'y avez jamais conſenti: mais apprenez que votre inconſtance ayant été connue à Limpide par le chat noir, qui la lui vint dire, elle s'abandonna à ſa douleur, & avoua hautement qu'elle vous aimoit aſſez pour déſirer de mourir de douleur de votre changement. Cet aveu donna pouvoir ſur elle à l'enchanteur; & voulant ſe venger de ſes rigueurs pour lui, & de l'amour qu'elle avoit pour vous, il redoubla le charme du bracelet pour vous attacher à Leoparde, & enchaînant la belle & malheureuſe Limpide, il l'enferma dans un cachot dont vous ſeul pouvez la tirer: mais je ne puis vous cacher que c'eſt au péril de

votre vie ? Hé ne la donnerois-je pas ? s'écria le prince, pour expier ma faute ? Jugez, ſeigneur, pourſuivit-il, ſi je la ménagerai pour ſauver Limpide des fureurs de mon rival : ajoutez ſeulement à la grâce que vous me faites de m'inſtruire de mon ſort, celle de me dire par quel chemin je dois aller, & ce que je puis faire pour la délivrance de cette adorable fée : je vais vous en donner les moyens, reprit le ſylphe ; alors, frappant le parquet d'une baguette d'or qu'il avoit à la main, il en ſortit un char magnifique tiré par quatre Licornes aîlées, plus blanches que la neige. Elles vous conduiront où vous devez aller, prince, dit le ſylphe : allez au plutôt arracher Limpide à votre rival; votre courage eſt votre ſeule défenſe, je ne puis rien de plus : allez & ne tardez pas. Le roi entendit à peine ces derniers mots, il étoit déjà monté ſur le char, d'où il fit une profonde inclination à Miriel, & partit.

Le ſylphe goûtoit à longs traits le plaiſir de la vengeance ; ſouverain de ce palais, la fée alloit lui être ſoumiſe. Il eſt aſſez injuſte de punir une inconſtance qu'on a méritée, mais les hommes en général veulent qu'on leur ſoit fidelle au-delà de ce qu'ils ſont

eux-mêmes. Le sylphe avoit le défaut de l'humanité : tout sylphe que l'on soit, l'amour-propre est toujours égal ; il étoit jaloux qu'un mortel put entrer en concurrence avec lui, & ce mortel avoit su plaire aux deux seules personnes qu'il avoit aimées ; la vengeance étoit regardée par lui comme un trait de justice, & loin de s'en repentir, il s'en applaudissoit. Mais laissons-le apprendre à l'amoureuse Léoparde le départ de son amant, & voyons ce que devint le roi de Scythie.

Ses licornes l'emportèrent avec rapidité, & après les millions de lieues qu'elles parcoururent légèrement, elles entrèrent dans une vaste forêt, & s'arrêtèrent près d'une tour de laque de la Chine noir & or, si haute & si lisse, qu'il étoit impossible d'espérer d'y monter. Il descendit du char, & en fit le tour sans appercevoir la moindre fenêtre ni ouverture : il jugea bien cependant que c'étoit-là la prison de la fée. Belle Limpide ! s'écria-t-il, votre amant vient à votre secours, daignez le recevoir, & que son sang répandu à vos yeux lave l'injure qu'il vous a faite. A ces mots qu'il prononçoit en versant des torrens de larmes, il tomba à ses pieds du haut de la tour un

gros sac noir qu'il auroit pris pour un sac de charbon, si son état lui eût permis de juger de sang froid des événemens présens. Ce sac remua beaucoup, & se roula autour de lui jusqu'à l'incommoder, & l'empêcher d'approcher de la tour. Cela le frappa; à la fin, il tira son épée, & en donna au sac plusieurs coups. Hélas! je suis morte! s'écria douloureusement une voix. Que devint le roi, quand il crut reconnoître celle de sa belle fée? Il se jette par terre auprès du sac, il tâche de l'ouvrir; il ne peut en venir à bout, il se tourmente; il s'agite, il embrasse ce malheureux sac. Il n'ignoroit pas que les fées un jour dans l'année sont sujettes à la mort; il ne doute pas que ce ne soit une vengeance de son rival. Il jette des cris douloureux, & s'accuse d'être la cause & l'instrument de la mort de la personne du monde qu'il aime le plus. Enfin ne pouvant résister au désespoir qui le possède, il se relève, prend son épée & s'en perce le cœur: il tombe sur le sac & l'inonde de son sang. Alors le sac se remue, & l'enchanteur en sort, qui voyant le roi prêt d'expirer, le met dans le sac, & le rentre dans la tour par une porte que le prince n'avoit pu appercevoir. La belle & malheureuse Limpide

y étoit enchaînée dans une des chambres qui étoit toute lambrissée de laque rouge & noir, & cela auroit fait la plus belle prison du monde, s'il étoit possible qu'il en fût une belle. Que venez-vous ajouter à mes malheurs, s'écria cette admirable fée, en voyant entrer l'enchanteur? Ils n'étoient pas comblés, lui dit-il, en la regardant avec un sourire amer, mais à présent je suis content, & vous êtes libre, puisque je n'ai plus rien à craindre. A ces mots il jeta le sac à ses pieds, la toucha de sa baguette, pour faire tomber ses chaînes; & en donnant un coup au milieu du parquet, il s'éleva un tombeau magnifique de porcelaine blanche & or, puis il disparut. Tout cela fut fait en si peu de temps, que la fée n'eut pas le pouvoir de réfléchir à son action ni à ses paroles; le tombeau seul fut le premier objet qu'elle regarda. Ah, cruel! s'écria-t-elle, c'est donc la mort de mon amant que tu m'annonces, & ce fatal tombeau renferme ses cendres précieuses. Un long gémissement qui sortit du sac arrêta les plaintes de l'infortunée Limpide, elle se retourna & vit le sac ensanglanté, qui faisoit des efforts pour s'ouvrir. Elle y courut toute troublée: mais que devint-elle, quand en l'ouvrant elle vit

le malheureux roi de Scythie expirant, & baigné dans son sang! Peut-on décrire, peut-on jamais avoir la vanité de croire qu'on pourra exprimer ce que dit & ce que pensa cette tendre personne? Cela est au-dessus de l'effort humain, à quiconque ne l'a pas éprouvé. Elle ne conserva de force que pour pousser des cris douloureux, qu'elle n'interrompoit que pour embrasser le corps froid & sanglant du prince. L'enchanteur même eût été attendri de cet affreux spectacle, il auroit eu horreur de sa cruauté; mais il s'étoit éloigné & avoit été au palais de rubis, triompher avec Léoparde d'une vengeance si cruelle : mais bien loin d'y applaudir, malgré la douleur que cette fée avoit sentie de sa fuite, à la nouvelle de sa mort, elle chargea l'enchanteur de mille reproches, & pria Miriel qui étoit présent de le punir. J'y consens, s'écria le redoutable sylphe, & je n'y perdrai pas un seul moment. Alors frappant du pied, la terre s'ouvrit, & le tombeau de porcelaine s'éleva, où l'on vit couché l'infortuné roi de Scythie mort, & sa belle fée qui le tenoit embrassé, qui n'étoit guères différente de son amant; ses larmes qui couloient en faisoient seules la différence : les princes guéridons entou-

roient le mausolée, & étoient consternés. Miriel s'approcha du tombeau, & toucha le prince de sa baguette d'or : revoyez le jour, Glacé, lui dit-il, & jouissez enfin du prix de votre constance. Alors le prince se réveilla comme d'un profond sommeil, le tombeau se changea en un arc de triomphe, sous lequel étoit un trône, où il se trouva assis à côté de sa belle fée : il en descendit promptement pour embrasser les genoux du sylphe. Vous ne me devez encore rien, lui dit le sylphe, en le relevant ; il faut me céder, avant de me remercier, les prétentions que vous aviez sur Etincelante. Que ne puis-je, répondit le roi, vous faire un véritable sacrifice ! Celui-là ne peut acquitter ma reconnoissance, car je n'ai nul droit sur cette princesse. Souffrez donc, dit le sylphe, que je la donne, tout-à-l'heure, pour épouse à l'enchanteur ; elle le punira assez des maux qu'il vous a faits, pour n'exiger pas un grand châtiment. Alors il se tourna, & frappant la statue d'Etincelante de sa baguette, elle redevint la princesse elle-même. Soyez unis tous deux pour nous venger, dit le sylphe, en faisant approcher l'enchanteur ; mais pour comble de maux, après avoir vu le roi Glacé & Limpide heureux malgré

vous, ajouta-t-il en parlant à l'enchanteur, n'ayez aucun pouvoir sur votre femme, qu'à la centième infidélité; portez-en la honte publiquement, par l'augmentation d'un œil de plus que vous aurez chaque fois. Pour vous, belle Limpide, dit-il à la fée, vous avez recouvré votre pouvoir; mais l'arrêt du destin, en vous unissant au roi de Scythie, vous prive de l'immortalité. Cependant, en renonçant à votre amour, vous y pouvez encore prétendre; consultez votre cœur, il est encore temps de vous décider. Glacé voulut parler, la généreuse fée ne lui en donna pas le temps; elle préféra de perdre la vie, puisque son époux ne pouvoit être immortel. Tout ce qui se dit de tendre & de généreux dans cette heureuse occasion de pouvoir l'être sans fadeur, fut épuisé. Le sylphe enfin céda aux instances de la fée. Il n'étoit pas le maître de lui rendre l'immortalité, mais il l'étoit de leur accorder des années nombreuses & comblées de bonheur; il usa de ce pouvoir avec générosité. Elle fut sur le champ couronnée reine de Scythie, & rendit en ce moment la forme naturelle aux guéridons; ils l'avoient tant aimée qu'ils ne furent point jaloux de son bonheur; ils étoient tous rois & princes qui

n'avoient point vieilli pendant leur enchantement. Ils honorèrent ses noces de leur présence, & lui firent connoître que le véritable amour n'est heureux que par le bonheur de l'objet aimé. Pour le roi de Scythie, qui sentoit mieux qu'un autre cette noble façon d'aimer, il éprouva, au milieu des douceurs de son glorieux hyménée, l'amertume la plus cruelle, en pensant que c'étoit pour le rendre heureux que sa belle fée avoit renoncé au privilège de l'immortalité. Tel est le sort des rois; de la source des plaisirs nait souvent la cause des malheurs inséparables de l'humanité : sa vie ne fut qu'un mélange de plaisir & de douleur. Il partit enfin avec la reine son épouse, & fut reçu dans son royaume avec des acclamations si flatteuses, qu'elles ne pouvoient être que sincères. Nix y avoit été transporté. Leur postérité fut innombrable, Gustave-Adolphe & Charles XII rois de Suède en descendirent, ces royaumes étoient joints en ce temps-là. Pour l'enchanteur & la princesse Etincelante, ils vécurent aussi malheureux qu'on le peut être quand on se hait beaucoup. L'enchanteur ne voyoit que trop à quel point la princesse entroit dans le projet de vengeance qui lui avoit été prescrit; il attendoit avec impatience le

centième œil qui devoit le perſuader qu'il alloit reprendre ſa puiſſance, & ſe venger de ſes infidélités ; mais malheureuſement elle mourut au quatre-vingt-dix-neuvième ; peut-être de l'excès du chagrin qu'elle conçut d'être ſi proche du temps où elle alloit ceſſer de plaire ; quoiqu'il en ſoit, elle mourut. Pour Miriel, il quitta la terre, & fut chercher parmi les ſylphides de quoi ſe conſoler des maux que les mortelles lui avoient fait ; & la triſte Léoparde, en proie à ſes remords & à ſa jalouſie, ne s'occupa plus qu'à préſécuter l'amour dans tous les objets qui ſe préſentèrent à ſes yeux, pour eſſayer du moins de les rendre auſſi malheureux qu'elle l'avoit été elle-même. Quelques-uns ont dit qu'elle épouſa l'enchanteur après la mort d'Etincelante ; mais ces auteurs ſont ſi peu sûrs, qu'on ne peut rien fonder ſur la foi de leurs chroniques.

LA PRINCESSE CAMION.

Il y avoit une fois un roi & une reine qui n'avoient qu'un fils ; c'étoit leur unique espérance. La reine, depuis quatorze ans qu'il étoit né, n'avoit jamais eu nul soupçon de grossesse. Le prince étoit joli à merveille, il apprenoit tout ce qu'on vouloit. Le roi & la reine l'aimoient à la folie, & leurs sujets y avoient mis toute leur tendresse ; car il étoit affable pour tout le monde, & cependant il savoit bien faire la distinction des gens qui l'approchoient ; il s'appeloit Zirphil. Comme il étoit fils unique, le roi & la reine résolurent de le marier au plus vîte, afin de voir naître de lui des princes qui pussent soutenir leur couronne, si malheureusement Zirphil leur étoit enlevé.

On cherchoit donc à pied & à cheval une princesse digne du dauphin : mais il ne s'en trouvoit point de convenable. Enfin, après une grande perquisition, on vint dire à la reine qu'il y avoit une dame voilée

qui desiroit entretenir sa majesté en particulier, sur une affaire importante. La reine se mit vîtement sur son trône pour lui donner audience, & ordonna qu'on la fît entrer. Cette dame s'approcha sans ôter ses crêpes blancs qui tomboient jusqu'à terre. Quand elle fut aux pieds du trône: Reine, dit-elle, je m'étonne que sans m'avoir consultée vous songiez à marier votre fils. Je suis la fée Marmotte, & mon nom fait assez de bruit pour avoir été jusqu'à vous. Ah! madame, dit la reine, en descendant promptement de son trône pour aller embrasser la fée; vous me pardonnerez aisément ma faute, quand vous saurez que je n'avois écouté que comme un conte toutes les merveilles qu'on m'a dites de vous: mais à présent que vous me faites la grâce de venir dans mon palais, je ne doute plus de votre puissance, & vous supplie de vouloir bien m'honorer de votre conseil. Il n'en va pas ainsi avec les fées, reprit Marmotte, une telle excuse en satisferoit peut-être une du commun; mais je suis mortellement offensée; & pour commencer à vous punir, je vous ordonne de faire épouser à votre Zirphil la personne que je vous apporte. A ces mots elle fouilla

dans sa poche, & tirant un étui à cure-dent, elle l'ouvrit, & il en sortit une petite poupée d'émail, si jolie & si bien faite, que la reine, malgré sa douleur, ne put s'empêcher de l'admirer. C'est ma filleule, continua la fée, & je lui ai toujours destiné Zirphil. La reine étoit toute en larmes, elle conjuroit Marmotte par les paroles les plus touchantes, de ne pas l'exposer à la risée de ses peuples, qui se moqueroient d'elle si elle leur annonçoit ce mariage. Qu'est-ce à dire se moquer, madame, dit la fée? Ah, nous verrons si l'on doit se moquer, madame, dit la fée? Ah, nous verrons si l'on doit se moquer de ma filleule, & si votre fils ne doit pas l'adorer. Je veux bien vous dire qu'elle le mérite; elle est petite, cela est vrai, mais elle a plus d'esprit que tout votre royaume ensemble: quand vous l'entendrez vous en serez surprise vous-même; car elle parle, je veux bien vous le dire. Allons, petite princesse *Camion*, dit-elle à la poupée, parlez un peu à votre belle-mère, & montrez-lui ce que vous savez faire. Alors la jolie Camion sauta sur la palatine de la reine, & lui fit un petit compliment si tendre & si raisonnable, que la reine suspendit ses lar-

mes pour baiser de tout son cœur la princesse Camion. Tenez, reine, dit la fée, voilà mon étui, remettez-y votre belle-fille; je veux bien que votre fils s'y accoutume avant de l'épouser, je crois que cela ne tardera pas; votre obéissance peut adoucir mon courroux : mais si vous allez contre mes ordres, vous, votre mari, votre fils & votre royaume, tout ressentira l'effet de ma colère; & sur-tout remettez-la de bonne-heure le soir dans son étui; car il est important qu'elle ne veille pas. A ces mots elle leva son voile, & la reine s'évanouit de frayeur, quand elle apperçut une véritable marmotte en vie, noire, velue & grande comme une vraie personne. Ses femmes vinrent à son secours, & quand elle fut revenue de son évanouissement, elle ne vit plus rien que l'étui que Marmotte lui avoit laissé.

On la mit au lit, & l'on fut avertir le roi de cet accident; il arriva tout effrayé. La reine fit sortir tout le monde, & avec un torrent de larmes, elle conta son aventure au roi, qui n'y avoit point ajouté foi jusqu'au moment où il vit la poupée que la reine tira de son étui. Juste ciel! s'écria-t-il, après avoir un peu médité, se peut-il

que les rois ſoient expoſés à de ſi grands malheurs! Ah! nous ne ſommes au-deſſus des autres hommes que pour ſentir plus douloureuſement les peines & les malheurs attachés à la vie; & pour donner de plus grands exemples de fermeté, ſire, reprit la poupée avec une petite voix douce & claire. Ma chère Camion, dit la reine, vous parlez comme un oracle : enfin, après une converſation d'une heure entre ces trois perſonnes, il fut conclu que l'on ne divulgueroit point encore ce mariage, & qu'on attendroit que Zirphil, qui étoit à la chaſſe pour trois jours, ſe déterminât à ſuivre les ordres de la fée, que la reine ſe chargea de lui apprendre.

En attendant, la reine & même le roi s'enfermoient pour entretenir la petite Camion : elle avoit l'eſprit fort orné, elle parloit bien, & avec un tour ſingulier qui plaiſoit beaucoup ; cependant, quoiqu'elle fût animée, ſes yeux avoient un fixe qui étoit déplaiſant, & la reine ne s'en choquoit, que parce qu'elle commençoit à aimer Camion, & qu'elle craignoit que le prince ne la prît en averſion. Il s'étoit paſſé plus d'un mois déjà depuis que Marmotte avoit paru, que la reine n'avoit encore oſé

lui montrer ſa prétendue. Un jour il entra chez elle comme elle étoit encore au lit : Madame, lui dit-il, il m'eſt arrivé la choſe du monde la plus ſurprenante à la chaſſe ces jours paſſés ; j'avois toujours voulu vous le cacher : mais enfin cela devient ſi extraordinaire qu'il faut abſolument que je vous le diſe.

Je ſuivois un ſanglier avec beaucoup d'ardeur, & je l'avois pourſuivi juſqu'au fond de la forêt, ſans prendre garde que j'étois ſeul, lorſque je le vis ſe précipiter dans un trou qui ſe fit à la terre ; mon cheval s'étant lancé après, je tombai pendant une demi-heure, & je me trouvai au fond ſans m'être bleſſé. Là, au lieu du ſanglier, que j'avoue que je craignois de trouver, je trouvai une perſonne fort laide, qui me pria de deſcendre de cheval & de la ſuivre. Je n'héſitai pas, & lui donnant la main, elle fit ouvrir une petite porte qui étoit auparavant cachée à ma vue, & j'entrai avec elle dans un ſallon de marbre vert, où il y avoit une cuve d'or couverte d'un rideau d'une étoffe fort riche : elle ſe leva, & je vis dans cette cuve une beauté ſi merveilleuſe, que j'en penſai tomber à la renverſe. Prince Zirphil, me dit

cette dame qui se baignoit, la fée Marmotte m'a enchantée ici, & c'est par votre secours seul que je puis être délivrée : Parlez, madame, lui dis-je, que faut-il que je fasse pour vous secourir ? Il faut, dit-elle, m'épouser tout-à-l'heure, ou m'écorcher toute vive. Je fus aussi surpris de la première proposition qu'effrayé de la seconde. Elle lut dans mes yeux mon embarras ; & prenant la parole : ne vous imaginez point, dit-elle, que je me moque ou que je vous propose une chose de laquelle vous puissiez vous repentir. Non, Zirphil, rassurez-vous, je suis une princesse infortunée, que la fée a prise en aversion, elle m'a fait moitié femme, moitié baleine, pour n'avoir pas voulu épouser son neveu, le roi des merlans, qui est effroyable, & encore plus méchant, & elle m'a condamnée à l'état où je suis, jusqu'à ce qu'un prince, nommé Zirphil, ait rempli une des conditions que je viens de vous proposer; pour en venir à bout, j'ai fait prendre la forme d'un sanglier à ma dame d'honneur, & c'est elle qui vous a attiré ici; j'ai même à vous dire que vous n'en sortirez point, que vous n'ayez rempli mes desirs d'une façon ou d'une autre; je n'en suis pas la maîtresse, &


Il faut m'épouser tout à l'heure,
ou m'écorcher toute vive.

& Citronette, que vous voyez avec moi, vous dira que cela ne peut être autrement. Imaginez-vous, madame, dit le prince à la reine, qui l'écoutoit attentivement, dans quel état me mit ce dernier discours. Quoique le visage de la princesse Baleine me plût infiniment, que ses grâces & ses malheurs la rendissent extrêmement touchante, la Baleine me donnoit une horreur effroyable; cependant, quand je songeois qu'il falloit l'écorcher, j'étois au désespoir. Mais, madame, lui dis-je enfin, (car mon silence devenoit aussi stupide qu'insultant), n'y auroit-il point un troisième moyen. Je n'eus pas achevé ce malheureux mot, que la princesse Baleine & sa suivante firent des cris & des lamentations à percer la voûte du sallon. Ingrat! cruel! tigre! & tout ce qu'il y a de plus farouche & de plus inhumain! me dit-elle, tu veux donc que je sois encore condamnée au supplice de te voir expirer? Car si tu ne te résous à m'accorder ce que je te demande, tu vas périr, la fée me l'a assuré, & je serai Baleine toute ma vie.

Ses reproches me perçoient le cœur; elle tiroit ses beaux bras hors de l'eau, & joignit des mains charmantes pour me prier

de choisir promptement. Citronette étoit à mes genoux qu'elle embrassoit en criant à me rendre sourd. Mais comment vous épouser, disois-je ? Quelle sorte de cérémonie faut-il pour cela ? Ecorchez-moi, me disoit-elle tendrement, & ne m'épousez pas, je l'aime autant. Ecorchez-la, disoit l'autre en criant toujours, & ne vous embarrassez de rien. J'étois dans une perplexité que je ne puis dire ; & quand je revois à ce que je devois faire, leurs cris & leurs pleurs redoubloient, & je ne savois plus que devenir. Enfin, après mille & mille combats, je relevai les yeux sur la belle Baleine, & j'avoue que j'y trouvai un charme inexprimable. Je me jetai à genoux près de la cuve, & prenant sa belle main : non, divine princesse, lui dis-je, je ne vous écorcherai point, j'aime mieux vous épouser.

A ces mots, la joie se répandit sur le visage de la princesse, mais une joie modeste, car elle rougit ; & baissant ses beaux yeux. Je n'oublierai jamais, dit-elle, le service que vous me rendez ; j'en suis si pénétrée de reconnoissance, que vous devez tout attendre de moi après cette généreuse résolution. Ne perdez point de temps, crioit l'insupportable Citronette, dites-lui vîtement

ce qu'il faut qu'il faſſe : il ſuffit, dit la princeſſe Baleine en rougiſſant encore, que vous me donniez votre bague, & que vous receviez la mienne ; voilà ma main, recevez-la pour gage de ma foi. Je n'eus pas fait ce tendre échange & baiſé la belle main qu'elle me préſentoit, que je me retrouvai ſur mon cheval, au milieu de la forêt ; & qu'ayant appelé mes gens, ils vinrent à moi, & je revins ici ſans pouvoir dire une parole tant j'étois étonné. Depuis, toutes les nuits je ſuis tranſporté, ſans ſavoir comment, dans le beau ſallon vert, où je paſſe la nuit auprès d'une perſonne inviſible ; elle me parle, & me dit qu'il n'eſt pas encore temps que je la connoiſſe... Ah ! mon fils, s'écria la reine, il eſt donc poſſible que vous ſoyiez réellement marié. Mais, madame, reprit le prince, quoique j'aime infiniment ma femme, j'aurois ſacrifié cette tendreſſe ſi j'avois pu ſortir d'avec elle ſans cela. A ces mots, il ſortit une petite voix des poches de la reine, qui dit : Prince Zirphil, il falloit l'écorcher ; mais votre pitié peut-être vous ſera fatale.

Le prince, ſurpris de cette voix, demeura tout interdit. La reine voulut en vain lui cacher la cauſe de cette aventure, il fouilla promptement dans cette poche qui étoit ſur le fauteuil

auprès du lit, & en tira l'étui que la reine lui prit de la main, & qu'elle ouvrit. Aussitôt la princesse Camion en sortit, & le prince étonné se jeta à genoux auprès du lit de la reine pour la considérer de plus près. Je vous jure, madame, s'écria-t-il, que voilà la miniature de ma chère Baleine. Est-ce donc une galanterie que vous me faites; & avez-vous voulu m'effrayer, en me laissant croire plus long-temps que vous n'approuvez pas mon mariage? Non, mon fils, reprit enfin la reine, mon chagrin est véritable, & vous nous exposez aux plus cruels malheurs en épousant la Baleine, puisqu'enfin vous êtes promis à la princesse Camion que vous voyez entre mes mains.

Alors elle lui conta tout ce qui s'étoit passé avec la fée Marmotte; & le prince la laissa dire tout ce qu'elle voulut sans l'interrompre, tant il étoit surpris qu'elle & son père eussent donné dans une affaire qui paroissoit si ridicule. A dieu ne plaise, madame, dit-il enfin, quand la reine eut achevé, que je me fusse jamais opposé aux desseins de votre majesté, & que j'eusse contrarié le roi mon père, quand même il m'auroit ordonné des choses aussi impossibles que paroît celle-la; mais quand je l'eusse voulu, quand même j'aurois

pu devenir amoureux de cette jolie princesse, comment vos sujets auroient-ils jamais?... Le temps est un grand maître, prince Zirphil, dit Camion; mais c'en est fait, vous ne pouvez plus m'épouser, & ma maraine me paroît une personne à ne pas souffrir patiemment qu'on lui manque de parole; toute petite que je suis, je sens comme une autre le désagrément de cette aventure : mais comme il n'y a pas beaucoup de votre faute, sinon un peu trop d'étourderie, peut-être pourrai-je obtenir que la fée diminue sa vengeance.

Après ces paroles, Camion se tut, car elle étoit épuisée d'en avoir tant dit. Ma chère mignonne, dit la reine, je vous supplie de vous reposer, crainte de vous faire mal, afin que vous soyiez en état de parler à la fée quand elle viendra pour nous désoler; vous êtes notre consolation, & si l'on nous punit je le ferai bien doucement, si Marmotte ne vous ôte pas d'avec nous. La petite Camion sentit son petit cœur ému des paroles de la reine; mais étant toute essoufflée, elle ne put que baiser sa main sur laquelle elle répandit quelques petites larmes. Zirphil fut touché de cette situation, & demanda à Camion la sienne, pour la baiser

à ſon tour; elle la lui donna avec beaucoup de grâce & de dignité, puis elle rentra dans ſon étui. Après cette tendre ſcène, la reine ſe leva pour aller dire au roi tout ce qui s'étoit paſſé, & pour prendre des meſures raiſonnables contre la colère de la fée.

La nuit ſuivante, Zirphil, malgré la garde qu'on avoit redoublée dans ſon appartement, fut enlevé à minuit ſonnant, & ſe trouva à l'ordinaire près de ſon inviſible; mais au lieu de s'entendre dire les choſes douces & touchantes qu'on avoit coutume de lui dire, il entendit qu'on pleuroit, & que cette perſonne s'éloignoit de lui. Qu'ai-je donc fait, dit-il enfin, après s'être bien fatigué à courir après? Qu'ai-je fait pour que vous me traitiez ſi mal? Vous pleurez, ma chère Baleine, quand vous devriez me conſoler de ce que je dois craindre pour ma tendreſſe! Je ſais tout, dit la princeſſe Baleine avec une voix entrecoupée de ſanglots, je ſais tout ce qu'il peut m'arriver de cruel : mais, ingrat! c'eſt de vous que j'ai le plus à me plaindre. O ciel! s'écria Zirphil, hé, quoi! qu'avez-vous à me reprocher? L'amour que Camion a pour vous, reprit la voix, & la tendreſſe avec laquelle

vous avez baiſé ſa main. La tendreſſe! reprit vivement le prince? Eh! divine Baleine, connoiſſez-vous ſi peu la mienne, pour l'accuſer ſi légèrement? De plus, quand Camion pourroit avoir de l'amour, ce qui eſt impoſſible, puiſqu'elle ne m'a vu qu'un moment, pourriez-vous le craindre, après celui que j'ai pour vous, après les preuves que je vous en ai données? C'eſt vous que je dois accuſer d'injuſtice; car ſi je l'ai regardée avec quelqu'attention, ce n'eſt que parce que ſon viſage repréſente le vôtre, & qu'étant privé du plaiſir de vous voir, tout ce qui vous reſſemble me plaît extrêmement: ne vous cachez plus, ma chère princeſſe, & je n'en regarderai pas une autre. L'inviſible ſembla ſe conſoler à ces mots, & ſe rapprochant du prince: pardonnez-moi, dit-elle, ce petit mouvement de jalouſie, j'ai aſſez de ſujets de craindre qu'on me ſépare de vous, pour avoir été affligée d'une choſe qui ſembloit commencer à m'annoncer ce malheur. Mais, dit le prince, ne pourrai-je ſavoir pourquoi il ne vous eſt pas permis de vous montrer? Car, ſi je vous ai délivrée de la tirannie de Marmotte, comment eſt-il poſſible que vous y ſoyiez encore ſoumiſe? Hélas! dit la princeſſe invi-

ſible, ſi vous aviez choiſi de m'écorcher, nous aurions été bien plus heureux; mais vous avez eu tant d'horreur pour cette propoſition, que je n'ai pas oſé vous en preſſer davantage. Par quel haſard, interrompit le prince, Camion eſt-elle inſtruite de cette aventure; car elle m'a dit à-peu-près la même choſe? A peine achevoit-il de prononcer ces derniers mots, que la princeſſe Baleine fit un cri épouvantable, & s'élança hors du lit; le prince ſurpris en ſortit précipitamment. Mais quel fut ſon effroi, lorſqu'au milieu de la chambre il apperçut l'hideuſe Marmotte qui tenoit par les cheveux la belle princeſſe Baleine, qui n'étoit plus ni baleine ni inviſible! Il voulut prendre ſon épée; mais Baleine, toute en larmes, le pria de modérer ſa colère, parce qu'elle ne ſerviroit de rien contre le pouvoir de la fée; & l'horrible Marmotte, en grinçant les dents, il en ſortit une flamme violette, qui lui brûla les poils de la barbe: Prince Zirphil, lui dit-elle, une fée qui te protège contre moi m'empêche d'exterminer, toi, ton père, ta mère, & tout ce qui t'appartient; mais tu ſouffriras du moins dans ce qui t'eſt le plus cher, pour t'être marié ſans m'avoir conſultée, & tes tourmens ne finiront point,

ni ceux de ta princesse, que tu ne te sois soumis à mes ordres.

En achevant ces mots, elle disparut ainsi que la princesse, la chambre & le palais, & il se trouva dans son appartement nud en chemise, & l'épée à la main. Il étoit si étonné & si outré de colère, qu'il ne pensoit pas qu'il geloit de froid; car on étoit alors dans le plus fort de l'hiver. Au bruit qu'il faisoit, ses gardes entrèrent dans sa chambre, & le prièrent de se coucher, ou de se laisser habiller. Il prit le dernier parti, & passa dans la chambre de la reine, qui de son côté avoit passé la nuit dans la plus cruelle de toutes les inquiétudes. Elle n'avoit pu s'endormir en se couchant, & pour tâcher d'y parvenir, elle avoit voulu s'entretenir de ses chagrins avec la petite Camion : mais elle avoit eu beau secouer son étui, Camion n'y étoit plus : elle craignoit de l'avoir perdue dans ses jardins, & elle s'étoit levée après avoir fait allumer des flambeaux pour la chercher, mais inutilement; elle avoit absolument disparu, & la reine étoit venue se recoucher dans un chagrin épouvantable : elle le laissoit éclater quand son fils entra. Il étoit si affligé luimême qu'il ne s'apperçut point des pleurs

de la reine. Elle, de son côté, le voyant tout agité : ah! sans doute, lui dit-elle, que vous venez m'annoncer quelque chose d'affreux? Oui, madame, reprit le prince; car je viens vous dire que je veux mourir si je ne retrouve ma princesse. Comment, dit la reine! Quoi! mon fils, aimeriez-vous déjà cette malheureuse princesse? Quoi! votre Camion, dit le prince? Hé, madame, pouvez-vous m'en soupçonner? C'est ma chère Baleine qui m'est enlevée; ce n'est que pour elle que je veux vivre, & c'est Marmotte, la cruelle Marmotte, qui me l'a enlevée! Ah! mon fils, dit la reine, je suis bien plus affligée encore que vous; car si l'on vous ôte votre Baleine, pour moi l'on m'a volé Camion; & depuis hier au soir, elle est disparue de son étui. Ils se contèrent alors leur aventure réciproque, & pleurèrent ensemble leurs malheurs communs. On alla informer le roi des cris & du désespoir de la reine & du chagrin de son fils. Il vint dans l'appartement où cette scène tragique se passoit; & comme il avoit beaucoup d'esprit, il imagina tout d'un coup de faire afficher Camion, avec une grande récompense pour celui qui la rapporteroit. Tout le monde trouva cet expédient mer-

veilleux, & la reine même, malgré sa grande douleur, fut obligée de convenir qu'on ne pouvoit jamais imaginer une chose aussi singulière, sans avoir un esprit transcendant. On fit des affiches, on les distribua, & la reine se calma par l'espérance d'apprendre bientôt des nouvelles de sa petite princesse. Pour Zirphil, la perte de Camion l'intéressoit aussi peu que sa présence; il résolut d'aller chercher une fée qu'on lui avoit enseignée : il demanda permission au roi & à la reine, & il partit seul avec un écuyer.

Il y avoit bien loin de ce pays-là dans celui où étoit la fée; mais le temps & les obstacles ne pouvoient point arrêter l'impatience amoureuse du jeune Zirphil. Il passa des campagnes & des royaumes sans nombre; il ne lui arriva rien de particulier, parce qu'il ne le voulut pas; car étant beau comme l'amour, & brave comme son épée, les aventures se seroient présentées s'il les avoit voulu chercher. Enfin, après un an de voyage, il arriva au commencement du désert où la fée avoit fixé sa demeure; il descendit de cheval, & laissa son écuyer dans une petite cabane avec ordre de l'attendre, & de ne point s'impatienter. Il entra dans le désert qui étoit effroyable par sa solitude; les chouettes

ſeules l'habitoient, & leurs cris n'épouvantèrent point l'ame magnanime de notre prince.

Un ſoir, il apperçut de fort loin une lumière qui lui fit croire qu'il approchoit de la grotte; car quelle autre qu'une fée eût pu demeurer dans cet horrible déſert. Il marcha long-temps pendant la nuit; enfin, au point du jour, il découvrit la fameuſe grotte; mais un lac de feu la ſéparoit de lui, & toute ſa valeur ne pouvoit le ſauver des flammes qui ſe répandoient à droite & à gauche. Il chercha long-temps comment il pourroit faire, & ſon courage penſa l'abandonner quand il vit qu'il n'y avoit pas ſeulement un pont: le déſeſpoir le ſervit mieux; outré de chagrin & d'amour, il réſolut de finir ſa vie dans le lac, s'il ne pouvoit le traverſer. Il n'eut pas plutôt pris cette étrange réſolution qu'il l'exécuta, & ſe jetant à corps perdu dans les flammes, il ſentit une petite chaleur douce qui ne l'incommodoit point, & paſſa ſans peine de l'autre côté. A peine fut-il dehors, qu'une ſalamandre jeune & belle, ſortit du lac, & lui dit: Prince Zirphil, ſi votre amour eſt auſſi grand que votre courage, vous devez tout eſpérer de la fée Lumineuſe elle vous aime, mais elle veut vous éprouver

Zirphil fit une profonde révérence à la salamandre pour la remercier; car elle ne lui donna pas le temps de parler; elle se replongea dans les flammes, & il poursuivit son chemin. Il arriva enfin au bas d'un rocher d'une hauteur prodigieuse, qui sembloit tout de feu, tant il étoit brillant; c'étoit un escarboucle si gros que la fée étoit logée très-commodément dedans. Sitôt que le prince approcha, Lumineuse sortit du rocher; il se prosterna devant elle : elle le fit relever, & le fit entrer dans la grotte. Prince Zirphil, lui dit-elle, une puissance égale à la mienne a balancé le bonheur dont je vous avois doué à votre naissance; mais vous devez tout attendre de mes soins; il faut autant de patience que de courage pour vaincre la méchanceté de Marmotte; je ne puis rien vous dire de plus. Du moins, madame, reprit le prince, faites-moi la grace de me dire si la belle Baleine n'est point malheureuse, & si je puis espérer de la revoir bientôt. Elle n'est point malheureuse, reprit la fée; mais vous ne pouvez la voir qu'après l'avoir pilée dans le mortier du roi des Merlans. O ciel! s'écria le prince. Quoi, madame, elle est en sa puissance, & j'ai à craindre, non-seulement l'amour qu'il a pour elle, mais

encore l'horreur de la piler par mes mains! Armez-vous de forces, reprit la fée, & ne balancez pas à obéïr; de-là dépend tout votre bonheur, & celui de votre épouse. Mais elle mourra si je la pile, dit encore le prince, & j'aimerois mieux mourir moi-même..... Allez, dit la fée, & ne répliquez pas; chaque moment que vous perdez en ajoute à la fureur de Marmotte. Allez chez le roi des Merlans; dites-lui que vous êtes le page que je lui avois promis, & comptez sur ma protection. Ensuite, elle lui fit voir, sur une carte, la route qu'il falloit tenir pour arriver chez le roi des Merlans; puis elle le congédia après lui avoir appris que la bague que Baleine lui avoit donnée, lui feroit voir tout ce qu'il auroit à faire, quand le roi lui ordonneroit des choses difficiles. Il partit, & après quelques journées de chemin, il arriva dans une prairie que la mer terminoit, au bord de laquelle étoit attaché un petit navire de nacre de perle garni d'or. Il regarda son rubis, & se vit dedans montant dans le navire; il y entra, & après l'avoir détaché, le vent le poussa en pleine mer; & après quelques heures de navigation, le navire s'arrêta au pied d'un château de crystal de roche, bâti sur pilotis. Il sauta à bas, &

entra dans une cour qui conduisoit à un vestibule magnifique, & à des appartemens sans nombre, dont toutes les murailles de crystal de roche, gravées admirablement, faisoient le plus bel effet du monde; des hommes avec des têtes de poissons de toutes les espéces habitoient le château. Il ne douta pas que ce ne fût la demeure du roi des Merlans; il en frémit de courroux; mais il se contraignit pour demander à un turbot, qui avoit l'air du capitaine des gardes, comment il s'y prendroit pour voir le roi des Merlans. L'homme-turbot lui fit signe gravement d'avancer, & il entra dans la salle des gardes, où il vit sous les armes mille hommes à tête de brochet, qui se mirent en haie sur son passage; enfin, il vint jusqu'à la chambre du trône, après avoir percé une foule infinie d'hommes-poissons. Ils ne faisoient pas grand bruit, car ils étoient muets; la plus grande partie avoient une tête de merlan: il en vit plusieurs qui lui parurent les plus considérables par la foule qui les entouroit, & par les airs importans qu'ils prenoient avec quelques-uns. Il parvint jusqu'au cabinet du roi, d'où il vit sortir le conseil composé de douze hommes qui avoient des têtes de requin; le roi lui-même parut enfin;

il avoit, comme les autres, une tête de merlan; mais il avoit des nageoires sur les épaules, & depuis la ceinture en bas il étoit véritable merlan: il parloit, & son vêtement n'étoit composé que d'une écharpe de peau de dorade qui étoit assez brillante. Il avoit un casque en forme de couronne, sur lequel s'élevoit une queue de morue qui faisoit le panache; quatre merlans le portoient dans un sceau de porcelaine du Japon, qui étoit grand comme une cuve à se baigner: il étoit rempli d'eau de la mer; sa plus grande magnificence étoit de le faire remplir deux fois le jour par les ducs & pairs de sa cour; cet emploi étoit extrêmement brigué. Le roi des Merlans étoit fort grand, & avoit plus l'air d'un monstre que d'autre chose. Quand il eut parlé à quelques-uns de ceux qui lui apportoient des placets, il apperçut le prince. Qui êtes-vous, mon ami, lui dit-il? Par quel hasard un homme vient-il ici? Seigneur, dit Zirphil, je suis le page que la fée Lumineuse vous a promis. Je sais ce que c'est, dit le roi en riant, & en montrant des dents comme celles d'une scie: qu'on le mène dans mon serrail, & qu'il apprenne à parler à mes écrevisses. Aussitôt une troupe de merlans l'entourèrent & le menèrent où le roi l'or-

donnoit. En repaſſant dans les appartemens, tous les poiſſons, juſqu'aux plus hauts en faveur, lui firent beaucoup d'amitié par ſignes : on lui fit traverſer un jardin délicieux, au bout duquel étoit un pavillon charmant tout de nacre de perle, avec de grandes branches de corail qui ornoient les murailles. Les merlans favoris l'introduiſirent dans un ſallon pareil pour l'ajuſtement, dont les fenêtres donnoient ſur une pièce d'eau magnifique. On lui fit entendre que c'étoit-là ſa demeure ; & après lui avoir montré une petite chambre qui donnoit dans un coin du ſallon, qu'il comprit devoir être la ſienne, ils ſe retirèrent, & il demeura ſeul, fort étonné de ſe voir comme priſonnier chez ſon rival.

Il rêvoit ſur l'état de ſes affaires, lorſqu'il vit ouvrir les portes de ſa chambre, & que dix ou douze mille écreviſſes, conduites par une plus groſſe que les autres, entrèrent & ſe rangèrent ſur des lignes droites, ce qui remplit preſque ſon appartement. Celle qui marchoit à leur tête monta ſur une table qui étoit à côté de lui, & lui dit : Prince, je vous connois, & vous devez beaucoup à mes ſoins ; mais comme il eſt rare de trouver de la reconnoiſſance dans

les hommes, je ne vous dirai point ce que j'ai fait pour vous, afin de ne pas avoir à détruire les sentimens que vous m'avez inspiré; sachez donc que voilà les écrevisses du roi des Merlans; qu'elles seules parlent dans cet empire, & que vous êtes choisi pour leur apprendre le beau langage, l'usage du monde, & le moyen de plaire à leur souverain: vous leur trouverez de l'esprit; mais il faudra, tous les matins, que vous en choisissiez dix pour les piler dans le mortier du roi afin de lui en faire un bouillon. L'écrevisse ayant cessé de parler, le prince prit la parole: j'ignorois, madame, que vous eussiez bien voulu vous intéresser à ce qui me regarde; ce que j'en sens de reconnoissance. déjà, doit vous faire perdre la mauvaise idée que vous avez conçue des hommes en général, puisque, sur l'assurance que vous me donnez, je me sens capable d'en être touché: mais ce qui m'inquiète fort, c'est de savoir comment il faut s'y prendre pour raisonner avec les personnes dont vous voulez bien me confier l'éducation; si j'étois sûr qu'elles eussent autant d'esprit que vous, j'en serois peu en peine, & j'aurois bien de l'honneur à cet ouvrage; mais plus elles me sembleront difficiles à

inſtruire, moins j'aurai de courage de les punir de ce dont vraiſemblablement elles ne ſeront point coupables: ayant vécu avec elles, comment aller les livrer à n ſupplice..... Vous êtes obſtiné & grand parleur, reprit l'écreviſſe; mais nous ſaurons vous réduire. Alors, elle ſe leva de deſſus la table, & ſautant à terre, elle prit la véritable forme de Marmotte en vie; (car c'étoit cette méchante fée), ô ciel! s'écria le prince, voilà donc la perſonne qui ſe vante tant de s'intéreſſer à mes jours, elle qui ne fait que les rendre malheureux? Ah! Lumineuſe, pourſuivit-il, vous m'abandonnez. Il n'eut pas achevé ces mots que Marmotte ſe précipita par la fenêtre dans le réſervoir, & diſparut. Il reſta ſeul avec les douze mille écreviſſes. Après avoir un peu rêvé comment il feroit pour leur apprendre à vivre, ce qu'elles attendoient avec grand ſilence, il lui vint dans l'eſprit, qu'il pouvoit bien trouver, parmi elles, la belle & malheureuſe Baleine, puiſque l'affreuſe Marmotte lui avoit ordonné d'en piler dix tous les matins. Eh! pourquoi les piler, diſoit-il, ſinon pour me faire enrager? N'importe, cherchons-la, s'écria-t-il en ſe levant, & tâchons au moins de la reconnoître pour

mourir de douleur à ſes yeux. Alors, il demanda aux écreviſſes ſi elles vouloient bien lui permettre de chercher parmi elles, s'il n'y en avoit point une de ſa connoiſſance. Nous n'en ſavons rien, ſeigneur, dit la première qui parla; mais vous pouvez vous en informer juſqu'à l'heure où nous devons retourner au réſervoir, car il faut y paſſer la nuit abſolument. Zirphil commença ſes perquiſitions: plus il cherchoit, moins il découvroit; il remarqua ſeulement à quelques paroles qu'il tira de celles qu'il interrogea, qu'elles étoient autant de princeſſes transformées par la méchanceté de Marmotte. Cela lui donna un chagrin inconcevable, d'être obligé d'en choiſir dix pour le bouillon du roi. Le ſoir venant, elles lui firent appercevoir qu'il falloit rentrer dans le réſervoir, & ce ne fut pas ſans peine qu'il ſe réſolut à ſe priver du doux amuſement de chercher la princeſſe. Il n'avoit pu, en toute la journée, parler qu'à cent cinquante; mais comme il étoit du moins sûr qu'elle n'étoit pas parmi celles-là, il ſe détermina à en prendre dix dans le nombre: il ne l'eut pas plutôt choiſi, qu'il ſe diſpoſa à les porter aux offices du roi: mais il fut arrêté par les éclats de rire les plus étonnans que

faisoient les victimes qu'il alloit immoler; il en fut si surpris, qu'il fut quelque temps sans parler: enfin il les interrompit pour demander ce qu'il y avoit de si plaisant à ce qu'il alloit faire? Elles redoublèrent leurs ris avec de si bruyans éclats, & de si bon cœur, qu'il ne put s'empêcher, malgré les chagrins qu'il ressentoit, de mêler ses ris aux leurs. Elles vouloient parler, mais elles ne pouvoient pas; elles ne l'interrompoient que pour dire, ah, je n'en puis plus! Ah, j'en vais mourir! Non, il n'y a rien de si plaisant! Et de rire. Enfin, il arriva au palais en riant comme elles à gorge déployée; & ayant montré à une tête de brochet qui étoit chef de cuisine, ce qu'il tenoit dans ses mains, on lui apporta un mortier de porphire vert garni d'or, où il mit ses dix écrevisses, & se disposa à les piler. Alors le fond du mortier s'ouvrit, & il en sortit une flamme brillante qui éblouit le prince, & qui rentra en même-temps que le fond qui se referma. Il ne vit plus rien, pas même les écrevisses qui étoient aussi disparues; cela l'étonna, & lui causa cependant de la joie, car il étoit affligé de piler des écrevisses si joyeuses. Le brochet parut fâché de cette aventure, il en pleura amèrement. Le

prince en fut auſſi étonné que du rire des écreviſſes ; il ne put en ſavoir la raiſon, car la tête du brochet ne parloit point.

Il retourna, fort en peine de ſon aventure, dans ſon joli appartement où il ne trouva plus les écreviſſes, elles étoient retournées au réſervoir. Le lendemain matin, les écreviſſes entrèrent ſans Marmotte ; il chercha ſa princeſſe, & ne la trouvant point encore, il choiſit dix des plus belles : la même aventure arriva, elles rirent, & le brochet pleura quand elles furent diſparues avec les flammes. Trois mois de ſuite il vit toujours le même ſort ; il n'entendit point parler du roi des Merlans, ainſi il ne s'inquiétoit que de ne point voir la belle Baleine.

Un ſoir qu'il retournoit des offices chez lui, il traverſoit les jardins du palais ; en paſſant proche d'une paliſſade qui entouroit un boſquet charmant, au milieu duquel étoit une petite fontaine jailliſſante, il entendit parler ; cela l'étonna : il croyoit tous les habitans de ce royaume auſſi muets que ceux qu'il avoit vus, il marcha plus doucement, & entendit une voix qui diſoit : mais, ma princeſſe, tant que vous ne vous découvrirez point, votre époux ne vous reconnoîtra jamais. Que veux-tu que je faſſe, diſoit

l'autre voix qu'il reconnut pour celle qu'il avoit tant de fois entendue ? La cruauté de Marmotte m'y oblige, & je ne puis me faire connoître sans risquer ma vie & la sienne; la sage Lumineuse qui le conduit, lui cache ma figure, afin de nous conserver l'un à l'autre : il faut absolument qu'il me pile, c'est un arrêt irrévocable. Mais pourquoi vous piler, reprit l'autre ? jamais vous n'avez voulu me conter votre histoire; Citronette votre confidente me l'auroit confiée, si elle n'eût pas été choisie la semaine passée pour le bouillon du roi. Hélas! reprit la princesse, cette malheureuse a déjà subi le supplice que j'attends : je voudrois pouvoir être à sa place; car sûrement elle est à l'heure qu'il est dans sa grotte : mais dit l'autre voix, puisqu'il fait une si belle nuit, dites-moi pourquoi vous-êtes soumise à la vengeance de Marmotte ? Je vous ai déjà dit qui je suis, & je brûle d'impatience de vous connoître davantage. Quoique cela renouvelle mes douleurs, reprit la princesse, je ne puis refuser de vous satisfaire, aussi bien c'est parler de Zirphil, & je me livre avec joie à tout ce qui peut me le rappeler.

On juge aisément du plaisir que sentit le prince dans cet heureux moment, il se glissa

doucement dans le bosquet ; & comme il faisoit fort obscur, il ne voyoit rien : il écouta donc de toutes ses oreilles, & voici mot pour mot ce qu'il entendit.

Mon père étoit roi d'un pays voisin du Mont-Caucase, il régnoit le mieux qu'il pouvoit sur un peuple d'une méchanceté incroyable ; c'étoit des révoltes perpétuelles : souvent les fenêtres de son palais avoient été fracassées par les pierres qu'on lui jetoit. La reine ma mère qui avoit beaucoup d'esprit, lui composoit des harangues pour appaiser les séditions ; mais quand une avoit réussi un jour, le lendemain c'étoit un nouveau train. Les juges étoient las de condamner à mort, & les bourreaux de pendre ; enfin cela vint à un point si violent, que voyant que toutes nos provinces mêmes se réunissoient contre nous, mon père résolut de s'en aller à la campagne pour ne plus voir des choses si désagréables. Il mena la reine avec lui, & laissa le royaume à gouverner à un de ses ministres qui étoit fort sage, & moins poltron que le roi mon père. Ma mère étoit grosse de moi, ainsi elle arriva avec peine au bas du Mont-Caucase, où mon père avoit choisi son habitation. Nos méchans sujets firent des feux de joie à leur départ, & le lendemain,

main, ils étranglèrent notre miniſtre, diſant qu'il vouloit faire l'entendu, & qu'ils aimoient encore mieux leur roi. Mon père ne fut point touché de leur préférence, & reſta caché dans ſa petite maiſon, où bientôt je vis le jour.

On me nomma Camion, parce que j'étois fort petite ; d'ailleurs, le roi & la reine bien las d'honneurs qui leur avoient coûté ſi cher, voulant me cacher ma naiſſance, m'élevèrent comme une bergère. Au bout de dix ans qui leur avoient paru dix minutes, tant ils étoient contens dans leur retraite, les fées qui habitent le Caucaſe, indignées de la méchanceté des gens qui peuploient notre royaume, réſolurent d'y mettre ordre.

Un jour que j'étois avec mes moutons dans la prairie qui joignoit notre jardin, deux vieilles bergères m'accoſtèrent, & me prièrent de leur donner retraite pour la nuit ; elles avoient l'air ſi abattues & ſi triſtes ; que mon âme s'en émut de compaſſion. Venez, leur dis-je, mon père qui eſt paſteur voudra bien vous recevoir. Je courus à la cabane pour l'avertir de leur arrivée : il vint au-devant d'elles, & les reçut avec beaucoup de bonté, ainſi que la reine ma mère. Je fis rentrer alors mes brebis, & je leur

tirai du lait pour nos hôtesses. Pendant ce temps, mon père leur apprêta un bon petit souper, & la reine qui, comme je vous l'ai déjà dit, avoit bien de l'esprit, les entretenoit à merveille.

J'avois un petit agneau que j'aimois à la folie; mon père m'appela pour le lui donner, afin de le mettre à la broche: je n'étois pas accoutumée à résister à ses volontés, ainsi je le lui portai; mais j'en étois si affligée, que j'allai pleurer auprès de ma mère, qui de son côté étoit si occupée à parler à ces bonnes femmes, qu'elle n'y prit pas garde. Qu'a donc la petite Camion, dit une d'elles, qui me vit toute en larmes? Hélas! madame, lui dis-je, c'est mon père, qui vous fait rôtir mon petit agneau. Comment! dit celle qui n'avoit rien dit encore, c'est pour nous qu'on fait ce mal à la jolie Camion! Alors se levant, & donnant un coup de baguette, il sortit à l'instant de dessous terre une table magnifiquement servie, & les deux vieilles bergères devinrent deux dames si belles & si éclatantes de pierreries, que j'en restai toute immobile, jusques-là même que je ne fis pas attention que mon petit agneau bondissoit par la chambre, & faisoit mille sauts qui réjouirent beaucoup la compagnie; je

courus enfin à lui, après avoir baisé la main des belles dames; mais je fus toute étonnée de voir sa laine toute de canetille d'argent, & toute couverte de rubans couleur de rose.

Mon père & ma mère étoient occupés à servir les fées, car vous vous doutez bien que c'en étoient deux. Elles relevèrent le roi & la reine qui s'étoient prosternés. Roi & reine, dit celle qui paroissoit la plus majestueuse, nous vous connoissons depuis long-temps, & votre malheur nous a fait pitié. Ne croyez pas que les grandeurs dispensent des maux attachés à la vie humaine, vous devez connoître par expérience que plus le rang est élevé, & plus on en éprouve de sensibles : votre patience & votre vertu vous ont mis au-dessus de vos malheurs; il est temps de vous en donner la récompense. Je suis la fée Lumineuse, & je viens vous demander ce qui pourroit convenir à vos majestés : parlez, & ne craignez point de mettre notre pouvoir à l'épreuve; consultez ensemble, vos souhaits seront accomplis : mais surtout, ne parlez point de Camion; sa destinée est à part. La fée Marmotte, envieuse de ce qu'elle lui promet de brillant, l'a obscurcie pour quelque temps; mais elle sentira mieux le prix de son bonheur, quand

elle aura connu les malheurs de la vie ; nous la protégerons en les adouciſſant : voilà ce qu'il nous eſt permis de vous dire ; parlez, après cela, nous pouvons tout pour vous.

Les fées ſe turent après cette harangue ; la reine ſe tourna vers le roi pour lui dire de répondre, car elle pleuroit d'apprendre que j'étois deſtinée à être malheureuſe ; mais mon père n'étoit pas plus en état qu'elle de parler ; il faiſoit des cris pitoyables, & moi, les voyant pleurer, je quittai mon mouton pour venir pleurer avec eux. Les fées attendoient avec une grande impatience & un grand ſilence la fin de nos larmes ; enfin ma mère pouſſa un peu le roi, pour lui faire appercevoir qu'on attendoit ſa réponſe. Il ôta donc ſon mouchoir de deſſus ſon viſage, & dit, que puiſqu'il étoit décidé que je ſerois malheureuſe, aucun des biens qu'on lui offroit ne pouvoit lui être agréable, & qu'il refuſoit le bonheur qu'on lui promettoit, puiſqu'il ſeroit toujours empoiſonné par l'idée qu'il auroit de ce que j'avois à craindre. La reine ajouta, voyant que ce pauvre homme ne diſoit plus mot, qu'elle ſupplioit les fées de leur ôter la vie, le jour où le deſtin me feroit ſentir ſa rigueur ; &

qu'elle ne demandoit pour toute grâce, que de n'en être pas témoin.

Les bonnes fées, attendries par la douleur extrême qui régnoit dans la famille royale, se parlèrent un peu tout bas ; puis Lumineuse, qui avoit déjà porté la parole, dit à la reine : consolez-vous, madame, les malheurs dont on menace Camion ne seront pas si grands qu'ils ne puissent finir heureusement : car au moment que l'époux que nous lui destinons aura obéi à ce que la destinée lui ordonnera, elle sera heureuse avec lui pour jamais, & la malignité de notre sœur ne pourra rien, ni sur elle, ni sur lui : c'est un prince digne d'elle que nous lui donnerons ; & tout ce que nous pouvons vous dire, c'est qu'il faut absolument que vous descendiez tous les matins votre fille dans le puits, & qu'elle s'y baigne pendant une demi-heure. Si vous observez exactement cette règle, peut-être évitera-t-elle les maux dont elle est menacée, c'est à douze ans que se doit accomplir cette destinée : si elle va jusqu'à treize sans en ressentir l'effet, il n'y aura plus rien à craindre : voilà pour ce qui la regarde ; pour vous, desirez, & nous pouvons accomplir vos souhaits.

Le roi & la reine se regardèrent, & après un peu de silence, le roi demanda de devenir statue jusqu'après mes treize ans accomplis, & la reine borna ses souhaits à demander que le puits où je devois être baignée fut toujours convenable à la saison. Les fées, charmées de cet excès de tendresse, ajoutèrent que l'eau seroit de fleur d'orange, & que le roi, toutes & quantes fois la reine lui jetteroit de cette eau, reprendroit sa forme naturelle, & redeviendroit statue quand il le voudroit. Ensuite elles prirent congé de nous, après avoir loué le roi & la reine de leur modération, & leur avoir promis de les aider toutes les fois qu'il en seroit besoin, en brûlant un brin de la canetille dont mon mouton étoit couvert.

Elles disparurent, & je sentis du chagrin pour la première fois de ma vie, en voyant le roi mon père devenir une grande statue de marbre noir. La reine fondoit en larmes, & moi aussi : mais enfin, comme tout cesse, je cessai de pleurer, & ne m'occupai plus qu'à consoler ma mère, parce que je me sentis toute pleine de raison, & capable de sentimens. La reine passoit sa vie aux pieds de la statue, & moi, après m'être

baignée comme on l'avoit ordonné, j'allois chercher du lait de nos brebis, & nous en mangions pour nous ſoutenir; car la reine n'avoit pas la force de vouloir autre choſe, & ce n'étoit que par amitié pour moi qu'elle vouloit bien conſerver une vie qui lui ſembloit ſi amère. Hélas ! ma fille, me diſoit-elle quelquefois, de quoi nous ont ſervi nos grandeurs & notre élévation ? car elle ne me cachoit plus ma naiſſance; ne falloit-il pas plutôt naître dans un rang plus bas, puiſque la couronne entraîne des chagrins ſi grands ? La ſeule vertu, ma chère Camion, me les fait ſupporter, ma tendreſſe pour vous y aide encore; mais il eſt des momens où mon ame ſemble vouloir ſe ſéparer de moi, & j'avoue que je ſens de la douceur à imaginer que je puis mourir.

Ce n'eſt pas moi que vous devez pleurer, ajoutoit-elle, c'eſt votre père, dont la douleur encore plus forte que la mienne, l'a porté à vouloir preſque ceſſer de vivre. N'oubliez jamais, ma chère, la reconnoiſſance que vous lui devez. Hélas ! madame, répondis-je, je ne ſuis pas capable de l'oublier jamais, & je le ſuis moins encore de ne pas me ſouvenir que vous avez bien voulu vivre pour me ſecourir.

On me baignoit donc tous les jours, & ma mère s'ennuyoit fort de voir toujours le roi une ſtatue inanimée ; elle n'oſoit cependant le rappeler à la vie, craignant de lui donner la douleur d'être témoin de ce qui devoit m'arriver ; les fées ne l'ayant point ſpécifié, nous en étions dans une inquiétude mortelle. La reine ſurtout qui ſe figuroit des choſes effroyables, parce que ſon idée ayant un vaſte champ pour s'étendre, ne mettoit point de bornes à ſa crainte ; car pour moi, je m'en embarraſſois aſſez peu, tant il eſt vrai que la jeuneſſe eſt le ſeul temps où nous jouiſſons du préſent.

Ma mère me diſoit ſans-ceſſe qu'elle avoit envie de faire revivre le roi, j'en étois d'avis auſſi ; enfin, au bout de ſix mois, voyant que le bain des fées m'avoit fort embellie, & orné mon eſprit, qui ſe formoit de jour en jour, elle réſolut de ſe ſatisfaire, pour au moins, diſoit-elle, donner au roi le plaiſir de me voir ; ainſi elle m'ordonna de lui apporter de l'eau du puits. Effectivement, après le bain je remontai un vaſe de cette eau merveilleuſe, & la ſtatue n'en fut pas plutôt arroſée, que mon père devint homme. La reine ſe jeta à ſes pieds

pour lui demander pardon d'avoir troublé ſon repos ; il la releva , & l'embraſſant tendrement, la paix fut bientôt faite, elle me préſenta à lui.

J'ai honte de vous dire qu'il fut charmé & ſurpris ; car, comment me croiriez-vous, belle princeſſe, dit la voix qui s'interrompit, moi, la plus vilaine de toutes les écreviſſes ? Hé ! je vous crois de reſte, reprit celle à laquelle on parloit : moi, qui pouvois me vanter d'être charmante, peut-on l'être ſous cette vilaine écaille ? Mais, pourſuivez, je vous ſupplie, car j'attends avec impatience la fin de votre hiſtoire. Hé bien donc, dit l'autre voix, le roi fut enchanté de moi, me fit mille careſſes, & demanda à la reine ſi elle ne ſavoit aucunes nouvelles. Hélas, dit-elle, qui dans ce déſert peut m'en venir dire ? De plus, uniquement occupée à pleurer votre métamorphoſe, je cherche peu à m'inſtruire d'un univers qui ne m'eſt rien ſans vous : Hé bien, dit le roi, je vais vous en dire, moi : car ne croyez pas que j'aie toujours dormi. Les fées, qui veillent pour nous, m'ont fait voir mes ſujets punis. De tout mon royaume elles ont fait un vaſte étang, & tous les habitans ſont autant d'hommes-

poiſſons. Un neveu de la fée Marmotte, qu'elles ont établi pour roi, les perſécute avec une cruauté ſans égale; il les mange pour la moindre faute, & au bout d'un temps, qui m'eſt inconnu, il viendra un prince qui ſera roi à ſa place; & c'eſt dans ce grand royaume, qui ſera rétabli, que Camion doit trouver tout ſon bonheur. Voilà tout ce que j'en ſais : ce n'eſt pas avoir mal paſſé ſon temps, dit-il en riant, que d'avoir ſu ces choſes-là. Les fées venoient m'inſtruire toutes les nuits, & j'en aurois peut-être ſu davantage, ſi vous m'aviez laiſſé plus long-temps; mais enfin, je ſuis ravi de vous revoir, & je ne ſais ſi je redeviendrai ſtatue ſitôt, par le plaiſir que j'ai d'être avec vous.

Nous paſsâmes quelque temps le plus heureuſement du monde. Le roi & la reine cependant étoient un peu triſtes quand ils ſongeoient que j'approchois de treize ans. Comme la reine me baignoit avec grand ſoin, elle eſpéroit que la prédiction n'auroit point lieu; mais qui eſt-ce qui peut ſe vanter d'aller contre la deſtinée? Un matin que la reine étoit déjà levée, & qu'elle cueilloit des fleurs pour parer notre cabane, parce que le roi les aimoit beaucoup, elle

vit sortir de déssous une plante de tubéreuse une vilaine bête, faite à-peu-près comme une marmotte ; cette bête se jeta sur elle, & lui mordit le nez ; elle s'évanouit par la douleur que cette morsure lui causa, & mon père, au bout d'une heure, ne la voyant pas revenir, la vint chercher. Jugez de son étonnement, de la voir presque morte & toute en sang! il fit des cris affreux ; j'allai à son secours, & nous rapportâmes tous deux la reine encore évanouie, que nous mîmes au lit, & qui fut encore deux heures sans revenir. Enfin elle commença à donner quelques signes de vie, & nous eûmes le plaisir de la revoir un moment après en très-bonne santé, hors la douleur de sa morsure qui la faisoit beaucoup souffrir. Elle demanda d'abord si j'avois été me baigner; mais nous avions été si occupés, que je l'avois oublié. Elle en fut bien alarmée; cependant, voyant qu'il n'en étoit point encore arrivé d'accident, elle se rassura, & nous conta son aventure qui nous surprit infiniment.

Cependant la journée se passa sans autre chagrin; le roi avoit pris un fusil, & avoit cherché par-tout la maudite bête, sans la trouver. Le lendemain, au lever de l'au-

rore, la reine s'éveilla, & vint me chercher pour réparer la faute de la veille; elle me descendit dans le puits comme à l'ordinaire, mais, hélas! jour fatal & trop malheureux! A ce même instant, le ciel quoique serein fit entendre un tonnerre effroyable, l'air s'alluma, & d'un nuage embrasé il sortit une flèche de feu qui tomba dans le puits; ma mère, par frayeur, lâcha la corde qui me tenoit, & je tombai au fond, sans autre mal que de sentir que la moitié de mon corps n'étoit qu'un poisson énorme, qu'on nomme baleine; je nageai pendant un peu de temps, & j'appelai la reine de toutes mes forces. Elle ne répondit point, je m'en affligeois, & pleurois amèrement tant sa perte que ma métamorphose, lorsque je sentis qu'un pouvoir inconnu me forçoit à descendre au fond de l'eau; & que l'ayant touché, j'entrai dans une grotte de cristal, où je trouvai une espèce de nymphe assez vilaine, tant elle avoit de l'air d'une grenouille d'une grosseur excessive. Cependant, elle sourit à mon approche, & me dit : Camion, je suis la nymphe du puits sans fond, j'ai ordre de te recevoir & de te faire accomplir la pénitence qui t'est destinée pour avoir manqué de te baigner : suis

moi & ne raisonne pas. Comment, hélas! l'aurois-je pu? J'étois si troublée & si mourante de me trouver à sec, que je n'avois pas la force de parler. Elle me prit par la queue, & me tira, non sans souffrance, dans un sallon de marbre vert qui étoit proche de sa grotte, & elle me mit dans une cuve d'or pleine d'eau, où je commençai à reprendre mes esprits. La bonne nymphe en parut ravie. Je m'appelle Citronette, me dit-elle, je suis commise à ta garde, tu peux m'ordonner tout ce que tu voudras; je sais parfaitement le passé & le présent; pour l'avenir, il ne m'appartient pas d'y pénétrer : ainsi, commande, & du moins je pourrai t'aider à passer le temps de ta pénitence, sans t'ennuyer. J'embrassai la bonne Citronette à ces mots, & je me mis à lui conter les événemens de ma vie; ensuite je lui demandai ce qu'étoient devenus le roi & la reine.

Elle alloit me répondre, lorsqu'une Marmotte effroyable, grande comme une personne, entra dans le sallon, & me glaça d'horreur. Elle marchoit sur les pieds de derrière, & s'appuyoit sur une baguette d'or qui lui donnoit assez de grâce. Elle s'approcha de la cuve, où j'aurois voulu pou-

voir me noyer, tant j'étois effrayée, & levant cette baguette dont elle me toucha: Camion, me dit-elle, tu es en ma puiſſance, & rien ne peut t'en retirer que ton obéiſſance & celle de l'époux que mes ſœurs t'ont deſtiné. Ecoute-moi, & perds cette frayeur qui ne ſied pas à un grand courage. Dès ton enfance, je voulus prendre ſoin de toi, & te marier à mon neveu, le roi des Merlans; Lumineuſe & deux ou trois autres de mes ſœurs s'étoient déjà emparées de ce droit; j'en fus fâchée, & je fis tomber ma mauvaiſé humeur ſur toi; ne pouvant rien ſur elles, je réſolus donc de te punir de leur entêtement, & je te douai d'être baleine au moins la moitié de ta vie. Mes ſœurs crièrent tant à l'injuſtice que je diminuai ma vengeance des trois quarts & demi; mais je me réſervai pour ma complaiſance de te faire épouſer mon neveu. Lumineuſe qui eſt impérieuſe, & malheureuſement au-deſſus de moi, ne voulut pas entendre à cet accommodement, parce qu'elle t'avoit deſtinée avant moi à un prince qu'elle protège. Il fallut donc encore en paſſer à ſon avis, malgré mon reſſentiment; tout ce que j'en pus obtenir, c'eſt que le premier qui te délivreroit de mes

pattes, feroit ton époux : voilà leur portrait, interrompit-elle, en me montrant effectivement deux boëtes d'or : tu les connoîtras à cela; mais fi l'un des deux vient pour te délivrer, il faut qu'il te donne la foi de mariage dans la cuve, & que pour en fortir, il écorche une à une tes écailles de baleine; fans cela tu refteras toujours poiffon. Mon neveu ne s'en inquiétera pas: mais pour le protégé de Lumineufe, il trouvera cela fort vilain, car il m'a l'air d'être un petit monfieur bien délicat. Emploie donc ton adreffe pour te faire écorcher; & après cela, tu ne feras plus malheureufe, fi c'eft l'être que d'être une belle baleine bien groffe & bien nourrie, & d'avoir de l'eau jufqu'au col.

A ces mots, que je laiffai fans réplique, je demeurai très-affligée, tant de mon état préfent que de l'écorcherie où je devois paffer.

Marmotte difparut en nous laiffant les deux boîtes à portrait. Je pleurois mes chagrins & ma fituation, fans fonger à les regarder. Lorfque la bonne & pitoyable Citronette me dit : Allons, il ne faut pas s'affliger des maux auxquels on ne peut remédier. Voyons fi je ne puis pas vous aider à

vous consoler; d'abord, tâchez de ne pas tant pleurer, car j'ai le cœur tendre, & je ne puis voir vos larmes sans avoir envie de les accompagner des miennes. Dissipons nous en regardant ces portraits. En achevant ces mots, elle ouvrit la première boîte, & me la montrant, nous fîmes toutes deux des cris de Melusine, en voyant une vilaine tête de merlan, peinte cependant avec tout l'avantage qu'on avoit pu lui donner; mais malgré cela, de mémoire d'homme on n'a jamais rien vu de si laid. Otez-moi cet objet, lui dis-je; je ne puis en soutenir la vue davantage. J'aimerois mieux être Baleine toute ma vie que d'épouser l'horrible Merlan. Elle ne me donna pas le temps d'achever mes imprécations contre ce monstre. Voyez, dit-elle, ce jeune mignon; oh! pour celui-là il peut nous écorcher à son plaisir, nous n'en serons pas si fâchées! Je regardai vîtement si ce qu'elle disoit étoit vrai, je n'en fus que trop-tôt convaincue. Une phisionomie noble & charmante se présenta à mes regards; des yeux tendres & fins embellissoient ce visage plein de douceur & de majesté; il y règnoit un air d'esprit qui achevoit les grâces de cette délicieuse peinture; de grands cheveux noirs, bouclés natu-

rellement, y donnoient un air que Citronette prit pour de la nonchalance, & auquel je ne me mépris pas quand je n'y trouvai que le charme de la tendresse.

Je regardois donc cette jolie figure avec un plaisir dont je ne m'appercevois pas. Citronette le remarqua la première. En bonne-foi! s'écria-t-elle, voilà celui que nous choisissons. Cette folie me retira de ma rêverie, & rougissant de mon extase: à quoi bon se flatter, lui dis-je? Ah! ma chère Citronette, ceci m'a bien l'air d'être encore un tour de la cruelle Marmotte; elle a épuisé son art pour me donner le regret de ne jamais trouver un objet semblable dans la nature. Comment! dit Citronette, déjà des réflexions sur ce portrait? Ah! vraiment je ne m'y attendois pas sitôt. Je rougis encore de cette mauvaise plaisanterie, & je devins toute embarrassée d'avoir découvert trop naïvement l'effet que produisoit sur mon cœur cette belle peinture. Citronette connut encore ma pensée. Non, non, dit-elle en m'embrassant, ne vous répentez pas de cet aveu, votre bonne foi me charme; & pour vous consoler, je vous dirai que Marmotte ne vous trompe point, & qu'il y a dans le monde un prince qui est le vérita-

ble original du tableau. Cette assurance me donna de la joie dans le moment; mais l'instant d'après je la perdis en songeant que ce prince ne me verroit jamais, puisque j'étois dans les entrailles de la terre, & que Marmotte, par son pouvoir, feroit plutôt percer ma demeure par son monstre de neveu, que d'aider le moins du monde un prince qu'elle haïssoit à cause qu'on me l'avoit destiné sans son aveu. Je ne cachai plus ce que je pensois à Citronette; ma feinte même eût été inutile, car elle lisoit avec une facilité surprenante les plus secrettes de mes pensées; j'aimai donc mieux m'en faire honneur, elle le méritoit par son attachement pour moi, & j'y trouvai une grande consolation; car j'éprouvai dès ce jour que quand on a le cœur rempli d'un objet, on est bien heureux de pouvoir en parler. Effectivement, j'aimai dès ce moment, & Citronette me débrouilloit avec bien de l'esprit & de la clarté, la confusion & le trouble que porte dans une ame le commencement d'une grande passion. Elle adoucissoit ma douleur en m'en laissant parler; & quand j'étois épuisée de paroles, elle changeoit doucement la conversation qui rouloit presque toujours sur ma tendresse & sur mes cha-

grins. Elle m'avoit appris que le roi étoit transſporté chez le roi des Merlans ; & que la reine, au moment qu'elle m'avoit perdue, étoit devenue écreviſſe. Je ne pouvois comprendre ceci : on ne devient point écreviſſe, diſois-je ? Comprenez-vous mieux que vous ſoyez devenue baleine, me diſoit-elle ? Elle avoit raiſon ; mais on eſt ſouvent étonné des choſes qui arrivent aux autres, quoiqu'on ait dans ſoi de plus grands ſujets d'étonnement. Mon peu d'expérience faiſoit cela. Citronette rioit ſouvent de mon innocence, & étoit ſurpriſe de me voir ſi éloquente dans ma tendreſſe : car il eſt vrai que je l'étois ſur ce chapitre, & que je trouve que cette paſſion porte de grandes lumières dans l'eſprit. Je ne dormis plus, je réveillois cent fois par nuit la complaiſante Citronette, pour lui parler de mon prince ; elle m'avoit appris ſon nom, & me diſoit qu'il chaſſoit prèſque tous les jours dans la forêt au-deſſous de laquelle j'étois enterrée. Elle me propoſoit d'eſſayer de l'attirer dans notre demeure ; mais je ne voulois pas y conſentir quoique j'en mouruſſe d'envie. J'avois peur qu'il ne mourût faute de reſpiration ; nous y étions accoutumées, cela étoit différent : je craignois que ce ne fût une démar-

che bien libre : de plus, j'étois désolée de lui paroître une baleine, & je mesurois son aversion pour moi à celle que m'avoit inspirée la vue du portrait du roi des Merlans. Citronette me rassuroit, en me disant que malgré la queue de baleine mon visage étoit charmant ; je le croyois quelquefois ; mais le plus souvent j'en étois inquiète, & après m'être regardée, je ne me trouvois pas assez bien pour croire que j'inspirerois de l'amour à celui qui me l'avoit si bien fait connoître ; moyenant cela, mon amour propre soutenoit ma vertu. Hélas! en a-t-on de véritable que celle-là ? Il est bien rare d'en trouver une assez pure, pour n'être fondée sur aucun de ces motifs.

Je passois mes jours à imaginer des moyens de le voir & de me faire voir à lui, & je détruisois ensuite tout ce que j'avois imaginé. Citronette m'étoit d'un grand secours dans ce temps ; car il faut avouer qu'elle a infiniment d'esprit, & plus encore de douceur & de complaisance. Un jour que j'étois encore plus triste qu'à l'ordinaire, car l'amour a cela de propre, qu'il porte assez les ames douces à la tristesse ; je vis entrer l'affreuse Marmotte avec deux personnes que je ne reconnus point d'abord. J'allai me mettre dans la tête que

c'étoit son malheureux neveu qu'elle m'amenoit ; je fis des cris affreux ; elles s'approchèrent de moi promptement. Mais quand on l'écorchera, dit la vilaine Marmotte, elle ne criera pas plus fort : voyez un peu qu'on lui fait grand mal ! Mon Dieu ! ma sœur, dit une de ces personnes qui étoient venues avec elle, & que je reconnus avec joie pour celles que j'avois vues autrefois dans notre hameau ; laissez vos termes d'écorcher, & disons à Camion ce que nous avons à lui dire. Volontiers, dit Marmotte, mais c'est aux conditions que vous savez.

La bonne fée, sans l'écouter ni lui répondre, m'adressa alors la parole : Camion, me dit-elle, nous sommes trop peinées de votre état pour ne pas songer à y remédier, d'autant plus que vous ne l'avez pas mérité ; mes sœurs & moi avons résolu de l'adoucir de tout notre pouvoir. Voici donc ce que nous avons imaginé. Vous allez être présentée à la cour du prince que je vous ai destiné dès l'enfance ; mais, ma chère enfant, vous n'y paroîtrez point telle que vous êtes, & il vous est ordonné de revenir trois fois la semaine vous replonger la nuit dans votre cuve : car jusqu'à ce que vous soyez mariée... Et écorchée, interrompit en riant comme

une perdue la vilaine Marmotte. La bonne fée se tourna vers elle en haussant les épaules, & reprit tout de suite : & jusqu'à ce que vous soyez mariée, vous serez baleine ici. Le reste, nous ne pouvons vous le dire, vous serez instruite à mesure : mais, surtout, gardez votre secret; car s'il vous échappe un mot qui tende à le découvrir, ni moi ni mes sœurs ne pouvons rien faire pour vous, & vous serez livrée à ma sœur Marmotte. C'est où je l'attends, dit cette méchante fée, & je la vois déjà en ma puissance; car un secret gardé par une fille est un phénomène.

C'est son affaire, dit Lumineuse (car c'étoit elle qui m'avoit déjà parlé). Au reste, ma fille, me dit-elle, vous allez devenir une petite poupée d'émail pensante & parlante; nous conserverons tous vos traits, & je vous donne huit jours pour examiner si ce que je vous dis vous convient; nous reviendrons alors, & vous me direz si vous y consentez, ou si vous aimez mieux attendre ici l'évènement qui doit vous amener un des deux époux que nous vous avons destiné. Je n'eus pas le temps de répondre, les fées après ces mots partirent, & je restai confondue de tout ce que je venois de voir & d'entendre.

Je reſtai avec Citronette, qui me fit envi-ſager que c'étoit un bonheur pour moi que d'être poupée d'émail; j'en ſoupirois quand je ſongeois que mon prince n'auroit jamais de goût pour une telle babiole; mais enfin le deſir de le voir & de le connoître l'em-porta ſur celui de lui plaire, & je réſolus d'accepter le parti qu'on m'avoit propoſé, d'autant plus que Zirphil (car on me l'avoit nommé) pouvoit fort bien être prévenu par le roi des Merlans, & cette idée me faiſoit mourir de douleur.

Citronette me diſoit qu'il chaſſoit tous les jours dans la forêt qui étoit au-deſſus de moi, & je lui faiſois prendre tous les jours la forme d'un cerf, d'une biche ou d'un ſanglier, pour m'en venir dire des nouvelles qui ne man-quoient jamais de ſe rapporter à ce qu'en penſoit mon cœur; car elle me le peignoit cent fois au-deſſus du portrait que j'en avois, & mon imagination l'embelliſſoit encore, ſi bien que j'étois réſolue de le voir ou de mou-rir. Je n'avois plus qu'un jour à attendre les fées; & Citronette étoit en ſanglier dans la forêt pour charmer mon impatience, lorſque je la vis revenir ſuivie du trop aimable Zir-phil. Je ne puis vous peindre ma joie & mon étonnement; il n'y a point de termes propres

pour vous les exprimer. Mais ce qui me transſporta le plus, c'eſt que le prince charmant parut enchanté de moi; peut-être le ſentois-je trop pour ne pas aider à m'y tromper; mais enfin je crus voir dans ſes yeux qu'il ſentoit ce qu'il m'avoit fait connoître. Citronette plus attentive à mon bonheur qu'à reſpecter notre extaſe, nous en tira, en le priant de m'écorcher ou de m'épouſer. Alors revenant à moi, & ſentant le danger de ma ſituation, je me joignis à elle; & par nos cris & par nos larmes, il ſe réſolut de me donner ſa foi; je ne l'eus pas acceptée qu'il diſparut ſans ſavoir comment, & je me trouvai dans ma forme ordinaire, couchée dans un bon lit: il n'étoit plus queſtion d'être baleine, mais j'étois toujours dans les entrailles de la terre, dans le ſallon verd; & Citronette avoit perdu la puiſſance d'en ſortir, & de ſe transformer.

J'attendois les fées avec un tremblement effroyable; ma tendreſſe avoit redoublé par la connoiſſance de ſon objet, & je craignois que mon charmant époux ne fût compris dans la vengeance des fées, ne les ayant pas attendues pour être témoins de mon mariage. Citronette avoit beau vouloir me raſſurer, je ne pouvois vaincre ma douleur

&

& ma frayeur. Marmotte parut avec le jour, je ne vis point Lumineuſe ni ſa compagne : elle n'avoit point l'air plus irritée qu'à l'ordinaire ; elle me toucha de ſa baguette, ſans me parler, & je devins une petite poupée charmante qu'elle mit dans ſon étui à cure-dents, & ſe tranſporta chez la reine mère de mon époux ; elle me donna à elle, avec ordre de me faire épouſer ſon fils, ou de s'attendre à tous les maux qu'elle étoit capable de lui faire, & lui dit que j'étois ſa filleule, & que je me nommois la princeſſe Camion. Je pris effectivement beaucoup d'amitié pour ma belle-mère ; je la trouvois charmante de vouloir bien être la mère de ce Zirphil que j'adorois, & mes careſſes obtinrent les ſiennes. J'étois tranſportée toutes les nuits dans le ſallon verd, & j'y jouiſſois du plaiſir de les paſſer avec mon époux ; car le même pouvoir agiſſoit ſur lui, & le tranſportoit de même que moi dans cette demeure ſouterraine. Je ne ſavois pourquoi on me défendoit de lui dire mon ſecret, puiſque j'étois mariée ; mais je le gardois, malgré l'impatience où il étoit de l'apprendre.

Vous allez voir, dit en ſoupirant cette perſonne qui parloit, comme on ne peut éviter ſon deſtin. Mais cependant, interrom-

pit-elle, il commence à faire jour, & je sens que je suis toute fatiguée d'être hors de l'eau; reprenons le chemin du réservoir, & demain à pareille heure, si nous ne sommes pas choisies pour le bouillon de l'indigne roi des Merlans, nous reprendrons le fil de l'histoire; allons.

Zirphil n'entendit plus rien, & reprit lui-même le chemin de son sallon, bien affligé de n'avoir pas appris à sa princesse qu'il étoit si proche d'elle : mais la crainte d'augmenter encore ses malheurs par cette indiscrétion, le consola de ne l'avoir pas hasardée ; cependant la douleur de la voir prête à périr par ses mains le fit résoudre à parcourir encore les écrevisses pour savoir leur histoire.

Le prince Zirphil vint se coucher ; mais ce ne fut pas pour dormir, il ne put fermer l'œil de la nuit. Avoir retrouvé sa princesse, la voir écrevisse & prête à être sacrifiée au bouillon du roi des Merlans, lui sembloit un supplice plus affreux encore que la mort à laquelle il croyoit qu'elle étoit réservée. Il soupiroit & s'agitoit cruellement, lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans le jardin; il ne l'entendit d'abord que confusément, mais en écoutant bien, il distingua des flûtes &

des conques marines. Il se leva & regarda par la fenêtre ; alors il vit le roi des Merlans, accompagné des douze requins qui composoient le conseil, qui s'avançoit vers son pavillon ; il alla promptement ouvrir la porte, & cette troupe y étant entrée, le roi dans sa cuve fit d'abord puiser de l'eau de la mer par les pairs du royaume qui le portoient, & après s'être un peu reposé & fait prendre place au conseil, il adressa la parole au jeune prince : Qui que vous soyiez, dit-il, vous avez apparemment résolu de me faire mourir de faim, car vous m'envoyez tous les jours un bouillon que je ne peux pas avaler : mais, jeune homme, je veux bien vous dire que si vous êtes d'accord avec les puissances ennemies pour m'empoisonner, vous avez pris un mauvais parti ; comme neveu de la fée Marmotte, je suis hors de toute atteinte, & ma vie est en sûreté. Le prince étonné de voir qu'on le soupçonnoit d'un sentiment si bas, alloit répondre avec fierté ; mais par hasard, comme il levoit la main, il jeta les yeux sur sa bague, & il y vit Lumineuse qui mettoit le doigt sur sa bouche pour lui faire signe de se taire ; il ne s'étoit pas encore avisé de la consulter, tant sa douleur l'avoit

occupé. Il se tut effectivement ; mais il parut une indignation sur son visage, que les requins remarquèrent ; car ils lui firent une mine d'applaudissement, qui vouloit dire qu'ils ne l'en croyoient pas capable. Ho ça, dit le roi, puisque ce mirmidon paroît si fâché, il faut le faire travailler devant nous. Qu'on aille à ma cuisine, & qu'on apporte le mortier des écrevisses, je veux en régaler le conseil : aussitôt une tête de brochet alla chercher ce que le roi demandoit ; & pendant ce temps, les douze requins prirent un grand filet qu'ils jetèrent dans le réservoir par la fenêtre, & en rapportèrent trois ou quatre mille écrevisses.

Pendant cet intervalle que le conseil employa à pêcher, & la tête de brochet à aller chercher le mortier du roi, Zirphil réfléchit, & sentit que l'instant de sa vie le plus critique approchoit, & qu'il alloit absolument décider de son bonheur ou de son malheur ; il s'arma d'une résolution à toute épreuve, & tournant toutes ses pensées vers la fée Lumineuse, il la pria de lui vouloir être favorable ; il regarda sa bague en ce moment, & vit cette belle fée qui lui faisoit signe de piler courageusement ; cela l'anima, & lui ôta un peu de la douleur qu'il sentoit

d'en venir à cette cruauté. Enfin, le malheureux mortier parut. Zirphil s'en approcha de bonne grâce, & se mit en devoir d'obéir au roi. Le conseil apporta les écrevisses en cérémonie, & le prince les voulut piler; mais il arriva la même chose à celles-là que ce qui étoit arrivé aux précédentes dans les offices; le fond du mortier s'ouvrit, & la flamme les dévora. Le roi & ses maudits requins s'amusèrent long-temps de ce spectacle, & ne s'ennuyoient point de remplir le mortier: enfin, il n'en restoit plus qu'une des quatre mille: elle étoit belle & grosse à ravir. Le roi ordonna qu'on essayât de l'écailler pour voir s'il en pourroit manger quelques-unes: on la donna à Zirphil pour essayer; il étoit tout tremblant de ce nouveau supplice; mais il le fut bien davantage quand il vit cette pauvre écrevisse qui joignoit ses deux pattes, & les yeux pleins de larmes, qui lui dit: Hélas! Zirphil, que vous ai-je fait pour vouloir me faire tant de mal? Le prince ému par ces mots, & le cœur percé de douleur, la regardoit tristement: enfin, il prit sur lui de prier le roi de vouloir bien qu'on la pilât. Le roi jaloux de son autorité, & entier dans ses résolutions, s'enflamma de colère à cette humble prière, & menaça

Zirphil de le piler lui-même s'il ne l'écailloit.
Le pauvre prince la reprit des mains d'un des requins à qui il l'avoit confiée, & avec un petit couteau qu'on lui donna, il l'approcha de l'écreviſſe tout tremblant; il regarda ſa bague, & vit Lumineuſe qui rioit & qui parloit à une perſonne voilée qu'elle tenoit par la main : il ne comprit rien à cela, & le roi qui ne lui donnoit pas le temps de réfléchir, lui cria tant de finir, que le prince donna du couteau dans les écailles avec tant de force que l'écreviſſe cria douloureuſement ; il détournoit ſes yeux des ſiens, & ne pouvoit s'empêcher de pleurer : enfin, il continua; mais à ſon grand étonnement, il ne l'eût pas achevée de dépouiller qu'il vit dans ſes mains la vilaine Marmotte qui ſauta par terre en faiſant des éclats de rire ſi bruyans & ſi déſagréables, en ſe moquant de Zirphil, que cela l'empêcha de ſe trouver mal; car il étoit près de tomber en foibleſſe.

Le roi étonné, cria : Comment c'eſt ma tante! Et vraiment c'eſt elle-même, dit cette perſécutante bête : mais, mon cher Merlan, je viens vous apprendre une terrible nouvelle. Merlan pâlit à ces mots, & le conſeil prit un air de contentement qui

acheva de déconcerter le roi & son épouvantable tante. C'en est fait, mon cher mignon, continua Marmotte, vous allez retourner dans votre humide royaume; car ce petit étourdi que vous voyez, s'est mêlé d'avoir une constance à toute épreuve, & il a triomphé de toutes les embûches que je lui avois dressées, pour l'empêcher de vous enlever la princesse que je vous avois destinée. A ces mots le roi des Merlans tomba dans un excès de fureur qui ne se peut exprimer; il fit des extravagances qui montroient bien qu'il avoit les passions vives. Marmotte voulut en vain le calmer; ni prières, ni menaces n'y firent rien, il cassa sa cuve en mille pièces, & demeurant à sec, il s'évanouit. Marmotte, outrée de colère, se tourna vers Zirphil qui étoit demeuré tranquille spectateur de cette tragique scène, & lui dit: Tu as vaincu, Zirphil, par la puissance d'une fée à laquelle j'obéis; mais tu n'es pas encore au bout de tes peines, tu ne peux être heureux qu'après m'avoir remis en main propre, l'étui qui renfermoit la maudite Camion; Lumineuse même en est d'accord, & j'ai obtenu d'elle que tu souffriras encore tout ce temps-là. A ces mots, elle chargea le roi des Merlans sur ses épaules,

& le précipita dans le réservoir, avec les requins, le palais & tous ses habitans. Zirphil se trouva seul au pied d'une grande montagne, dans un pays aussi aride que désert, sans trouver aucun vestige d'une habitation, ni même du grand réservoir, tout avoit disparu en même-temps. Le prince fut encore plus affligé qu'étonné d'un événement si extraordinaire ; il étoit familiarisé avec les prodiges, il n'étoit sensible qu'au chagrin que lui causoit la persécution de la fée Marmotte. Je ne puis douter, disoit-il, que j'aye pilé ma princesse, oui, je l'ai pilée, & je n'en suis pas plus heureux. Ah ! barbare Marmotte ! Et vous, Lumineuse, vous me laissez sans secours, après vous avoir obéi aux dépens de tout ce qu'il en peut coûter à un cœur aussi sensible que le mien. Sa douleur, & le peu de repos qu'il avoit pris depuis la nuit d'avant, qu'il avoit passée dans le labyrinthe, le jetèrent dans une foiblesse, où vraisemblablement il auroit péri, s'il n'eût eu assez de courage pour desirer de vivre. Encore si je trouvois de quoi me soutenir, dit-il, mais dans cette horrible solitude, je ne trouverai pas seulement un fruit qui puisse me rafraîchir. Il n'eût pas prononcé ce mot, que sa bague s'ou-

vrit, & qu'il en ſortit une petite table couverte de mets excellens; elle grandit en un moment aſſez pour devenir convenable à celui pour lequel elle étoit deſtinée; il y trouva tout ce qui pouvoit flatter ſon goût & ſes yeux, tant le repas étoit galamment ordonné; enfin, rien n'y manquoit, le vin même étoit délicieux. Il en rendit grâce à Lumineuſe; car quelle autre auroit pu le protéger ſi à propos? Il mangea, but, & reprit ſes forces. Cela fini, la table perdit ſa forme & rentra dans la bague. Comme il étoit tard, il fit peu de chemin en montant la montagne, & ſe coucha ſous un méchant arbre, qui avoit à peine aſſez de feuilles pour le garantir des injures de l'air. Hélas! dit-il, en ſe couchant, voilà comme les hommes ſont faits, ils oublient les biens paſſés, & ne ſont ſenſibles qu'au mal préſent; je donnerois à préſent ma table pour un lit un peu moins dur. Un moment après il ſentit qu'il étoit dans un très-bon lit: mais il ne put rien voir, car il ſembloit que l'obſcurité eût redoublé; c'étoit de bons rideaux qui entouroient ce lit, & qui le préſervoient du froid & du ſerein. Il s'endormit après avoir remercié encore la bonne & attentive Lumineuſe. A ſon réveil, qui

fut à l'aube du jour, il se trouva dans un lit d'ange de taffetas jaune & argent, qui étoit placé au milieu d'une tente de satin de la même couleur, & brodé par-tout de chiffres d'argent brillant, qui formoient le nom de Zirphil, & tous ces chiffres étoient soutenus par des baleines de rubis ; tout ce qu'on peut imaginer de nécessaire étoit dans cette jolie tente. Si le prince eût été dans une situation plus tranquille, il auroit admiré cette galante habitation ; mais il ne regarda que les baleines, s'habilla & sortit de la tente, qui se replia, & rentra dans sa bague comme elle en étoit sortie. Il s'achemina vers le haut de la montagne, n'ayant plus la peine de chercher à manger, ni à se coucher, puisqu'il étoit certain d'avoir l'un & l'autre dès qu'il en formeroit le souhait. Il n'avoit que l'inquiétude de retrouver Lumineuse ; car sa bague étoit muette là-dessus, & il se trouvoit dans un pays si inconnu & si désert, qu'il falloit de toute nécessité se laisser conduire par le hasard.

Après avoir passé plusieurs jours à monter toujours sans rien découvrir, il arriva au bord d'un puits, qui étoit taillé dans le roc, il s'assit auprès pour se délasser, & se mit à crier comme il avoit coutume : Lu-

mineuse ! ne pourrai-je donc vous trouver ? A la dernière fois qu'il prononça ces paroles, il entendit une voix qui sortoit du puits, qui disoit : Si c'est-là, Zirphil, qu'il me parle. La joie qu'il eut d'entendre cette voix, fut encore moindre que celle qu'il ressentit de croire la reconnoître. Il s'élança vers le bord & dit : Oui, je suis Zirphil ; mais vous, n'êtes - vous point Citronette ? Oui, dit - elle. A ces mots elle sortit du puits, & vint embrasser le prince. On ne peut exprimer le plaisir que lui donna cette vue ; il accabla la nymphe de questions sur elle & sur la princesse ; enfin, après l'enthousiasme du premier moment, ils se parlèrent plus raisonnablement.

Je vais donc vous apprendre, dit - elle, tout ce que vous ignorez ; car depuis que vous nous avez pilées, nous jouissons d'un bonheur qui n'est troublé que par votre absence, & je vous attendois ici de la part de la fée Lumineuse, pour vous instruire de ce qui vous reste à faire pour devenir possesseur sans trouble & sans crainte d'une princesse qui vous aime autant que vous l'aimez : mais comme il faut encore quelque temps pour parvenir à ce bonheur, j'aurai celui de vous conter ce qui vous

reste à savoir de l'histoire merveilleuse de votre aimable épouse.

Zirphil baisa mille fois les mains de Citronette, & la suivit dans sa grotte où elle le mena, & où il pensa mourir de plaisir & de douleur, quand il reconnut l'endroit où il avoit vu la première fois sa divine baleine. Enfin, après s'être assis, & avoir pris un repas qui sortit de sa bague, il pria la bonne Citronette de vouloir bien reprendre où la princesse avoit coupé sa narration. Comme c'est ici, dit-elle, que Lumineuse doit venir vous chercher, vous allez en l'attendant apprendre tout ce que vous voulez savoir ; car il est inutile que vous alliez courir après elle. Elle vous confia à mes soins, & un amant est moins impatient quand on l'entretient de ce qu'il aime. La fée Marmotte n'ignoroit pas votre mariage, elle avoit transformé notre amie en poupée d'émail, croyant que vous vous rebuteriez de sa figure. Lumineuse conduisoit elle-même cette affaire, sachant que rien ne vous ôteroit la princesse, si vous l'épousiez ou si vous détruisiez son enchantement en l'écorchant. Vous l'épousâtes, & vous savez tout ce qui s'est passé depuis. La nuit elle venoit reprendre sa forme, &

venoit se plaindre du chagrin où elle étoit de passer ses jours dans la poche de la reine votre mère; car Marmotte avoit obtenu de Lumineuse de faire souffrir la princesse jusqu'à ce que vous eussiez rempli votre destinée qui étoit de l'écorcher, tant elle étoit outrée de savoir que vous l'aviez épousée, & que le roi des Merlans, son neveu, ne pouvoit plus devenir son époux. Comme elle n'étoit plus baleine, il étoit bien difficile de la faire écorcher, mais Marmotte, fertile en expédiens, avoit imaginé de vous la faire piler, & avoit défendu à la princesse de vous rien dire de tout cela, sous peine de votre vie, & lui promettoit après les plus grandes félicités. Comment se résoudra-t-il à me piler jamais, me disoit-elle en vous attendant? Ah, ma chère Citronette, si ce n'étoit que ma vie que Marmotte menaçât, je la donnerois sans peine, pour éviter à mon époux les chagrins qu'on lui prépare; mais on attaque celle de mon époux, cette vie qui m'est si chère, ah! Marmotte, barbare Marmotte! Est-il possible que vous vous plaisiez à me faire souffrir si cruellement, quand je ne vous en ai donné aucun sujet? Elle savoit le temps prescrit pour être séparée de vous, mais

elle ne pouvoit vous le dire. La dernière fois que vous la vîtes, vous savez que vous la trouvâtes toute en larmes, vous lui en demandâtes le sujet, elle prétexta votre attention pour la petite Camion, & vous en fit un crime : vous appaisâtes sa feinte jalousie; & l'heure fatale où Marmotte devoit venir arriva; vous fûtes transporté dans le palais du roi votre père, & la princesse & moi nous fûmes changées en écrevisses, & mises dans un petit panier de jonc, que la fée mit à son bras, puis montant sur un char tiré par deux couleuvres, nous arrivâmes au palais du roi des Merlans; ce palais étoit celui du roi père de la princesse, la ville changée en lac faisoit ce réservoir où nous avons tant habité depuis, & tous les hommes-poissons que vous avez vus étoient les méchans sujets de ce bon roi. Il faut vous dire, seigneur, dit Citronnette, en s'interrompant elle-même, que ce malheureux prince & la reine sa femme se desespérant au moment que la princesse tomba au fond de mon puits, les fées qui les étoient venues secourir autrefois parurent pour les consoler de la perte de la princesse; mais que ces malheureuses personnes sachant que ce seroit dans leur royaume que Camion

feroit reléguée, choisirent d'y venir plutôt que de s'éloigner d'elle, malgré ce qu'ils avoient à craindre de la cruauté & de la férocité du roi Merlan, que sa tante avoit fait couronner roi de ces hommes-poissons. Les fées ne leur déguisèrent rien de la destinée de la princesse, & le roi son père demanda à être le gardien des offices & du mortier de Merlan. Aussitôt la fée lui donna un coup de baguette, & il devint tête de brochet, tel que vous l'avez vu dans sa fonction; & vous ne devez plus être surpris de l'avoir toujours vu pleurer amèrement, quand vous apportiez les écrevisses pour les piler; car comme il savoit que sa fille devoit subir ce supplice, il croyoit toujours que c'étoit elle que vous apportiez, & ce malheureux prince n'avoit pas un instant de repos, parce que sa fille n'avoit rien qui pût la faire reconnoître. Pour la reine, elle demanda à être changée en écrevisse, afin d'être avec la princesse; cela fut exécuté. A notre égard en arrivant chez Merlan, la fée nous présenta à lui, & lui ordonna de se faire faire un bouillon d'écrevisses tous les jours. Nous fûmes jetées dans le réservoir après cet ordre. Mon premier soin fut de chercher la reine, afin d'adoucir un

peu les chagrins de la princeſſe : mais ſoit l'ordre du deſtin, ou mal-adreſſe de ma part, il me fut impoſſible de la trouver. Nous paſſions nos jours à nous affliger en la cherchant, & nos plus beaux momens étoient ceux où nous nous rappelions les circonſtances de notre malheureuſe vie. Vous arrivâtes enfin, on nous préſenta à vous; mais il nous étoit défendu de nous faire connoître avant que vous nous interrogeaſſiez, & nous n'oſions enfreindre cette loi, tant nous étions ennuyées d'en ſubir la rigueur pour des bagatelles. La princeſſe me dit qu'elle avoit penſé mourir de frayeur de vous voir en converſation avec la cruelle Marmotte : nous vous vîmes parcourir nos compagnes avec une impatience mortelle, devinant bien qu'au parti que vous aviez pris, vous ne viendriez pas ſitôt à nous. Nous ſavions auſſi qu'il falloit être pilées; mais nous avions appris qu'auſſitôt nous ſerions rétablies dans notre premier état, & que la méchante Marmotte n'auroit plus d'empire ſur nous. La veille du jour que vous deviez commencer à nous faire ſubir ce ſupplice, nous étions toutes à pleurer notre deſtinée, & nous nous étions raſſemblées dans une cavité du réſervoir, lorſ-

que Lumineuse parut. Ne pleurez point, mes enfans, dit cette admirable fée, je viens vous avertir que vous ne serez point exposées à souffrir ce dont on vous menace, pourvu que vous alliez gaîment à votre supplice, & que vous ne répondiez point aux questions que vous fera votre conducteur. Je ne puis vous en dire davantage; je suis pressée : mais souvenez-vous de ce que je vous prescris, & vous ne vous en repentirez pas; que celle à qui le destin est le plus cruel ne perde pas l'espérance, elle s'en trouvera bien. Nous remerciâmes toutes la fée, & nous parûmes devant vous bien résolues de tenir nos affaires secrètes. Vous parlâtes à quelques-unes, qui ne firent que des réponses vagues, & quand vous en eûtes choisi dix, nous entrâmes dans le réservoir, où l'assurance prochaine de notre délivrance nous donna une gaîté naturelle qui nous servit bien pour les projets de notre protectrice. Ce qu'avoit dit Lumineuse en dernier lieu donna à la belle Camion une liberté d'esprit qui la rendit charmante aux yeux de la reine sa mère & à moi; car la reine l'avoit enfin reconnue, & nous ne nous quittions pas toutes trois. Nous fûmes prises par votre choix un

matin, la reine & moi, nous n'eûmes pas le temps de dire adieu à la princeſſe; un pouvoir inconnu dans le moment agit ſur nous, & nous porta à des choſes ſi gaies, que nous pensâmes mourir de rire des choſes plaiſantes qui nous échappoient. Nous arrivâmes aux offices portées par vous, nous n'eûmes pas touché le fond du mortier fatal, que Lumineuſe elle-même nous vint ſecourir, & me rendant ma force naturelle, me tranſporta dans ma demeure ordinaire. J'eus la conſolation de voir la reine & nos compagnes reprendre auſſi la leur : mais je ne ſais ce qu'elles devinrent. La fée m'embraſſa, & me dit de vous attendre & de vous conter toutes ces choſes, quand vous viendriez chercher la princeſſe. J'attendis ce moment avec impatience, comme vous le croyez bien, ſeigneur, dit Citronette au prince qui l'écoutoit. Enfin, hier je venois de m'aſſeoir à l'entrée de mon puits, lorſque Lumineuſe parut. Nos enfans vont être heureux, me dit-elle, ma chère Citronette, Zirphil doit rapporter l'étui de Marmotte, pour achever ſes travaux; car enfin il l'a écorchée. Ah! grande reine, m'écriai-je, ſommes-nous aſſez heureuſes pour n'avoir plus à en douter? Oui, dit-elle, cela eſt très-vrai;

il a cru n'avoir écorché que Marmotte : mais c'étoit véritablement la princeſſe, & Marmotte s'étant cachée dans le manche du couteau qui ſervoit à cette eſpèce de ſacrifice, au moment qu'il a eu achevé de dépouiller l'écreviſſe, elle a fait diſparoître la princeſſe, & s'eſt trouvée à ſa place, afin de l'intimider encore. Comment! s'écria le prince, c'étoit ma charmante épouſe à laquelle j'ai tant fait de mal? Quoi! j'ai eu la barbarie de lui faire ſubir un ſi cruel ſupplice! Ah! ciel, elle ne me le pardonnera jamais, & je le mérite bien. Le malheureux Zirphil parloit ſi impétueuſement, & s'affligeoit ſi fort, que la pauvre Citronette étoit bien affligée elle-même de lui avoir appris cette cruelle nouvelle. Quoi, lui dit-elle enfin, voyant qu'il s'abîmoit dans ces réflexions, quoi, vous ne le ſaviez pas? Non, je ne ſavois point cela, dit-il; ce qui me détermina à écorcher cette malheureuſe & trop charmante écreviſſe, c'eſt que je vis Lumineuſe dans ma bague qui parloit à une perſonne voilée, & qui même rioit avec elle, je me flattai que c'étoit ma princeſſe; & je crus qu'elle avoit paſſé dans le mortier comme toutes les autres. Ah! je ne me conſolerai jamais de cette étourderie. Mais,

ſeigneur, dit Citronette, le charme dépendoit de l'écorcher, ou de la piler, & vous n'aviez fait ni l'un ni l'autre; d'ailleurs celle à laquelle Lumineuſe parloit, étoit la reine, mère de la princeſſe, elles attendoient la fin de l'aventure, afin de ſe ſaiſir de votre épouſe pour vous la garder; il falloit néceſſairement que cela arrivât. N'importe, reprit le prince, ſi je l'avois ſu, je me ſerois percé le cœur de cet affreux couteau. Mais, ſongez-vous, dit Citronette, que vous perçant le cœur, la princeſſe reſtoit pour jamais au pouvoir de votre ennemie & de votre affreux rival, & qu'il eſt bien plus beau de l'avoir écaillée que de mourir pour la laiſſer malheureuſe ? Effectivement cette raiſon tirée du vrai de la choſe, appaiſa la douleur du prince, & il conſentit à prendre un peu de nourriture pour ſe ſoutenir. Ils venoient d'achever leur petit repas, lorſque la voûte du ſallon s'ouvrit, & que Lumineuſe parut aſſiſe ſur un eſcarboucle tiré par cent papillons : elle en deſcendit aidée par le prince qui baigna le bas de ſa robe par un torrent de larmes. La fée le releva & lui dit : prince Zirphil, c'eſt aujourd'hui que vous allez recueillir le fruit de vos travaux héroïques. Conſolez-vous, & jouiſſez enfin de

votre bonheur. J'ai vaincu la fureur de Marmotte par mes prières, & votre courage l'a désarmée; venez avec moi recevoir votre princesse de ses mains & des miennes. Ah! madame, s'écria le prince, en se jetant à ses genoux, n'est-ce pas un songe que ce que j'entends? Et se peut-il que mon bonheur soit véritable? N'en doutez point, seigneur, dit la fée, venez dans votre royaume consoler la reine votre mère de votre absence & de la mort du roi votre père; vos sujets vous attendent pour vous couronner. Le prince sentit malgré sa joie une douleur qui la modéra, à la nouvelle de la mort du roi son père: mais la fée, pour le tirer de son affliction, le fit monter à côté d'elle, permit à Citronette de se mettre à leurs pieds; puis ses papillons déployèrent leurs ailes brillantes, & partirent pour le royaume du roi Zirphil. En chemin, la fée lui dit d'ouvrir sa bague, & il y trouva l'étui qu'il falloit rendre à Marmotte. Le roi remercia mille & mille fois la généreuse fée, & ils arrivèrent au royaume où ils étoient attendus avec tant d'impatience. La reine, mère de Zirphil, vint recevoir la fée à la descente de son char, & tout le peuple instruit du retour de son prince, fit un bruit

d'acclamation qui le tira un peu de sa douleur : il embrassa la reine tendrement, & tous montèrent dans un appartement magnifique que la reine avoit destiné à la fée. Ils n'y furent pas entrés, que Marmotte arriva dans un char doublé de peaux d'espagne, tiré par huit rats blancs aîlés. Elle conduisoit la belle Camion avec le roi & la reine, ses père & mère : Lumineuse & la reine allèrent au-devant d'elle, & l'embrassèrent; le prince alla respectueusement lui baiser la patte, qu'elle lui tendit en riant, & il lui présenta son étui. Alors elle lui permit d'embrasser son épouse, & la présenta au roi & à la reine qui l'embrassèrent avec mille transports de joie. Cette nombreuse & illustre assemblée se parloit tout à la fois, la joie régnoit par-tout. Camion & son charmant époux étoient les seuls qui ne disoient mot, tant ils avoient de choses à se dire; leur silence avoit une certaine éloquence touchante qui attendrissoit tout le monde : la bonne Citronette pleuroit de joie en baisant les mains de sa divine princesse; enfin Lumineuse les prit tous deux par la main, & s'avançant avec eux vers la reine, mère de Zirphil : Voilà, madame, dit-elle, deux jeunes amans qui n'attendent

que votre consentement pour être heureux, achevez leur bonheur; ma sœur, le roi, la reine ici présens, & moi, nous vous en prions tous. La reine répondit comme elle le devoit à cette politesse; & embrassant tendrement ces deux époux : Oui, mes enfans, leur dit-elle, vivez heureux ensemble, & souffrez qu'en vous cédant ma couronne, je partage avec vous un bonheur auquel je voudrois avoir contribué. Zirphil & la princesse se jetèrent à ses pieds d'où elle les releva, & les embrassant encore, ils la conjurèrent de ne les point abandonner, & de les aider de ses conseils. Marmotte alors toucha de sa baguette la belle Camion; ses habits qui étoient déjà assez magnifiques, devinrent de brocard d'argent, tout brodés de carats, & ses beaux cheveux se déployèrent, & la coëffèrent si parfaitement, que les rois & les reines avouèrent qu'elle étoit éblouissante : l'étui que la fée tenoit se changea en une couronne toute de diamans brillans, si beaux & si bien mis en œuvre, que la chambre & tout le palais en reçurent un nouvel éclat; Marmotte la posa sur la tête de la princesse. Le prince à son tour parut avec un habit tout pareil à celui de Camion; & de la bague qu'elle lui avoit donnée, il sortit une

couronne toute ſemblable. Il l'épouſa ſur le champ, & ils furent proclamés roi & reine de ce beau pays. Les fées donnèrent le repas royal, où rien ne manqua. Après avoir paſſé huit jours avec eux, & les avoir comblés de biens, elles repartirent, & ramenèrent le roi & la reine, père & mère de la reine Camion, dans leur royaume dont elles avoient puni les habitans, & qu'elles avoient repeuplé d'un peuple nouveau & fidelle à leurs maîtres. Pour Citronette, les fées lui permirent de venir paſſer quelque-temps auprès de ſa belle reine, & conſentirent que Camion en ne faiſant que la ſouhaiter eût le plaiſir de la voir dès qu'elle le voudroit.

Les fées partirent enfin, & jamais on n'a été ſi heureux que le furent le roi Zirphil & la reine Camion. Ils firent la félicité l'un de l'autre; les jours leur ſembloient des momens. Ils eurent des enfans qui les rendirent encore plus fortunés. Ils vécurent juſques dans une extrême vieilleſſe, s'aimant toujours avec la même ardeur, & déſirant toujours de ſe plaire. Leur royaume après eux fut partagé; & après divers changemens, il eſt devenu ſous un de leurs deſcendans l'empire floriſſant du grand Mogol.

NOURJAHAD,

HISTOIRE ORIENTALE,

Traduite de l'Anglois.

Frances C. Sheridan

Fiction, English,

NOURJAHAD,

HISTOIRE ORIENTALE.

SCHEMZEDDIN étoit dans sa vingt-deuxième année, lorsqu'il monta sur le trône de Perse. Sa grande sagesse & ses rares talens l'avoient rendu cher à son peuple. Entre tous ceux qui aspiroient aux premières places de la cour, & à la faveur du nouveau sultan, aucun n'avoit des espérances mieux fondées que Nourjahad, fils de Namarand. Ce jeune homme étoit à-peu-près de l'âge de Schemzeddin, & avoit été élevé avec lui dès son enfance. A une figure intéressante, il joignoit une douceur de caractère, une vivacité d'imagination, & une manière agréable de s'exprimer, qui lui gagnoient l'affection de tous ceux qui le voyoient. Chacun le regardoit comme l'astre naissant de la cour de Perse, & on ne doutoit pas que la tendresse de son maître ne l'élevât au plus haut degré des honneurs. Schemzeddin, il est vrai, souhaitoit d'avancer son favori; mais malgré son amitié pour lui, il n'étoit pas aveugle sur ses défauts, seulement ils les regardoit comme l'apanage de la jeunesse & de l'inexpérience, & il ne

doutoit point que Nourjahad, lorsque le temps auroit amorti le feu de ses passions & mûri son jugement, ne fût capable de remplir la place de son premier ministre, par des talens égaux à ceux des plus distingués d'entre ses prédécesseurs. Néanmoins, il ne vouloit pas suivre son inclination pour une démarche aussi importante, sans avoir auparavant consulté quelques vieux seigneurs de sa cour, qui avoient possédé la confiance & l'amitié du défunt sultan son père. Les ayant donc fait venir un jour dans son cabinet pour leur parler de cette affaire, il leur en demanda leur avis. Mais avant qu'aucun d'eux eût répondu, il put aisément découvrir à leur contenance qu'ils désapprouvoient son choix. Qu'avez-vous à objecter contre Nourjahad, dit le sultan, voyant qu'ils continuoient à garder le silence, en se regardant l'un l'autre? Sa jeunesse, répondit le plus âgé des conseillers. C'est un défaut, reprit le sultan, dont il se corrigera tous les jours. Son avarice, s'écria le second. Voilà une imputation bien injuste, dit le sultan: il n'a pour subsister que ce que je lui donne, & jamais il n'a fait usage de son crédit auprès de moi pour augmenter sa fortune. Le défaut que je lui impute est pourtant dans son caractère, reprit

le vieux seigneur persan. Qu'avez-vous à objecter, dit le sultan au troisième? Sa passion pour le plaisir, répondit-il. Voilà, s'écria Schemzeddin, une accusation aussi peu fondée que l'autre. Je l'ai connu dès son enfance, & je crois qu'il y a peu de gens de son âge aussi modérés que lui. Cependant, reprit le vieillard, il se livreroit aux plus grands excès, si rien ne le retenoit. Alors, le sultan s'adressant au quatrième: qu'avez-vous à lui réprocher, s'écria-t-il? Son irréligion, répondit le sage. Vous êtes encore un censeur plus sévère que vos confrères, reprit le sultan; & je crois Nourjahad aussi bon musulman que vous. Il les congédia froidement; & les quatre conseillers s'apperçurent qu'ils avoient manqué de politesse en contrariant la volonté de leur souverain!

Quoique Schemzeddin eût paru mécontent des remontrances de ces vieillards, elles furent de quelque poids auprès de lui. Il est de l'intérêt de Nourjahad, disoit-il, de me cacher ses défauts; l'âge & l'expérience de ces vieillards leur a donné, sans-doute, plus de sagacité que je ne puis en avoir; & il peut bien être réellement tel qu'ils me l'ont dépeint. Cette pensée chagrinoit le sultan; car il aimoit Nourjahad comme s'il eût été

son frère. Cependant, s'écrioit-il, qui sait si ce n'est point l'envie qui a fait parler ces vieillards? Ils peuvent être jaloux de voir élever un jeune homme à un poste auquel chacun d'eux aspire peut-être en secret. Nous pouvons quelquefois mieux juger des véritables sentimens d'un homme, sur une saillie qui lui échappe sans qu'il y pense, que d'après une observation exacte de plusieurs années, pendant lesquelles cet homme sachant qu'il est observé, veille avec attention sur ses regards & sur ses expressions: je veux sonder Nourjahad lorsqu'il soupçonnera le moins que j'en aie le dessein, & c'est de sa propre bouche que j'apprendrai à le juger.

Le sultan trouva bientôt l'occasion d'exécuter son projet. Ayant passé une soirée à un souper délicieux avec son favori, il lui proposa une promenade au clair de la lune, dans les jardins du serrail. Schemzeddin, appuyé sur l'épaule de Nourjahad, parcouroit des lieux enchanteurs, rendus encore plus agréables par le silence de la nuit, par le doux éclat de la lune, & par les exhalaisons de mille corbeilles de fleurs. Nourjahad étoit animé par la gaieté des fêtes de la journée. La faveur du sultan l'enchantoit. Ses idées étoient arrêtées sur une multitude

d'objets agréables, & une eſpèce de délire voluptueux rempliſſoit toute ſon ame. Telle étoit la ſituation d'eſprit de Nourjahad, lorſque le ſultan ſe jeta ſur un banc de violettes, & y fit aſſeoir familièrement ſon favori, en lui diſant avec une négligence affectée : « Dis-moi, Nourjahad, & dis-le moi » ſincèrement, quelle eſt la choſe que tu » crois la plus propre à te rendre heureux » dans le monde, & qui ſatisfairoit tes deſirs, » ſi tu croyois pouvoir l'obtenir ? » Nourjahad garda quelque temps le ſilence, & le ſultan répéta en ſouriant cette queſtion. Mes deſirs, répondit le favori, étant ſans bornes, il m'eſt impoſſible de vous répondre avec préciſion ; mais en deux mots, je deſirerois une richeſſe inépuiſable, & afin d'en pouvoir jouir d'être immortel. Voudrois-tu donc, reprit Schemzeddin, renoncer au paradis de Mahomet ? Je tâcherois, repliqua le favori, de me faire un paradis de ce globe terreſtre, tant qu'il dureroit, ſans m'embarraſſer de l'autre.

A ces mots, le ſultan ſe leva en fronçant le ſourcil, & d'un air ſévère, lui dit : Allez, vous n'êtes plus digne de mon amitié, ni de ma confiance. Je comptois vous élever aux plus grands honneurs ; mais un miſérable comme vous ne mérite pas de vivre. L'am-

bition, quoiqu'elle ſoit un vice, eſt du moins le vice des grandes ames; mais l'avarice & une ſoif inſatiable de plaiſirs rabaiſſe l'homme au-deſſous des brûtes.

En diſant ces mots, il tourna le dos à Nourjahad, dont il alloit s'éloigner, lorſque le favori l'arrêtant par ſa robe, & tombant à ſes genoux : Que le courroux de mon maître, dit-il, ne s'allume point contre ſon eſclave, pour quelques paroles légères qui lui ſont échappées en raillant. Je vous jure, mon prince, par notre ſaint Prophète, que ce que j'ai dit eſt bien loin des ſentimens de mon cœur; mes deſirs de richeſſes ne vont qu'à me procurer les douceurs d'une vie réglée; & à l'égard des années qui me reſtent à vivre, puiſſent-elles toutes s'employer au ſervice de mon prince & de ma patrie! je ne ſouhaite pas un ſeul jour au-delà.

Il n'appartient pas, reprit le ſultan, avec une gravité tempérée par la douceur; il n'appartient pas à des yeux mortels de pénétrer dans les ſecrets replis du cœur humain; vous m'avez atteſté votre innocence par un ſerment, c'eſt tout ce qu'on peut exiger d'homme à homme; mais ſouvenez-vous que vous avez pris à témoin notre grand Prophète, & que ſi vous pouvez m'en impoſer, vous ne

ſauriez le tromper. Schemzeddin le quitta ſans attendre ſa réplique, & Nourjahad, très-affligé de voir que ſon imprudence lui eût fait perdre l'eſtime de ſon maître, ſe retira dans ſa maiſon qui joignoit le palais du ſultan.

Il paſſa le reſte de la nuit à ſe promener dans ſa chambre, ſans pouvoir prendre aucun repos. Il frémiſſoit à la ſeule idée de perdre la faveur du ſultan, dont il dépendoit abſolument pour ſa fortune; & après avoir été tourmenté toute la nuit par la crainte de ſa diſgrace, il ſe trouva ſi fatigué le matin qu'il ne put ſortir de ſa chambre. Il y paſſa la journée occupé de ſes triſtes réflexions, ſans vouloir voir perſonne, ni prendre aucune nourriture; & lorſque la nuit fut venue, l'excès de beſoin & d'accablement le força de ſe jeter ſur ſon lit. Mais ſon ſommeil fut interrompu par des rêves ſiniſtres; ce qui avoit été le ſujet de ſon inquiétude étant éveillé ſervit encore à troubler ſon repos: ſon imagination lui repréſenta le ſultan comme il l'avoit vu dans le jardin, avec un ton menaçant & des regards ſévères: il croyoit lui entendre dire: « Vas miſérable chercher » ta vie dans quelque pays éloigné; tu ne

» dois plus rien attendre de moi que le
» mépris ».

Nourjahad s'éveilla dans le saisissement du désespoir. O ciel! s'écria-t-il tout haut, si je pouvois obtenir le desir secret de mon cœur que j'ai été assez sot pour te découvrir, que je craindrois peu tes menaces! Tu l'obtiendras, Nourjahad, répondit une voix. Les desirs de ton ame seront satisfaits. A ces mots, Nourjahad tressaillit, se frotta les yeux, doutant s'il étoit véritablement éveillé, ou si son imagination troublée lui faisoit entendre cette promesse trompeuse : mais quel fut son étonnement en voyant dans sa chambre une lumière resplendissante, & à côté de son lit un jeune homme d'une beauté toute divine! L'éclat de sa robe blanche éblouissoit les yeux; ses cheveux longs & bouclés étoient entourés d'une guirlande de fleurs qui répandoit une odeur d'ambroisie. Nourjahad le regarda fixement sans pouvoir proférer une parole. Rassure-toi, lui dit la figure céleste, avec un son de voix d'une douceur ineffable; je suis ton bon génie qui t'ai soigneusement veillé depuis ton enfance, quoique jusqu'à cette heure il ne m'ait pas été permis de me rendre visible à tes yeux. J'étois présent à ta conversation dans le jardin avec Schemzeddin;

j'ai entendu ta déclaration imprudente. Je me ſuis bien apperçu que le courroux du ſultan t'avoit forcé à te rétracter : l'air ſévère qu'il avoit en te quittant eſt la preuve qu'il doutoit de ta ſincérité. Moi-même qui ſuis un eſprit immortel, je ne poſsède pas les ſecrets du cœur humain ; c'eſt à dieu ſeul que la connoiſſance en eſt réſervée : parle donc hardiment, car tu es favoriſé de notre grand Prophète, & j'en ai reçu le pouvoir de t'accorder ta demande, de quelque nature qu'elle puiſſe être. Veux-tu rentrer dans la faveur & dans la confiance de ton maître, & recevoir de ſon amitié & de ſa généroſité la récompenſe de ton attachement pour lui, ou deſires-tu réellement l'accompliſſement de ce ſouhait extravagant dont tu lui fis hier l'aveu ?

Nourjahad, un peu remis de ſa première ſurpriſe, & encouragé par la bonté de ſon protecteur céleſte, s'inclina profondément en ſigne d'adoration.

Tout déguiſement avec toi ſeroit inutile & vain, ô génie puiſſant ! répliqua-t-il : ſi j'ai diſſimulé avec Schemzeddin, c'étoit à deſſein de regagner ſon eſtime, comme le ſeul moyen d'aſſurer ma fortune : mais je ne puis avoir aucune raiſon pour te cacher mes penſées ;

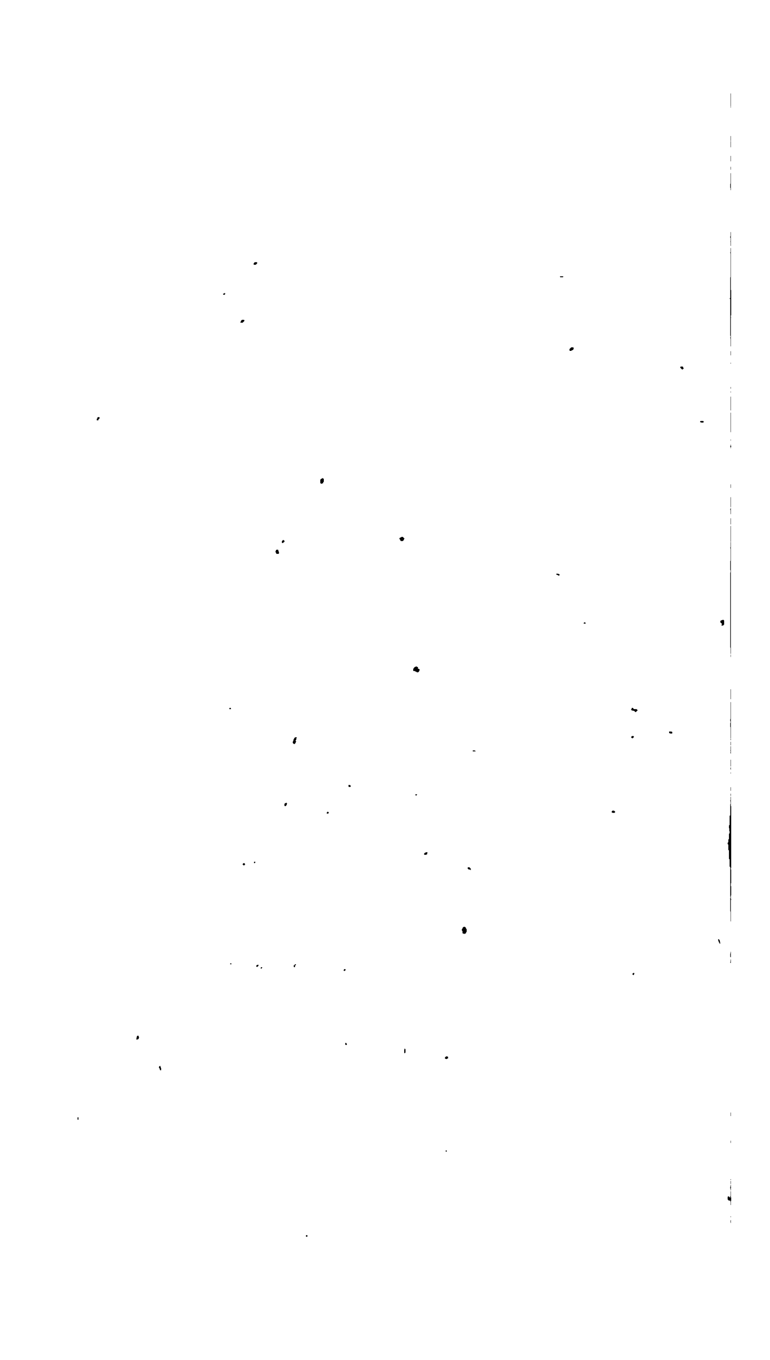
& puisqu'étant mon génie tutélaire, tu es chargé du soin de mon bonheur, fais-moi posséder ce que j'ai souhaité d'obtenir : ce desir peut paroître extravagant ; mais j'y persiste.

Téméraire mortel, reprit le génie, réfléchis encore avant de recevoir ce don fatal ; car, une fois accordé, tu desireras peut-être, & desireras en vain qu'il te soit ôté. Que puis-je avoir à craindre, répondit Nourjahad, en possédant des richesses infinies & l'immortalité ? Tes propres passions, dit le génie. Donne-moi seulement, reprit Nourjahad, le pouvoir de les satisfaire pleinement, & je me soumettrai à tous les maux qui en peuvent résulter. Tes desirs vont être remplis, s'écria le génie d'un air mécontent. La liqueur de cette fiole te procurera l'immortalité, & demain matin tu te trouveras plus riche que tous les monarques des Indes. Nourjahad tendit promptement ses mains pour recevoir un flaçon d'or, enrichi de pierreries, que le génie tira de dessous son manteau. Arrête, s'écria-t-il, apprends à quelle condition tu peux recevoir le don extraordinaire que je suis près de t'accorder. Sache donc que ton existence durera autant que celle de ce globe sublunaire ; mais il n'est pas en mon pouvoir



Tes desirs vont être remplis.

C. P. Marillier del. — Le Villain Sc.



de te laiſſer jouir de la vie pendant tout ce temps. Nourjahad étoit prêt à l'interrompre pour le prier de s'expliquer, lorſqu'il le prévint en continuant ainſi : Ta vie, ajouta-t-il, ſera fréquemment interrompue par des eſpèces de morts paſſagères ; c'eſt à-dire, de longs ſommeils. Sans doute, reprit Nourjahad. La nature, privée de ce baume ſouverain, tomberoit en défaillance. Vous ne m'entendez pas, s'écria le génie ; je ne parle point du repos ordinaire que la nature exige : le ſommeil auquel vous ſerez aſſujetti en de certains temps durera des mois, des années, peut-être un ſiècle entier. Cela eſt effrayant, répliqua Nourjahad avec une émotion qui lui fit oublier le reſpect qu'il devoit à la préſence de ſon génie qui, le voyant irréſolu, ajouta : Faites bien vos réflexions, & ne prenez point de réſolution téméraire dont vous puiſſiez vous repentir. Si la conſtitution humaine, reprit Nourjahad, exige pour le ſoutien de ce court eſpace de vie qui lui eſt accordé, une portion conſtante & régulière de ſommeil, qui prend au moins un tiers de ſon exiſtence ; ma vie étant ſi prolongée au-delà des bornes ordinaires, peut exiger de plus longs repos, pour maintenir mon corps en ſanté & en vigueur ; ainſi, je me ſoumets à cette loi ;

car enfin, que ſont trente ou cinquante ans en comparaiſon de l'éternité ? Vous vous trompez, reprit le génie, & quoique votre raiſonnement ne ſoit pas inconſéquent, il ne touche pas à la vraie cauſe de ces conditions myſtérieuſes qui vous ſont impoſées : ſachez qu'elles dépendent entièrement de vous. Si vous ſuivez les ſentiers de la vertu, vos jours ſeront remplis de félicité ſans être troublés par aucun mal ; mais ſi, au contraire, vous faites un mauvais uſage des biens qui vous ſont accordés, & que vous vous plongiez dans l'iniquité, vous en ſerez quelquefois puni par la privation totale de vos facultés. Oh ! reprit Nourjahad, je ſuis ſûr de ne jamais m'attirer cette punition ; car quoique j'aie le projet de goûter tous les plaiſirs de la vie, ou je connois mal mon propre cœur, ou je puis répondre de ne jamais commettre de crime volontaire. Le génie ſoupira. Daignez donc, continua Nourjahad, daignez, je vous en conjure, eſprit adorable & bienfaiſant, remplir votre promeſſe, & ne pas me tenir plus long-temps en ſuſpens. En diſant ces mots, il avança une ſeconde fois la main pour recevoir la fiole d'or que le génie lui laiſſa prendre. Reſpirez, lui dit-il cette eſſence, afin que

les esprits qu'elle contient montent à votre cerveau. Nourjahad ouvrit ce flacon, dont il sortit au même instant une vapeur d'une odeur exquise, & en même-temps si pénétrante, qu'elle lui causa aux yeux une cuisson qui l'obligea de les tenir fermés en la respirant. Il ne demeura pas long-temps dans cette situation; car l'esprit subtil s'étant promptement évaporé, il ouvrit les yeux; mais le génie étoit disparu, & il se trouva dans l'obscurité. S'il n'eût pas tenu dans les mains la fiole qui contenoit cette liqueur précieuse, il auroit pu prendre tout cela pour un rêve; mais une preuve si palpable de ce qui lui étoit arrivé ne lui laissant aucun lieu d'en douter, il rendit graces à son génie, se flattant d'en être entendu, quoiqu'il fût redevenu invisible; & ayant mis sous son chevet le flacon d'or, il se rendormit, l'esprit rempli des idées les plus délicieuses. Le soleil étoit au méridien lorsqu'il se réveilla le lendemain; & la vision de la nuit précédente s'offrant à sa mémoire, il sortit précipitamment de son lit; mais quelle fut sa surprise! & quels furent ses transports en voyant l'accomplissement de la promesse du génie! Sa chambre étoit entourée de grandes urnes d'airain poli, dont quelques-unes étoient rem-

plies de différentes monnoies d'or, d'autres étoient pleines de lingots d'or, & le reste de pierreries précieuses d'une grosseur & d'un éclat prodigieux.

Enchanté, transporté à cette vue, il examina avidement tous ses trésors; & regardant chacune de ces urnes l'une après l'autre, il trouva dans un de ces vases un papier sur lequel étoient écrits ces mots:

« J'ai rempli ma promesse, Nourjahad.
» Tes jours seront innombrables & tes riches-
» ses inépuisables : cependant, je ne puis
» t'exempter des maux auxquels tous les en-
» fans d'Adam sont sujets. Je ne saurois te
» préserver des artifices des envieux ni de
» leur rapacité : ta prudence doit te servir
» de garde. Il y a dans ton jardin une cave
» souterraine où tu peux cacher ton trésor.
» J'en ai marqué la place, & tu le trouveras
» aisément. Adieu, ma mission est finie ».

Et tu t'en es bien acquitté, ô magnifique & bienfaisant génie, s'écria Nourjahad! Je te rends graces encore pour cet avis salutaire : je serois, en vérité, un fou, si je n'avois pas assez de prudence pour me mettre à couvert de l'envie & de la rapacité. Je préviendrai les effets de l'une en te cachant,

précieux trésor, source de toute ma félicité, dans un lieu où aucun mortel ne pourra te découvrir; & pour l'autre, ma bonté émoussera son aiguillon. Rends-toi heureux, Nourjahad, & dans l'excès des délices, moque-toi de la colère impuissante de Schemzeddin. Il se hâta de descendre dans son jardin pour y chercher cette cave, qu'il n'eut pas de peine à trouver. Dans un coin à l'écart, étoient les ruines d'un petit temple, qui jadis, avant que la religion de Mahomet s'établît en Perse, avoit été dédié aux idoles des gentils. Les vestiges de ce petit monument étoient si précieux, qu'on les avoit laissé subsister comme un ornement dans la place qu'ils occupoient. Il étoit élevé sur un monticule, suivant la coutume des idolâtres; & entouré d'arbres épais. Sur une branche d'un de ces arbres, Nourjahad apperçut une écharpe de taffetas blanc, à laquelle étoit attachée une grosse clef d'acier poli. La curiosité de Nourjahad fut promptement satisfaite, en trouvant la porte que devoit ouvrir cette clef: elle étoit placée dans le mur intérieur du temple, sous l'endroit qui probablement avoit servi d'autel. Il descendit quelques dégrés, & se trouva dans une caverne assez spacieuse où le jour entroit à peine. En ayant

fait le tour, il la jugea assez grande pour contenir ses trésors.

Il ne se mit pas en peine d'examiner si son génie avoit préparé tout exprès pour lui cette caverne, ou si elle avoit anciennement servi à quelqu'autre usage; mais ravi d'avoir trouvé un lieu si sûr pour y déposer sa richesse, il retourna dans sa maison, & ayant donné ses ordres pour qu'on ne laissât entrer personne, il s'enferma dans la chambre le reste du jour, afin d'y réfléchir sans interruption sur son bonheur, & de former des plans de vie délicieuse pour tous les siècles à venir.

Tant que Nourjahad fut riche seulement en spéculation, il se crut réellement capable de tenir la parole qu'il avoit donnée au génie, de contenter ses desirs sans se plonger dans le crime, & de faire consister la plus grande partie de son bonheur dans l'emploi noble & généreux de sa richesse. Mais il s'apperçut bientôt que son cœur l'avoit trompé, & qu'il y a une grande différence entre la possession imaginaire & la possession actuelle des richesses. Il se trouva comme absorbé dans l'amour de lui-même, & devint égoïste au point de ne songer à rien qu'à satisfaire ses fantaisies.

Etendu ſur un canapé, il ſe diſoit à lui-même : Mon caractère me porte à ne prendre aucune peine, ainſi je n'aſpirerai jamais à de grands emplois. Quand je pourrois être ſultan de Perſe, je ne le voudrois pas; car, qu'eſt-ce que cela ajouteroit à mon bonheur? Rien du tout; cela ne ſerviroit qu'à troubler mon repos par mille ſoins, mille ſoucis, dont je ſuis exempt dans ma ſituation préſente. Et quels ſont les plaiſirs réels de la vie qui ne ſoient pas aujourd'hui en mon pouvoir? J'aurai une maiſon magnifique à la ville, & d'autres à la campagne, avec des parcs & des jardins délicieux. Que m'importe qu'elles ne ſoient pas décorées du nom de palais, & d'y être ſervi par des eſclaves & non par des princes? Je n'en ſerai ſans-doute que mieux ſervi. Mais il y a trois genres de plaiſirs dans leſquels je veux ſurpaſſer mon maître; dans les beautés de mon ſerrail, la délicateſſe de ma table, & l'excellence de mes muſiciens. Dans le premier ſur-tout, je prétends ſurpaſſer Salomon lui-même. Je ferai chercher dans les quatre parties de la terre les femmes de la plus exquiſe beauté. L'art & la nature uniront leurs efforts pour fournir à l'abondance & à l'élégante variété

de mes repas; je ne prendrai point pour exemple la froide tempérance du sultan. Rien ne m'oblige de me ménager, n'ayant point à craindre la mort, ni probablement les indigestions. A ce mot il s'arrêta, en réfléchissant qu'il n'avoit pas demandé au génie de le préserver des attaques de la douleur ou de la maladie; au moins, dit-il, je ne serai pas affoibli par l'âge, & cela peut-être est aussi compris dans le don. Mais qu'importe? puisque je ne saurois mourir, un peu de douleur passagère me fera mieux goûter le plaisir de la santé. Ensuite, ajouta-t-il, je veux jouir des charmes de la musique dans toute leur perfection. Je ferai venir de tous les pays les plus habiles musiciens & musiciennes, dont les talens dans la musique instrumentale & vocale seront les plus célèbres. Que me manquera-t-il donc pour rendre mon bonheur complet? & qui pourroit jamais desirer de changer une telle existence pour une autre dont nous n'avons pas la moindre idée? Il fit ici une pause. Mais n'y a-t-il pas, continua-t-il, d'autres choses qu'on appelle des plaisirs intellectuels? J'en ai entendu parler à Schemzeddin, & il me semble que quand j'étois pauvre, je me les figurois assez agréa-

bles. Ils peuvent avoir leurs charmes, & il faut les faire entrer dans notre plan. Je ferai certainement beaucoup de bien ; d'ailleurs, j'aurai toujours dans ma maison une douzaine de beaux esprits & de savans pour m'amuser de leur conversation à mes heures de loisir : quand je serai las de ce pays-ci, je choisirai quelques compagnons pour faire avec moi le tour de la terre. Il n'y a pas un seul lieu du monde habitable qui ne contienne quelque chose digne de ma curiosité; je ferai une plus longue résidence dans les villes qui me plairont le plus : & par ce moyen je passerai aisément deux ou trois siècles avant d'avoir épuisé la variété de mes projets : après quoi il faudra bien me contenter des jouissances locales qui se trouveront dans mon chemin.

Il s'amusa de semblables idées en attendant l'heure où ses esclaves seroient retirés, ayant résolu de choisir cet instant pour enterrer son trésor.

Il avoit essayé de soulever toutes ces urnes les unes après les autres ; il trouva celles qui contenoient l'or si pesantes, qu'il lui fut impossible de les enlever. Il n'eut pas de peine à emporter celles qui contenoient les pierreries. Ainsi dès que tout son

monde fut endormi, il se chargea de ces agréables fardeaux. Il mit l'or monnoyé en différens petits sacs pour sa dépense courante, & vint à bout en bien des voyages de porter tout le reste à sa cave, où ayant tout mis en sûreté, il se retira dans son appartement & se coucha. Durant les trois jours suivans, ses idées furent si confuses & si embarrassées, qu'il ne savoit auquel de ces plans il devoit donner la préférence. Satisfait d'avoir en son pouvoir les moyens, il négligeoit les fins pour lesquelles il les avoit desirés. Commencerai-je, disoit-il, par acheter ou faire bâtir un palais magnifique? Enverrai-je des émissaires pour chercher les plus belles femmes qui existent; & d'autres en même-temps pour me faire venir les plus habiles musiciens? En attendant ma maison peut être montée sur un ton convenable à la grandeur dans laquelle je me propose de vivre. Je vais prendre un grand nombre de domestiques, & principalement douze des meilleurs cuisiniers de Perse, afin que dès-à-présent ma table puisse être mieux servie que celle du sultan; mais je vais être accablé d'une multitude d'embarras; il faut que je trouve quelqu'un qui, sans me donner aucune peine, se charge de veiller à

mes affaires domeſtiques. Il s'occupa tellement de toutes ces idées, qu'il oublia d'aller faire ſa cour à Schemzeddin, ſans tirer de ſes richeſſes d'autre plaiſir que celui d'y ſonger. Il paſſoit les jours entiers ſeul, tantôt approuvant, tantôt rejetant les ſyſtêmes de bonheur qui ſe formoient dans ſa tête. Cependant le ſultan offenſé de ce qu'il s'abſentoit ainſi, ſans lui en faire la moindre excuſe, ſur-tout après la froideur de leur dernière entrevue, fut ſi choqué de ſa conduite, qu'il lui envoya un de ſes officiers pour lui interdire ſa préſence, & lui défendre de paroître à la cour. Dites-lui cependant, ajouta-t-il, que je n'ai pas oublié mon ancienne amitié pour lui au point de vouloir le laiſſer manquer du néceſſaire; ainſi je lui donne la maiſon qu'il occupe, & j'y ajoute une penſion de mille pièces d'or. Faites-le ſouvenir qu'elle doit lui ſuffire pour ſe procurer les douceurs d'une vie réglée. Le ſultan jugea à propos de lui rappeler ſes propres paroles.

Nourjahad reçut ce meſſage avec la plus grande indifférence, mais ſans oſer faire voir aucun manque de reſpect. Dites à monſeigneur le ſultan, dit-il, que je n'aurois pas été ſi long-temps ſans me proſterner à ſes

pieds, si je n'avois été obligé de partir à la hâte pour aller chez un parent qui demeure à quelques lieues d'Ormus, & qui, dans ses derniers momens, a souhaité de me voir. Il est mort très-riche, & m'a fait son héritier. Ainsi mon royal maître peut accorder les mille pièces à quelqu'un qui en ait plus besoin que moi. Malheureux que je suis d'avoir perdu les bonnes grâces de mon prince! j'accepte avec bien de la reconnoissance la maison que sa bonté me donne, & elle me fera souvenir tous les jours que Schemzeddin ne déteste pas absolument son esclave. En disant ces mots, il présenta à l'officier un beau diamant, qu'il tira de son doigt, en le priant de l'accepter comme une marque de sa considération pour lui; & de sa soumission aux volontés du sultan.

La vraie raison qu'avoit eue Nourjahad pour accepter la maison, étoit qu'ayant enterré son trésor dans le jardin, il pensoit qu'il ne pourroit l'en ôter sans beaucoup de difficulté, & sans courir les risques d'être découvert. Ainsi dans sa réponse, il avoit été obligé de recourir deux fois au mensonge, en conséquence de son choix téméraire & pernicieux.

La

Là maiſon que le ſultan lui avoit donnée étoit belle & commode, & il jugea qu'en la meublant magnifiquement, & en y faiſant quelques augmentations, elle pourroit lui ſuffire pour ſa réſidence à la ville; & comme c'étoit un don royal, il étoit sûr de n'être point troublé dans ſa poſſeſſion.

Il ne ſongeoit alors à rien qu'à donner l'eſſor à toutes ſes fantaiſies, & à ſe livrer à tous les excès que ſes paſſions ou ſon imagination pouvoient lui ſuggérer. Comme il étoit d'un caractère indolent, il remit le ſoin de ſes plaiſirs entre les mains d'un homme qu'il avoit pris depuis peu à ſon ſervice. Cet homme s'appeloit Haſem. Il avoit du bon ſens & de l'activité; auſſi Nourjahad le jugea-t-il très-propre à remplir ſes vues: c'eſt pourquoi il lui donna le ſoin de régler ſa maiſon, & le nomma ſon intendant. Par les ſoins d'Haſem qui, en cette occaſion, fit connoître l'excellence de ſon goût, ſa maiſon fut bientôt remplie de tout ce qui pouvoit charmer les ſens & captiver l'imagination. Des meubles & des habits magnifiques, des équipages ſomptueux, & un grand nombre de valets & de chevaux ſatisfirent pleinement ſa vanité. Par les ſoins d'Haſem, ſon ſérail fut rempli des plus belles

esclaves de toutes les nations, qu'il fit venir à grands fraix. Sa table fut couverte des productions les plus rares de chaque pays. Il eut une troupe choisie des plus fameux musiciens. Hasem porta son attention jusqu'à lui choisir pour demeurer dans sa maison un certain nombre de beaux esprits & de savans en toutes sortes d'arts & de sciences. Ils devoient servir à son amusement dans ses heures de loisir ou de réflexions, au cas qu'il en pût trouver quelques-unes.

Le voilà donc parvenu au comble de la félicité humaine; car pour rendre son bonheur complet, il avoit choisi parmi les beautés de son sérail, une jeune fille si charmante & si accomplie, qu'il lui donna l'entière possession de son cœur; & la préférant à toutes ses autres femmes, il passoit les jours entiers dans son appartement. Il fut également chéri de cette belle appelée Mandane; félicité rare pour les maris orientaux; & ayant besoin d'ouvrir son cœur à une personne sur la tendresse & la fidélité de laquelle il pût compter, il lui découvrit le merveilleux secret de sa fortune. Il avoit souvent souhaité d'en parler, & n'avoit encore osé se confier à personne. S'étant débarrassé de cette espèce de poids impor-

tun, il ne lui restoit pas le moindre sujet d'inquiétude. Il se livra sans aucune réserve à tous les genres de plaisir, & se plongeant dans un torrent de délices, il oublia ses devoirs envers Dieu, & négligea toutes les loix de son prophète. Il devint paresseux & efféminé, & si son orgueil ne l'eût pas engagé à étaler aux yeux du public son faste & sa magnificence, aucun autre motif ne l'eût fait sortir de chez lui.

Il avoit déjà passé trois mois à jouir sans interruption de tout ce qui pouvoit flatter ses passions, lorsqu'un matin, comme il se préparoit à partir pour aller voir une belle maison de campagne, dont Hasem lui avoit parlé, & qu'il se proposoit d'acheter, en cas qu'elle répondit à sa description, il fut arrêté par un messager de la part du sultan: c'étoit le même qui étoit déjà venu lui défendre de paroître à la cour. Je suis très-fâché, monseigneur, dit-il, en entrant dans l'appartement de Nourjahad, d'être une seconde fois porteur de mauvaises nouvelles; mais Schemzeddin ayant appris le faste & la magnificence extraordinaire dans laquelle vous vivez, qui, à la vérité, égale celle du sultan lui-même, voudroit savoir d'où vous tirez cette richesse; & il m'a commandé

de vous amener en ſa préſence, pour que vous lui en rendiez compte.

Nourjahad fut très-effrayé de cet ordre imprévu; mais comme il lui eût été impoſſible d'y réſiſter, il ſe vit forcé d'accompagner cet officier au palais. Il y entra en tremblant, craignant de dire quelque fauſſeté à ſon maître, & craignant encore davantage de lui avouer la vérité.

Il étoit dans cette inquiétude quand l'officier le quitta pour informer le ſultan de ſon arrivée; & peu de temps après il fut admis en ſa préſence.

Pourquoi, Nourjahad, dit le ſultan, ton imprudence attire-t-elle ſur toi les yeux de toute ma cour? Les repréſentations qu'on m'a faites ſur l'excès de ta pompe & de ton luxe m'obligent à m'informer d'où peuvent venir des richeſſes qui paroiſſent immenſes. Qui étoit ce parent qui te les a laiſſées, & en quoi conſiſtent-elles?

Quoique Nourjahad eût fait de ſon mieux pour préparer des réponſes à toutes les queſtions auxquelles il devoit naturellement s'attendre, néanmoins il fut confondu, & ne put articuler aucune des fables qu'il avoit inventées: il héſita, & changea de couleur deux ou trois fois.

Schemzeddin voyant son embarras : Je m'apperçois, dit-il, qu'il y a quelque mystère dans cette affaire ; que tu n'as pas envie de me découvrir. Fasse le ciel que tu n'aies point employé de mauvais moyens pour acquérir la grande richesse qu'on dit que tu possédes ! Confesse la vérité, & garde-toi bien de vouloir tromper ton prince.

Nourjahad épouvanté tomba aux pieds du sultan. Si, monseigneur, dit-il, veut me faire la grâce de m'écouter patiemment, & pardonner la présomption de son esclave, je lui découvrirai des prodiges qui le surprendront lui-même, & je ne dirai rien que l'exacte vérité. Le sultan se tourna froidement vers lui ; mais paroissant attendre une explication, il l'encouragea à continuer.

Nourjahad lui fit une relation fidelle de la vision qu'il avoit eue, & de toutes les conséquences de cet événement miraculeux.

Schemzeddin lui laissa finir sa narration sans l'interrompre ; mais au lieu de donner aucune marque de surprise, ou de paroître ajouter foi à ce qu'il lui disoit, le fixant avec des regards pleins d'indignation : Misérable audacieux, s'écria-t-il ! comment as-tu osé présumer assez de ma patience, pour insulter mon discernement par un récit d'une

fable aussi ridicule ? Va-t-en débiter tes contes aux fous & aux enfans ; mais garde-toi d'outrager ton souverain par de semblables faussetés.

Quoique Nourjahad fût épouvanté de la colère du sultan, néanmoins il persista dans sa déclaration, confirmant tout ce qu'il avoit dit par les sermens les plus solemnels. Le sultan lui ordonna de se taire. Tu es fou, lui dit-il : je m'apperçois que les richesses que tu as acquises, n'importe par quel moyen, t'ont tourné la cervelle ; & je suis plus que jamais convaincu de la bassesse de ton ame, puisque l'opulence t'a perverti le jugement au point de vouloir en imposer à ton maître, & de lui donner pour des vérités les chimères de ton imagination déréglée. Tu en seras bien puni ; car avec l'extravagance de ta conduite, peu de temps suffira pour dissiper ce que ton ami t'a laissé ; & quand tu te verras réduit à ton premier état ; tu seras empressé d'implorer ma bonté, pour avoir ce que tu as refusé dernièrement avec tant d'arrogance. Va, malheureux Nourjahad, continua-t-il d'un ton de voix un peu radouci, le souvenir de mon ancienne amitié pour toi ne me permet pas de te laisser devenir la victime de ta propre folie.

S'il étoit public que tu t'es efforcé par des mensonges d'abuser de la crédulité de ton souverain, tu trouverois que cette immortalité si vantée ne seroit pas à l'épreuve de la mort, que pour le maintien de sa dignité, il seroit obligé de te laisser souffrir comme un vil imposteur. Va-t-en donc, continua-t-il, retire-toi dans ta maison ; & si tu n'es pas tout-à-fait abandonné, efforce-toi par une conduite sage & régulière, d'expier tes offenses envers le ciel & envers ton souverain ; mais je t'ordonne, en punition de ton crime, de ne pas sortir de ton logis sans ma permission, sous peine d'une prison plus longue & plus rigoureuse.

Nourjahad fut frappé comme de la foudre à cette sentence inattendue, & il lui fut impossible de répliquer. Le sultan ayant ordonné qu'on fît venir son capitaine des gardes, lui remit son prisonnier entre les mains, en lui disant, que s'il laissoit échapper Nourjahad, sa tête lui en répondoit.

Nourjahad, plein de dépit & de ressentiment, fut reconduit à sa maison, dont il eut le chagrin de voir les avenues remplies de gardes, conformément aux ordres donnés par le sultan. Il se retira dans son cabinet, & s'y enferma pour se livrer à ses

tristes réflexions. Ce fut alors, pour la première fois, qu'il se repentit du choix indiscret qu'il avoit fait.

Malheureux que je suis, s'écrioit-il ! à quoi me serviront les richesses & la durée de ma vie, si je dois être ainsi enfermé dans ma maison ? N'eût-il pas mieux valu demander au génie de me rétablir dans la faveur de mon prince ? Schemzeddin m'a toujours aimé, & n'auroit pas manqué de m'élever en richesses & en dignités ; au moins j'aurois joui de ma liberté qui, à présent que j'en suis privé, me paroît un plus grand bien qu'aucun de ceux que je posséde. Infortuné Nourjahad ! que vont devenir tous tes projets de félicité ? Il fut assez foible pour répandre des larmes, & se livrer au chagrin le reste du jour.

Néanmoins son esprit accoutumé à la dissipation étoit devenu trop frivole pour que rien pût faire sur lui une impression durable ; & d'ailleurs il avoit encore trop de ressources pour s'abandonner au désespoir. Il est vrai, disoit-il, que je suis privé de ma liberté ; mais n'ai-je pas toujours en ma possession mille genres de plaisirs ? L'incrédule sultan, satisfait de m'avoir puni, ne s'embarrassera plus de moi, pourvu que je

ne tente point de m'échapper : étant soustrait aux yeux du public, l'envie ne s'efforcera pas de pénétrer dans ma retraite. Je m'assurerai de la fidélité de mes serviteurs, par ma libéralité envers eux. Le ressentiment de Schemzeddin ne durera pas; ou même quand il dureroit autant que lui, qu'est-ce que sa vie, comme celle de tous les hommes, une chétive portion d'années, en comparaison de mon immortalité ?

Ayant ainsi accommodé ses idées à sa situation présente, il résolut, pour se dédommager de la contrainte qu'il éprouvoit, de se livrer, s'il étoit possible, encore plus qu'il n'avoit fait à toutes sortes de voluptés. Il donna ordre qu'on préparât pour la nuit un festin qui surpassât tous les autres en luxe & en profusion. Il voulut que toutes ses femmes, qui étoient en grand nombre, y parussent ornées de toutes leurs pierreries & de leurs habits les plus magnifiques, ne permettant qu'à Mandane de s'asseoir & de souper avec lui. La magnificence de ses appartemens étoit bien augmentée par une illumination superbe d'un millier de flambeaux composés de résine odoriférante, qui jetoient un éclat qui sembloit le disputer à celui du soleil. Ses chanteurs & ses musiciens eurent

ordre de déployer toutes les ressources de leur art, & de tâcher de l'égayer par la magie enchanteresse de l'harmonie. Nourjahad, vêtu comme le sont les rois de Perse, étoit assis sous un dais tissu d'argent, qui avoit été tendu pour cette fête : s'appropriant ainsi toute la pompe d'un monarque oriental ; il se livra tellement à cette illusion, que s'il n'étoit pas encore devenu fou en ce moment, il ne s'en falloit guères.

Déjà ivre de plaisir, l'historien qui écrit sa vie assure qu'ayant bu avec excès, pour la première fois de sa vie, il s'enivra.

Quoiqu'il en soit, il est certain que, s'étant retiré pour se mettre au lit, il dormit plus fort & plus long-temps qu'à l'ordinaire : lorsqu'il s'éveilla, ne trouvant plus Mandane à côté de lui, il appela l'esclave qui étoit dans son anti-chambre, & lui ordonna de la faire venir, se préparant à lui faire de tendres reproches. Il appela plusieurs fois à haute voix, sans que personne lui répondit ; & comme il étoit naturellement colère, il ne fit qu'un saut de son lit jusqu'à son anti-chambre. Il n'y trouva aucun des esclaves qui avoient coutume de s'y tenir. Irrité de cette négligence, il recommença d'appeler par leurs noms plusieurs de ses domesti-

ques : à la fin une esclave parut. C'étoit une de celles qui avoient été destinées à servir Mandane.

Cette esclave ne l'eut pas plutôt apperçu, que jetant un grand cri, elle alloit s'enfuir, lorsque Nourjahad, encore tout en colère, la tira brusquement par le bras : où est ta maîtresse, dit-il, & d'où vient la frayeur & l'étonnement que je te cause ? Hélas ! monseigneur, répondit l'esclave, pardonnez ma surprise, qui vient de l'état où je vous vois. Nourjahad s'appercevant alors que sa précipitation lui avoit fait oublier de se vêtir, conclut que cela seul avoit causé l'effroi de la suivante ; & s'éloignant d'elle : Petite sotte, dit-il, va-t-en dire à Mandane que je desire de la voir. Ah ! monseigneur, reprit cette fille, je desirerois qu'elle fût en état de venir vous trouver. Comment, qu'est-ce que cela signifie ? J'espère qu'il n'est rien arrivé à ma chère Mandane ; seroit-elle malade ? Il me semble qu'elle s'est couchée hier en parfaite santé. Hier, monseigneur ! reprit l'esclave, en secouant la tête. Hé bien ! cria Nourjahad, que veux-tu dire ? parle, où est ta maîtresse ? Elle est, à ce que j'espère, dit l'esclave, allée recevoir la récompense de ses bonnes actions. Et elle

se mit à pleurer. O ciel ! s'écria Nourjahad ! ma chère Mandane est-elle morte ? Elle l'est, répliqua la suivante en redoublant ses pleurs, & jamais je n'aurai une aussi bonne maîtresse. Grand Dieu ! reprit Nourjahad, par quel fatal accident suis-je privé si subitement de cette adorable créature ? Ce n'a pas été subitement, monseigneur, dit l'esclave ; madame est morte en couches. Ah ! traîtresse, cria Nourjahad, comment oses-tu aigrir le chagrin de ton maître, en calomniant sa bien-aimée ? Tu sais qu'il n'y a pas plus de trois mois que je l'ai reçue vierge dans mes bras, & tu as l'audace de venir me faire un conte ridicule, en me disant qu'elle est morte en couches ? Monseigneur, répondit l'esclave, il y a plus de trois ans que Mandane est morte. Misérable, s'écria Nourjahad, prétends-tu me persuader le contraire de ce que je sais ? En disant cela, il la pinça si rudement au bras, qu'elle fit un cri. Le bruit qu'elle fit, amena dans la chambre plusieurs domestiques qui, en voyant Nourjahad, donnèrent tous des marques de crainte & de surprise. Quelle est la raison de tout ceci ? s'écria-t-il en colère. Etes-vous tous ligués contre moi ? Hâtez-vous de m'expliquer la cause de cet étonnement

que vous me faites voir. Hasem, qui étoit accouru avec les autres domestiques, se chargea de répondre pour tous. Il n'est pas douteux, monseigneur, dit-il, que vos esclaves n'ayent lieu d'être surpris, en vous voyant, pour ainsi dire, ressuscité d'entre les morts, Mais s'ils sont bien étonnés, leur joie, sans-doute, est égale à leur étonnement. Assurément la mienne est extrême, de voir mon maître rendu à ses fidelles serviteurs, après que nous avons presque désespéré de vous voir jamais ouvrir les yeux.

Vous me dites des choses bien extraordinaires, reprit Nourjahad, un peu interdit de ce qu'il voyoit & entendoit. Il se rappela en cet instant les conditions auxquelles il avoit reçu le don miraculeux que lui avoit fait le génie; & commença à soupçonner qu'il avoit souffert un de ces longs sommeils auxquels il s'étoit lui-même assujetti. Combien de temps ai-je dormi? dit-il. Quatre ans & vingt jours, répondit Hasem: je dois le savoir; car je tenois compte de ces tristes jours exactement, n'ayant presque pas quitté le chevet de votre lit. Cela peut être, dit Nourjahad; j'ai été sujet à ces accidens dès mon enfance: mais celui-ci

a été plus long que les autres. Il commanda alors à tous ses esclaves de se retirer, ne gardant avec lui qu'Hasem, à qui il vouloit parler.

Lorsqu'ils furent seuls : Dis-moi à présent, reprit-il, & dis-le moi sincèrement, tout ce que j'ai entendu est-il vrai ? Mandane est-elle réellement morte ? Il est trop vrai, répondit Hasem, que Mandane est morte en couches; & en mourant, elle m'a laissé le soin de son enfant. Mon enfant est donc vivant, s'écria Nourjahad ? Oui, monseigneur, dit Hasem, & vous le verrez tout-à-l'heure. Mandane, continua-t-il, me fit appeler un peu avant de mourir. Hasem, me dit-elle, ayez soin de votre maître, le ciel vous le rendra un jour. Conduisez sa maison avec la même prudence & la même régularité que s'il étoit témoin de votre conduite; car soyez sûr que tôt ou tard il faudra que vous lui en rendiez compte. Voici les clefs de ses coffres, que j'ai prises sous son oreiller. J'ai ménagé jusqu'ici sa fortune avec économie, & maintenu le bon ordre dans sa maison. Ce soin désormais vous regarde. Nourjahad ne manquera pas de récompenser votre attention & votre fidélité. Il n'est pas à propos que le monde sache en quel état il

eſt. Sa vie eſt aſſujettie à une étrange fatalité. Vous n'avez rien autre choſe à dire, ſinon qu'il a une maladie de langueur qui le retient au lit. Ne laiſſez approcher perſonne de lui, & on ceſſera bientôt d'en parler. Voilà, dit Haſem, les dernières paroles de ma chère maitreſſe. J'ai rempli ponctuellement ſes ordres; votre état n'a été connu de perſonne, excepté de vos domeſtiques, qui vous ſont trop attachés pour divulguer ce ſecret. Vos femmes ont toujours été ſoigneuſement renfermées dans votre ſérail, & quoiqu'elles murmurent de leur ſituation, elles ne manquent pas d'offrir tous les jours pour vous des vœux au ciel. Je vais en cet inſtant vous préſenter votre fils: ce ſera une conſolation pour vous de voir ce précieux gage de l'amour de Mandane. En diſant ces mots, il s'éloigna, & revint bientôt après, conduiſant cet enfant qui étoit beau comme un petit ange.

Nourjahad fondit en larmes dès qu'il l'apperçut, & recommença ſes plaintes ſur la perte de ſa chère Mandane. Il vit que l'âge de l'enfant s'accordoit à tout ce qu'on lui avoit dit, & fut pleinement convaincu de la vérité de ſon infortune. O ciel! s'écrioit-il, en embraſſant cet enfant, que ne donne-

rois-je pas pour que ma chère Mandane pût être ici à partager le plaisir que me font les caresses de cet enfant! Si je pouvois lui rendre la vie, en retranchant trois siècles du nombre de mes années, j'y consentirois volontiers; mais ma félicité seroit trop grande; je dois me soumettre à la destinée que j'ai moi-même choisie. Prudent Hasem, dit-il en remarquant sa surprise, vous devez être étonné de ce que vous venez de m'entendre dire; mais je vais vous apprendre l'histoire merveilleuse de ma vie. Votre zèle mérite cette confidence; d'ailleurs il est nécessaire que je confie à quelque personne discrette ce secret important, puisque j'ai perdu Mandane dont la tendresse & la fidélité m'étoient connues.

Nourjahad apprit à Hasem tout ce qui lui étoit arrivé avec le génie. Seulement il ne lui parla pas de son trésor caché, jugeant par son propre cœur qu'il pouvoit être dangereux d'exposer l'homme le plus vertueux à une pareille tentation : il se contenta de lui dire que son génie lui donnoit de l'or à mesure qu'il en avoit besoin. Hasem l'écouta avec un air de surprise, & l'assura qu'après ce qui s'étoit passé sous ses yeux, il ne doutoit nullement de la vérité de tout ce

qu'il venoit d'entendre, quoique cela dût paroître incroyable.

Monſeigneur, dit-il, vous pouvez compter ſur mon zèle & ſur ma fidélité, tant qu'il vous plaira me garder à votre ſervice. Ce ſera tant que vous vivrez, interrompit Nourjahad. Mais, reprit Haſem, ſi un de ces accidens de ſommeil duroit beaucoup plus long-temps que le dernier dont vous venez de ſortir, & qu'il m'arrivât de mourir avant que vous fuſſiez réveillé, qui ſait quelles en pourroient être les conſéquences? Cet événement eſt fort à craindre, reprit Nourjahad; à quels dangers ne pourrois-je pas être expoſé? Peut-être à être enterré tout vivant, & réduit à reſter pluſieurs ſiécles dans un horrible ſépulchre. Cette idée me fait frémir, & je me répens preſque d'avoir accepté l'immortalité à de pareilles conditions. Comme je n'ai aucun avertiſſement, ajouta-t-il, de l'inſtant où doit me prendre ce fatal ſommeil; (car, qui eſt-ce qui peut être continuellement en garde contre la violence des paſſions? où eſt l'homme aſſez attentif pour entendre la voix intérieure, dans le tumulte des plaiſirs?) comme j'ignore, dis-je, en quel temps je dois être condamné à cet état d'inſenſibilité, & combien il doit

durer, je ne puis que te conjurer, s'il m'arrivoit d'être surpris d'un semblable accident durant ta vie, d'observer la même conduite que tu as tenue ; & si l'ange de la mort venoit te visiter avant que mes sens fussent délivrés de leurs mystérieuses chaînes, ne manque pas de déclarer mon secret à celui de mes domestiques que tu jugeras être le plus fidelle & le plus discret. Comme je ne compte point me séparer de mes domestiques, à moins que la mort ne me les enlève, & que je les remplacerai toujours par les meilleurs sujets qu'on pourra trouver, je pense que parmi un si grand nombre, il s'en trouvera au moins un à qui on puisse confier mon secret.

Sans doute, monseigneur, reprit Hasem ; & par d'aussi sages mesures, vous serez toujours en garde contre ce qui peut arriver de pis.

Quoique Nourjahad, par cette précaution contre les événemens fâcheux, eût soulagé son esprit des craintes dont il étoit agité sur ce qui pouvoit lui arriver pendant ces longs sommeils, cependant il s'en falloit bien qu'il fût content. La perte de Mandane lui déchiroit le cœur. Il ne se plaisoit avec aucune de ses autres femmes. Les charmes supérieurs

de Mandane étoient toujours préſens à ſes yeux : la bonne chère & tous les divertiſſemens lui étoient devenus inſipides, n'étant plus aſſaiſonnés par l'eſprit & les grâces de Mandane. Les concerts les plus mélodieux qui avoient coutume de le charmer, ne ſervoient qu'à augmenter ſa mélancolie : la voix enchantereſſe de Mandane ne ſe faiſoit plus entendre.

Enfin, pendant quelque temps, il ne prit plaiſir à rien qu'au babil innocent & aux careſſes de ſon petit enfant, dont il ſe faiſoit aimer à force de ſoins & de tendreſſe. Que je ſuis malheureux, mon cher Haſem, diſoit-il ſouvent ! La perte de Mandane empoiſonne tous mes plaiſirs, & il me ſemble que je n'enviſage l'avenir qu'avec dégoût.

Monſeigneur, diſoit Haſem, il ne vous eſt rien arrivé qui ne ſoit commun à tous les hommes. Chacun peut naturellement s'attendre à voir mourir quelque perſonne qu'il aime. Mais vous qui êtes miraculeuſement doué d'une ſi longue vie, vous devez vous attendre à un nombre infini de ſemblables pertes.

Réflexion cruelle ! reprit Nourjahad, qui ne me vint pas dans l'eſprit lorſque je fis mon choix. Je ſavois bien véritablement que

je devois voir périr une centaine de générations; mais, me disois-je à moi-même, je contracterai insensiblement de nouvelles liaisons, à mesure que je verrai que les anciennes seront prêtes à m'être enlevées par la main du temps. Ainsi, mon cœur n'éprouvera jamais aucun vuide. Une nouvelle beauté remplira la place de celle dont les charmes commenceront à décliner; ainsi l'amour ne manquera point d'alimens; & par la même raison, les plaisirs de l'amitié se succéderont sans interruption. Je considérois le monde comme un jardin de fleurs qui devoient enchanter mes sens. Les mêmes fleurs ne peuvent pas toujours durer; mais à celles qui se fanent, il en succède d'autres dont la fraîcheur & la variété égalent celle des premières, & les effacent de la mémoire. Je ne songeois guères, hélas! qu'avant la fin du printemps un cruel ouragan feroit périr ma plus belle fleur.

Voudriez-vous, dit Hasem, s'il étoit en votre pouvoir, renoncer aux dons que vous a fait le génie, plutôt que d'être perpétuellement sujet à de semblables infortunes?

Non, assurément, répondit Nourjahad; le temps est un remède immanquable pour le chagrin; je me consolerai de celui-ci, & j'en

ſerai mieux préparé contre le premier aſſaut.

En effet, Nourjahad tint ſa parole, & retourna en peu de temps à ſon premier genre de vie.

Il avoit néanmoins la mortification de ſe trouver toujours priſonnier. Haſem lui dit que le ſultan ne s'étoit point adouci, & que, ſuivant ſes ordres, ſes gardes entouroient toujours la maiſon, & Nourjahad put aiſément s'en convaincre, en les voyant de ſa fenêtre. Il eſt étrange, diſoit-il, que Schemzeddin puiſſe garder ſi long-temps ſon reſſentiment contre moi, d'autant plus qu'il peut avoir reconnu la vérité de tout ce que je lui avois dit, en apprenant l'état dans lequel j'ai été pendant quatre ans. Vous oubliez, monſeigneur, dit Haſem, qu'on a gardé ſur cela un profond ſécret, ainſi que l'avoit recommandé Mandane; & vos fidèles domeſtiques n'en ont pas dit un mot à perſonne.

Et mes amis, dit Nourjahad, ne ſont-ils pas venus me viſiter durant cet intervalle? Ceux que vous appelez vos amis, répondit Haſem, ſont venus, comme à l'ordinaire, durant les premiers mois de votre ſommeil; mais la porte leur étant refuſée, ſous prétexte du dérangement de votre ſanté, qui ne vous permettoit pas de les recevoir, ils ont bientôt

cessé leurs visites, & n'étant plus attirés par les festins ni par les fêtes, ils ne se sont plus mis en peine de savoir seulement si vous existiez.

Misérables ingrats! s'écria Nourjahad, je ne veux jamais les revoir. Cependant, c'est un grand chagrin que de n'avoir point d'amis. Je vous considère, Hasem, comme un homme d'honneur & rempli de prudence; mais vous êtes mon domestique, & je ne puis vous traiter sur le pied d'égalité qu'exige l'amitié. Il y a, dit Hasem, un homme qui s'est montré envers vous sensible & reconnoissant; & par-tout où l'on rencontre ces deux qualités, on est sûr de les trouver unies à beaucoup d'autres vertus. Oh! nommez-le-moi, dit Nourjahad. C'est Jamgrad, reprit Hasem, cet officier du sultan, à qui vous fîtes présent d'une bague. Il n'a pas manqué un seul jour d'envoyer savoir des nouvelles de votre santé, & souvent il y est venu lui-même, en marquant beaucoup de chagrin de l'état de langueur dans lequel je lui disois que vous étiez réduit; blâmant en même-temps la rigueur du sultan à votre égard. Ah! le digne homme, s'écria Nourjahad! Tu seras, mon cher Jamgrad, le seul ami de mon cœur. Je renonce, dès ce moment,

à tous ceux qui m'ont si lâchement oublié.

J'ai dessein d'écrire à Schemzeddin, ajouta-t-il; peut-être se laissera-t-il fléchir, & me rendra-t-il ma liberté. J'ai besoin de changer d'habitation, & d'aller dans quelque lieu où l'image de Mandane ne vienne pas s'offrir continuellement à ma mémoire. N'étois-tu pas en marché, Hasem, pour me procurer une belle maison de campagne, que je devois aller voir le jour que Jamgrad vint me chercher de la part du sultan? Je me croirois heureux si je pouvois m'y retirer.

Hélas! monseigneur, dit Hasem, il n'est plus possible de faire cette acquisition. Vous pouvez vous rappeler que j'avois conclu avec le propriétaire, sous la condition que vous iriez la voir ce jour-là, & que vous approuveriez le marché. Je m'en souviens bien, dit Nourjahad; mais n'y a-t-il pas moyen de renouer cette négociation? Non, certainement, répondit Hasem: le propriétaire de la maison en a disposé depuis long-temps.

Cela est malheureux, dit Nourjahad; mais nous en trouverons aisément quelqu'autre. Ayez soin d'en chercher quelqu'une, tandis que je m'efforcerai d'émouvoir le sultan en ma faveur.

Hasem ne tarda pas à exécuter les ordres de son maître. Au bout de trois jours, il lui dit qu'il avoit été voir une maison de campagne qui lui paroissoit surpasser toutes les descriptions du paradis terrestre. Elle n'est qu'à dix lieues d'Ormuz, ajouta-t-il : il ne manque rien à la beauté de la maison & des jardins, & vous aurez le tout pour cinquante mille pièces d'or. Le sultan lui-même ne posséde pas une retraite aussi délicieuse. Je la veux avoir, dit Nourjahad : tenez cette somme prête ; vous avez les clefs de mes coffres, & ils contiennent bien au-delà. Monseigneur, répondit Hasem, lorsque vous y avez regardé pour la dernière fois, ils contenoient bien plus que cette somme ; mais vous voudrez bien vous souvenir qu'il y a déjà plus de quatre ans : votre maison, durant ce temps, a toujours été entretenue ; & quoique j'aie employé la plus grande économie, votre trésor est nécessairement diminué. Vraiment, je l'avois oublié, reprit Nourjahad ; mais je vous remettrai incessamment tout l'or dont vous pouvez avoir besoin.

En conséquence, dès la nuit suivante, il alla rendre visite au trésor enfermé dans la cave du jardin ; & l'ayant trouvé dans le même état où il l'avoit laissé, il en rapporta

une

une quantité d'or suffisante pour un temps considérable.

Le desir qu'il avoit de se livrer de nouveau à tous les plaisirs ne lui laissa pas négliger de s'adresser au sultan pour tâcher d'en obtenir son rappel, ou du moins l'adoucissement de sa sentence. Il écrivit à Schemzeddin une lettre fort touchante, dans l'espérance de vaincre son incrédulité, & de lui prouver que le fait extraordinaire qu'il lui avoit raconté etoit la pure vérité. Il lui apprit qu'il avoit passé plus de quatre ans dans un profond sommeil, & ajouta que Sa Majesté pouvoit aisément s'assurer de la réalité d'un fait si étrange, en faisant interroger tous les domestiques qui en avoient été les témoins, quoiqu'il avouât ne pas souhaiter la publicité d'un évènement aussi extraordinaire. Nourjahad, après cet expédient, avoit conçu de grandes espérances d'obtenir sa liberté; mais il fut bien trompé dans son attente.

Jamgrad, au bout de deux jours, lui rapporta la réponse du sultan par écrit. Nourjahad mit la lettre sur sa tête, en baisa les cachets, les rompit, & lut ce qui suit.

« Je n'ai pas négligé de me faire instruire » de vos actions : j'ai été bien aise d'appren- » dre que depuis quatre ans l'ordre & la dé-

» cence ont régné dans votre maison. Je
» m'étois flatté que c'étoit une preuve que
» vous aviez retrouvé le sentiment de votre
» devoir; mais cette espérance m'a trompé:
» car j'ai su que Nourjahad, détenu par une
» longue maladie, (causée sans doute par
» son intempérance) n'étoit plus propre à
» aucun des excès auxquels il avoit coutume
» de se livrer.

» J'ai pensé que cet avertissement du ciel
» auroit produit sur votre esprit un effet salu-
» taire, & qu'au cas que la santé vous fût
» rendue, vous en auriez fait un meilleur
» usage. Mais quelle a été mon indignation
» en apprenant que vous persistiez dans vos
» folies & dans vos déréglemens, & que
» vous continuerez d'abuser de la patience de
» votre bienfaiteur & de votre souverain,
» en lui débitant les fables les plus absurdes!
» Tout autre prince vous livreroit à la mort;
» mais je veux vous laisser vivre, afin que,
» s'il étoit possible, vous fassiez pénitence.
» Je veux bien même vous permettre, pour
» l'entier rétablissement de votre santé, de
» vous retirer à cette maison de campagne;
» mais, au péril de votre tête, ne présumez
» pas d'en sortir sans mon ordre ».

Nourjahad s'apperçut en ce moment,

mais trop tard, qu'il avoit encore eu tort d'essayer de faire croire une chose si incroyable, & qu'il eût mieux valu le laisser dans l'opinion où il étoit, d'après le bruit que ses domestiques avoient répandu de sa prétendue maladie.

Dans quel monde sommes-nous, dit-il à Jamgrad, après avoir lu cette lettre, si celui qui doit être le dispensateur de la justice ferme les oreilles à la vérité, & condamne un homme innocent qui veut la lui faire voir? Mais je ne veux pas vous faire partager la punition qui m'est imposée pour un crime imaginaire, en exigeant votre croyance sur un fait dont je me suis inutilement efforcé de convaincre l'incrédule Schemzeddin.

J'ignore, monseigneur, reprit Jamgrad, ce qui s'est passé entre le sultan & vous; mais ce que je sais, c'est qu'il est fort courroucé contre vous. Je desirerois de tout mon cœur qu'il fût en mon pouvoir d'adoucir son ressentiment.

Je vous rends grâces, mon cher Jamgrad, dit Nourjahad. De tous les hommes que je connois, vous êtes le seul qui ait marqué quelqu'attachement pour moi. Si l'amitié d'un homme qui a encouru la disgrâce

de son souverain est digne de vous être offerte, je vous offre la mienne, & je vous conjure de m'accorder la vôtre. La basse ingratitude que j'ai trouvée chez tous ceux que je regardois comme mes amis, m'a déterminé à rompre tout commerce avec eux : si vous pouvez venir quelquefois me visiter dans ma retraite, vous me ferez un sensible plaisir.

Jamgrad le quitta, après lui avoir promis de l'aller voir aussi souvent qu'il le pourroit.

Quoique Nourjahad fût fort fâché de se voir ainsi confiné, & par-là dans l'impossibilité d'exécuter un de ses projets favoris, qui étoit de voyager & de faire le tour du monde : cependant il tâcha de s'en consoler, en songeant que ce projet seroit rempli tôt ou tard, & qu'il ne tiendroit qu'à lui de voyager après la mort de Schemzeddin & celle de ses descendans. J'aurois tort, disoit-il, de perdre mon temps à me chagriner d'une chose à laquelle je ne puis remédier ; je dois au contraire chercher à me consoler en jouissant de mon mieux de tous les biens qui sont à ma disposition.

Il ordonna à son intendant de payer

comptant le prix de cette belle maiſon. Je veux, lui dit-il, aller inceſſamment m'y établir, & tâcher d'y goûter toutes ſortes de plaiſirs, afin de me récompenſer de tout le temps que j'ai perdu par ce cruel accident qui m'eſt ſurvenu bien mal à propos. J'eſpère n'en point éprouver de ſemblable d'ici à cinquante ou ſoixante ans au moins.

La diligence d'Haſém répondit à l'impatience de ſon maître; il prépara tout pour ſa réception à cette maiſon de campagne: & ayant envoyé d'avance le ſerrail & les domeſtiques, afin d'éviter l'éclat que pouvoit faire un ſi grand train, il les fit partir la nuit. J'ai cru cette précaution néceſſaire, dit-il à Nourjahad, pour empêcher vos envieux de faire encore au ſultan de malignes repréſentations ſur votre compte; & comme tout le monde dans Ormus croit que vous ſortez d'une longue maladie, il faudroit, à mon avis, que vous vous fiſſiez conduire en litière. Nourjahad, qui aimoit beaucoup ſes aiſes, conſentit aiſément à cette propoſition, & ſe fit porter en litière à ſa nouvelle habitation. A ſon arrivée il trouva qu'on ne lui avoit point exagéré la beauté de cette demeure. La maiſon, ou plutôt le palais, (car on pourroit lui donner ce

nom) surpassoit de beaucoup l'idée qu'il s'en étoit faite ; mais principalement les jardins étoient si délicieux qu'il en fut enchanté, & il protesta que les célestes demeures, préparées pour la réception des fidèles, ne pouvoient avoir rien de plus enchanteur. Oubliant que ce beau séjour devoit être sa prison, il ordonna qu'on lui tendît au milieu du jardin un pavillon de brocard, pour y jouir de la fraîcheur des soirées au doux murmure des eaux, accompagné du chant de mille oiseaux qu'on entendoit de tous côtés.

Le voilà donc encore en possession de tout ce qui peut charmer les sens d'un homme livré aux desirs les plus extravagans de la frénésie épicurienne : il redevint l'esclave de ses passions ; il inventa de nouveaux raffinemens de luxe, & sa voluptueuse retraite devint le théâtre de tous les plaisirs licentieux.

La délicatesse & la profusion dans laquelle il vivoit, lui firent oublier que parmi ses semblables il y avoit un grand nombre de malheureux qu'il eût pu soulager ; & comme il n'avoit presqu'aucun commerce avec les hommes, excepté avec ceux qui flattoient ses folies, ou qui servoient à ses plaisirs,

il devint insensible à toutes les affections sociales. Il cessa de faire du bien aux pauvres, parce qu'il ne les avoit pas sous les yeux ; & avec un cœur naturellement bienfaisant, il vécut uniquement pour lui-même.

Entièrement livré aux plaisirs des sens, il perdit le goût de tous les autres. Les poëtes & les savans qu'il avoit dans sa maison, commencèrent à lui paroître ennuyeux. Il se moquoit de la philosophie des derniers, & quand ils essayoient de l'amuser par quelques discours solides ou savans, il les railloit ; & enfin, trouvant leur société insipide, il les renvoya de chez lui.

Les poëtes auroient sans doute éprouvé le même sort, s'ils n'eussent pas eu l'adresse de rendre leur art utile à ses inclinations dépravées. Ils ne composoient que des pièces remplies d'adulation pour lui ou pour quelques-unes de ses favorites. Ces vers étoient mis en musique, & chantés par les plus belles voix accompagnées du luth.

C'étoit ainsi que Nourjahad employoit tout son temps. Le soleil, tous les jours en se levant, étoit témoin de quelques nouveaux outrages aux loix de la décence

& de la tempérance aussi bien que l'astre des nuits.

La belle saison de l'année étoit prête à finir, lorsque Nourjahad conçut le projet le plus extravagant qui soit jamais entré dans la tête d'un homme. Comme les jardins de son palais étoient d'une beauté ravissante, il s'imagina follement qu'ils étoient semblables aux régions célestes, où les bons musulmans sont reçus après leur mort; & afin de rendre la ressemblance plus complète, il voulut que les femmes de son serrail représentassent les houris, ces belles vierges qui doivent être la récompense des vrais croyans. Lui-même devoit représenter Mahomet, & la plus belle de ses maîtresses, celle qu'il aimoit le mieux, devoit paroître sous le nom de Cadiza, la femme favorite du grand prophète.

Cette idée, toute bisarre & profane qu'elle étoit, fut promptement adoptée par tous les flatteurs qui l'entouroient, aucun n'osoit contrarier sa volonté. Ses femmes s'y prêtèrent d'autant plus volontiers, qu'elles s'imaginèrent que cela leur procureroit un nouveau genre d'amusement.

Il s'éleva cependant quelques débats entr'elles au sujet des habillemens les plus

convenables en cette occaſion : comme aucune ne ſe rappeloit d'avoir lu dans le Koran quelle ſorte d'habit portoient les houris, il y eut pluſieurs de ces femmes qui prétendirent que ces beautés devoient être nues.

Enfin, après bien des conteſtations, il fut arrêté qu'elles auroient des robes de la gaze la plus claire, & des guirlandes de fleurs ſur la tête.

Nourjahad approuva cette invention, & dit à Haſem de préparer cette céleſte maſcarade, avec toute la diligence poſſible, & de ne rien négliger pour rendre cette fête digne de Mahomet lui-même. Ni l'art, ni la dépenſe ne furent épargnés. Il donna des ordres pour que les fontaines de ſes jardins verſaſſent au lieu d'eau du vin & du lait; que les ſaiſons fuſſent anticipées; qu'on réunit les productions du printemps, de l'été & de l'automne; enfin, pour que les fleurs & les fruits de toute eſpèce fiſſent l'ornement de ce paradis terreſtre.

La diligence d'Haſem fut ſi grande, que tout fut prêt plutôt que Nourjahad ne l'attendoit. Il deſcendit dans ſes jardins, pour examiner ces merveilleux préparatifs; & trouvant tout à ſon gré, il ordonna que ſes fem-

mes se préparassent à jouer leur rôle, en disant que dès le soir du même jour il vouloit leur donner l'échantillon des plaisirs ravissans qu'elles dévoient goûter dans les régions célestes.

Il faisoit fort chaud, & Nourjahad s'étant promené long-temps en parcourant ces décorations magnifiques, se trouva fatigué; & s'étant retiré dans son appartement, il s'y jeta sur un sopha, dans l'intention d'y prendre un peu de repos, afin d'être mieux préparé aux fatigues de la nuit suivante, ayant ordonné à Hafem & à Cadiza de l'éveiller avant le coucher du soleil.

Cependant il ouvrit les yeux sans que personne fut venu le réveiller; & s'appercevant que le jour étoit presque fini, il vit que ses ordres avoient été négligés, & se mit dans une grande colère, soupçonnant que ses femmes avoient obtenu d'Hafem de profiter de son sommeil pour jouir de plus de liberté qu'elles n'en avoient en sa présence.

Dans sa colère il résolut de les faire toutes venir devant lui, & de les renfermer après les avoir sévèrement reprimandées, de punir Hafem selon l'étendue de sa faute, & de

différer cette fête jusqu'à ce qu'il fut plus en humeur de s'en amuser.

Impatient & même furieux de cette contradiction, il frappa du pied sur le plancher. Aussitôt un eunuque noir parut à la porte: Va-t-en, lui dit-il, dire à mes femmes de venir tout-à-l'heure ici. L'esclave se retira sans répondre; & un instant après les femmes de son serrail entrèrent dans son appartement. Elles étoient, suivant l'usage, couvertes de leurs voiles; mais quand elles furent en sa présence elles l'ôtèrent. Oh ciel! quelle fut sa colère & l'étonnement de Nourjahad, lorsqu'au lieu des belles houris qu'il s'attendoit de voir, il se trouva au milieu d'une troupe de vieilles femmes ridées & hideuses!

La surprise & la rage lui ôtèrent pour quelques instans l'usage de la parole. Lorsque la première de ces vieilles femmes s'approcha pour l'embrasser, il la repoussa rudement, en disant: effroyable créature, d'où te vient cette hardiesse? Où sont mes esclaves? Où est Hasem? Où sont les femmes de mon serrail? Les traîtresses, elles payeront cher l'abus qu'elles ont fait de mon indulgence.

Les vieilles femmes, à ces mots, tombè-

rent le visage contre terre, & la première qui s'étoit avancée, voulant parler : sortez d'ici, s'écria Nourjahad ! retirez-vous, misérables ! délivrez mes yeüx de votre odieux aspéct. Hélas ! monsieur, dit la vieille ! m'avez-vous donc entièrement oubliée ? Le temps n'a-t-il laissé aucune trace qui vous rappelle votre chère Cadiza ? Cadiza ! toi, Cadiza ? Ne m'irrite pas, reprit Nourjahad, ou je jure par Allah, que je te jetterai par les fenêtres. Les vieilles femmes, en ce moment, jetèrent un cri lamentable. Malheureuses que nous sommes, s'écrièrent-elles en se frappant la poitrine ! Il eût été heureux pour nous de mourir jeunes plutôt que de survivre à l'affection de notre maître !

Que la peste vous étouffe, dit Nourjahad ; qui diable êtes-vous donc toutes ? Vos maitresses, s'écrièrent-elles ; les chers objets de votre amour : mais l'impitoyable main du temps a fait un si cruel ravage sur nos charmes, qu'il n'est pas étonnant que vous nous méconnoissiez.

Nourjahad commença de soupçonner qu'il avoit été surpris par un second accès de sommeil. Dites-moi donc, reprit-il, combien de temps ai-je dormi ?

Quarante ans & onze mois, répondit celle

qui se nommoit Cadiza. Tu mens, j'en suis sûr, dit Nourjahad; car il me semble que c'étoit hier que j'ai ordonné à Cadiza (& tu prétends l'être) de m'éveiller à une certaine heure, pour aller dans mon jardin jouir du spectacle magnifique qu'on m'y avoit préparé.

Je m'en souviens, dit Cadiza, & nous vos fidelles esclaves, nous devions jouer le rôle des belles houris. Hélas! hélas! nous ne sommes plus propres à représenter ces vierges célestes! Toi & tes compagnes, reprit Nourjahad, me paroissez plutôt faites pour représenter les furies. Je te répéte qu'il n'y a seulement pas vingt-quatre heures que je me suis endormi.

Cela peut vous paroître ainsi, répondit Cadiza; ayant tout-à-fait perdu l'usage de vos sens, vous n'avez pas pu mesurer le temps qui s'est écoulé; mais il est certain que vous avez dormi tout le temps que je vous ai dit.

Nourjahad se mit à examiner les figures de toutes les femmes les unes après les autres, & les trouvant totalement différentes de ce qu'elles étoient, il jura qu'il ne croyoit pas un mot de tout ce qu'on venoit de lui dire. Toi, Cadiza! dit-il, cette jolie brune dont le sourire étoit enchanteur; il faut avouer que

tu lui reſſembles prodigieuſement ! Je ſuis pourtant cette belle, reprit-elle, & je puis vous en convaincre par un ſigne remarquable que je porte ſur le ſein, & qui m'eſt demeuré, quoique toute ma perſonne ſoit ſi fort changée.

En diſant ces mots, elle ſe découvrit la poitrine, ſur laquelle étoit un bouton de roſe deſſiné par la nature; ce qui lui avoit paru autrefois une beauté, & avoit fait le ſujet d'un ſonnet amoureux, dans le temps que le ſein de la belle Cadiza étoit auſſi blanc & auſſi doux que l'albâtre.

Convaincu par cette preuve que ces femmes étoient réellement ce qu'elles prétendoient être, Nourjahad ne put cacher ſon chagrin. Par le temple de la Mecque, dit-il, ce génie n'eſt pas plus indulgent qu'il n'avoit promis de l'être, & je commence à ſoupçonner que ce pourroit bien être un eſprit malin, ſans quoi il ne prendroit pas plaiſir à me perſécuter pour rien.

Ah ! monſeigneur, dit Cadiza, je n'ignore pas les étranges événemens de votre vie, Haſem m'en a confié le ſecret avant de mourir. Haſem eſt donc mort, s'écria Nourjahad ? Oui, monſeigneur, répondit Cadiza, de même que le fidèle Jamgrad. Qu'eſt de-

venu mon fils, dit Nourjahad ? j'efpère qu'il n'a pas fubi le même fort. Cela feroit à fouhaiter, répondit Cadiza; car il y a vingt-cinq ans qu'il s'eft enfui d'avec le gouverneur à qui le fage Hafem avoit confié fon éducation; & s'étant inutilement efforcé de l'engager à vous enterrer, afin de répandre le bruit de votre mort, & s'emparer de toutes vos richeffes, voyant qu'il ne pouvoit exécuter ce barbare deffein, il a forcé votre coffre-fort; & s'étant faifi de tout ce qu'il a pu trouver, il s'eft enfui, & on n'en a eu aucune nouvelle depuis ce temps-là.

Ingrate vipère ! s'écria Nourjahad; & toi, cruel génie, quel plaifir prends-tu à empoifonner ma vie par tes dons funeftes ?

Si vos femmes & moi, ajouta Cadiza, n'avions pas confenti à donner toutes nos pierreries à Hafem pour les vendre, depuis long-temps nous n'aurions pas eu de quoi fubfifter; car votre indigne fils a emporté tout votre argent. Mais Hafem a tout conduit avec le même foin & la même régularité que fi vous euffiez été éveillé, & cet honnêté homme n'eft mort que depuis quelques jours.

Et Schemzeddin vit-il encore, reprit Nourjahad ? Oui, répondit Cadiza; mais

courbé sous le poids de l'âge & des infirmités, il est devenu de si mauvaise humeur que personne n'ose lui parler : il est même quelquefois si fantasque & si bizarre, qu'on prétend que sa tête s'affoiblit. Il n'est pas impossible qu'il radote, dit Nourjahad; car il a plus de soixante-dix ans. Le génie à cet égard m'a tenu fidellement sa parole; car je suis à-peu-près du même âge, & je me sens toute la vigueur de la jeunesse. Mais je ne lui en ai pas grande obligation, quand d'ailleurs il me fait perdre une si grande partie de ma vie.

Monseigneur, dit Cadiza, il y a une circonstance qui doit en quelque façon vous consoler de la perte de votre temps. Vous savez que, par l'ordre févère du sultan, vous étiez condamné à ne pas sortir de votre maison; & quoique cet état fut adouci par tous les plaisirs dont vous étiez environné, cependant la répétition des mêmes objets durant un si grand nombre d'années vous auroit sans-doute ennuyé, & la contrainte de cette espèce de prison vous eût peut-être mis au désespoir; ainsi, quoique vous accusiez de cruauté votre bon génie, je crois qu'il a plutôt marqué beaucoup d'indulgence, en vous ôtant pendant un si

grand nombre d'années la connoiſſance de votre infortune ; car j'ai ſu d'Haſem que le ſultan n'a jamais voulu conſentir à vous rendre votre liberté.

Tu viens de faire une obſervation très-juſte, reprit Nourjahad, & j'en ſens toute la vérité. Sage Cadiza, ajouta-t-il, ce que tu as perdu en beauté, tu l'as regagné en prudence, & quoique je ne puiſſe plus être amoureux de toi, je veux toujours te garder à mon ſervice, & je t'établis la gouvernante de mes eſclaves ; car je vais remplir mon ſérail de beautés nouvelles. A l'égard de ces vieilles créatures, comme je n'imagine pas à quoi elles peuvent être bonnes, je ne veux jamais les revoir. Allez vous-en, leur dit-il ; je donnerai des ordres à Cadiza pour ce qui vous concerne.

Nourjahad étant reſté ſeul, commença à réfléchir ſur ſa ſituation. Que je ſuis malheureux, dit-il, de me trouver ainſi privé de tout ce qui m'étoit cher ! mes deux fidelles amis, Haſem & Jamgrad, toutes les beautés naiſſantes de mon ſérail, qui raviſſoient mes yeux ; mais ſur-tout mon fils dont l'ingratitude me bleſſe plus ſenſiblement que toutes mes autres pertes ; & ce génie ſévère qui préſide ſur mes jours pour

les remplir d'amertume ! Cependant, pourquoi blâmerois-je mon protecteur pour cela ? Les mêmes malheurs auroient pu m'arriver, si ma vie eût été assujettie aux loix communes de la nature. J'aurois été exposé à perdre mes amis, & peut-être d'une manière aussi soudaine & aussi imprévue que leur mort me le paroît aujourd'hui.

Mes femmes devoient nécessairement devenir vieilles, & j'aurois été obligé de les renouveler deux ou trois fois. Mon fils, quand même je l'aurois tenu en respect, eût pu être au fond du cœur aussi ingrat & aussi perfide qu'il s'est montré ; & peut-être la seule différence qu'il y ait entre moi & d'autres parens, c'est que j'ai assez vécu pour voir mon fils souhaiter ma mort, & s'emparer de mes biens pour en faire un mauvais usage ; au lieu que d'autres pères, trompés par de belles apparences, descendent paisiblement au tombeau, & n'en reviennent pas pour essuyer les mêmes outrages.

Je vois bien, continua-t-il, qu'on ne peut se soustraire aux misères qui sont le partage de la vie humaine. Quelle étoit donc ma folie de me soumettre volontairement à dix mille fois plus de maux que naturellement aucun homme n'en doit attendre ! Arrête,

Nourjahad ! à quoi servent tes vaines plaintes ? Tu connois les conditions de ton existence, tu dois nécessairement voir le dépérissement & la dissolution de tout ce qui est mortel; prends donc courage, & au lieu d'empoisonner tes jours par des réflexions cruelles, résous-toi pour l'avenir à ne laisser troubler ton repos par aucun événement; mais à jouir de tous les plaisirs fugitifs, & à te satisfaire par leur variété : car tu vois qu'il n'y a rien ici bas de permanent.

Comme Nourjahad n'avoit jamais écouté que dans le malheur la voix de la raison & de la philosophie, dès qu'il eut trouvé cet adoucissement à sa peine, il fit taire ses réflexions comme d'impertinens raisonneurs. Il résolut de ne pas s'arrêter plus long-temps à des idées désagréables, & de se livrer plus que jamais à des plaisirs dans lesquels il croyoit que consistoit la félicité humaine.

Il ne se mit guères en peine de tous ces trésors que lui avoit volés son fils, sachant qu'il avoit un fonds de richesses inépuisable, suivant la promesse de son génie.

Il apprit de Cadiza que sa maison d'Ormus étoit au même état qu'il l'avoit laissée, Hasem l'ayant fait garder par un domestique prudent & fidelle, dont il étoit aussi sûr que de lui-

même ; & de plus, ajouta Cadiza, peu de temps avant sa mort, il a obtenu, par le moyen de Jamgrad, la permission du sultan pour votre retour dans cette maison. Il se peut faire, me dit-il, que notre maître s'éveille avant la mort de Schemzeddin ; & s'il a envie de quitter cette demeure, il sera bien aise de le pouvoir faire sans être obligé à de nouvelles sollicitations.

Et le sultan l'a-t-il accordé, s'écria Nourjahad ?

Oui, répondit Cadiza ; mais avec beaucoup de peine : car ayant appris que vous meniez toujours la même vie, & que votre profusion ne connoissoit point de bornes, il a résolu de vous confiner pour la vie, en vous laissant seulement le choix d'habiter ce palais, ou votre maison d'Ormus.

Le sot, s'écria Nourjahad ! il ne s'imagine guères combien ses menaces sont impuissantes, quand il parle de me renfermer pour ma vie : néanmoins je voudrois qu'il fût mort, afin d'être délivré de cette ennuyeuse contrainte : mais cela ne peut pas durer encore long-temps ; la fin de ses jours s'approche. En attendant, je veux tâcher de l'oublier, & me prévaloir de la permission qu'il m'a donnée de retourner à Ormus ; car je suis

las de cette solitude, ayant perdu tout ce qui pouvoit me la rendre agréable.

Fais en sorte, ajouta-t-il, de tout préparer pour mon arrivée : je veux avoir mon sérail rempli de nouvelles beautés ; sans quoi ma maison quand j'y entrerai me paroîtra un désert, & je ne saurois comment employer le temps jusqu'au moment où je dois retrouver ma liberté. Je compte sur ton habileté pour me choisir les femmes les plus capables de remplir la place de celles que j'ai perdues.

J'ai pour ami, dit Cadiza, un marchand qui fait commerce de belles esclaves, & il en a un si grand nombre, qu'il me sera aisé d'en trouver dont les charmes ne pourront manquer de vous plaire. Je lui ferai dire de venir chez vous, & d'amener les plus rares beautés qu'il ait en sa possession, afin que vous les choisissiez vous-même.

A la bonne-heure, reprit Nourjahad ; je te remets le soin de toute ma maison ; & si ces filles me plaisent, je les achetterai le prix qu'on en voudra. Le jour de son départ pour Ormus, plein d'impatience de voir ces belles esclaves qui l'attendoient, il partit dans un superbe équipage ; mais il eut la mortification de voir son char entouré par une

partie des gardes du sultan, qui, le sabre à la main, écartoient tous ceux qui vouloient approcher de lui.

Je me passerois volontiers, dit Nourjahad, de cette partie de mon train; mais il n'y a pas moyen de résister aux ordres de ce vieux fou de Schemzeddin. Ayant été conduit de cette manière jusqu'à sa maison, les gardes se placèrent à toutes les portes, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu.

Nourjahad trouva chez lui les jeunes esclaves que Cadiza avoit fait venir, & qui attendoient son arrivée. Elles étoient magnifiquement vêtues, & rangées en haie dans une longue galerie par laquelle il devoit passer. Dès qu'il y entra, le marchand à qui ces femmes appartenoient leur ordonna d'ôter leur voile.

Nourjahad les examina l'une après l'autre; mais aucune ne lui plut. L'une avoit les traits trop grands, l'autre les avoit trop petits; celle-ci n'avoit pas le teint assez beau, celle-là manquoit de physionomie; les unes étoient trop grandes, les autres n'étoient pas bien proportionnées.

Appelez-vous cela des beautés, dit Nourjahad avec dédain? Je ne crois pas avoir jamais vu de plus maussades créatures. Assu-

rément, monſeigneur, dit le marchand, vous ne penſez pas ce que vous dites. Ces jeunes filles ſont eſtimées par tous les bons juges comme les beautés les plus parfaites qui ayent jamais paru en Perſe. Le ſultan lui-même n'en a point dans ſon ſérail qui les égale.

Je te répéte, dit Nourjahad, qu'il n'y en a pas là une ſeule qui vaille à beaucoup près la moins belle de celles que j'avois autrefois. C'eſt ce que j'ignore, monſeigneur, dit le marchand; mais ce dont je ſuis sûr, c'eſt que je vendrai celles-ci tout ce que je voudrai. Hé bien, tu n'as qu'à les emmener, cria Nourjahad: car je ne les trouve bonnes qu'à être les dernières des eſclaves.

Gadiza, qui étoit préſente, tirant à part Nourjahad, lui dit: monſeigneur, ces filles vous paroiſſent moins belles que celles que vous poſſédiez jadis; mais le goût pour la beauté eſt totalement changé depuis ce temps. Vous pouvez être sûr qu'on ne vous en trouvera aucunes qui vaillent mieux que celles-ci. Nous vous plaiſions beaucoup autrefois moi & mes compagnes: ſi nous redevenions telles que vous nous avez vues dans notre jeuneſſe, on ne nous regarderoit ſeulement

pas : tel eſt le changement biſarre de la mode.

Si cela eſt, dit Nourjahad, je ne me ſoucie pas de ſuivre la mode dans mes amours : cependant je me contenterai, quant à préſent, de quelques-unes de ces filles les plus ſupportables, juſqu'à ce que j'en puiſſe trouver d'autres plus à mon gré.

En diſant ces mots, il choiſit une demi-douzaine de ces jeunes eſclaves, & ayant payé au marchand le prix qu'il demandoit, il renvoya le reſte.

Nourjahad ayant ainſi renouvellé tout ſon ſérail, y paſſoit les jours entiers, & il trouva que ces filles étoient plus aimables qu'il ne les avoit jugées au premier coup-d'œil. Ainſi il ſe flatta de retrouver avec les plaiſirs des ſens, la joie & le contentement du cœur. Mais ſon attente fut trompée ; il éprouva une ſatiété & une laſſitude qui lui rendoient la vie ennuyeuſe. Entouré de nouveaux objets, il n'en voyoit aucun qui lui inſpirât de l'amour ou de l'amitié. Le vuide de ſon ame lui étoit inſupportable. C'eſt une cruelle ſituation, diſoit-il ! & durant le cours d'une ſi longue vie, combien de temps & combien de fois ne dois-je pas m'attendre d'y être expoſé ! Un ami ne me ſera pas plutôt devenu cher par une longue expé-

rience de sa tendresse & de sa fidélité, sans laquelle il me seroit impossible de l'estimer, que la mort me l'enlèvera comme elle m'a déjà enlevé Hasem & Jamgrad. Combien verrai-je de beautés moissonnées par la faulx du temps, ou, ce qui est aussi triste, se faner, & perdre tous leurs attraits! Je ne vois qu'un moyen de me garantir de ces maux; c'est de ne me lier d'amitié avec aucun homme, & ne laisser captiver mon ame par les charmes d'aucune femme, & sans avoir de passion, me contenter de la variété des plaisirs; car je sens, par une triste expérience, que même après un si grand nombre d'années, la seule idée de Mandane m'inspire plus d'amour que je n'en ai jamais ressenti dans la possession de toutes les autres femmes.

Nourjahad s'efforçoit inutilement d'écarter ces idées accablantes, & d'en substituer de plus agréables. Il ne trouvoit aucune ressource en lui-même, & ne pouvoit réfléchir sur rien dont il pût tirer la moindre satisfaction. Ma vie, disoit-il, ressemble à un songe agréable qui s'est évanoui sans laisser de réalité, & j'en suis déjà las, quoiqu'en effet, nonobstant mon âge avancé, je n'aie joui que très-peu de temps, à compter

depuis l'inſtant où j'ai reçu le don de l'immortalité.

Il eſſaya de ſe diſtraire par la lecture; mais il n'y prenoit point de plaiſir. S'il parcouroit les ouvrages des philoſophes ou des moraliſtes; qu'ai-je beſoin, diſoit-il, de tes froides leçons & de tes ennuyeux préceptes? Tu as écrit pour des hommes ſoumis comme toi à la loi du trépas; tu leur enſeignes comment ils doivent vivre, s'ils veulent apprendre à mourir. Mais qu'eſt-ce que tout cela me fait? n'étant point ſujet à la mort, tes avis ne me ſont d'aucune utilité.

Il voulut enſuite lire les poëtes; mais ils ne lui procurèrent aucun amuſement. L'habitude & l'excès des plaiſirs ſenſuels lui avoient fait perdre la ſenſation délicate qu'éprouve l'ame dans la perception des images agréables qui vont droit au cœur. Il avoit éprouvé l'illuſion auſſi-bien que l'eſſence des paſſions humaines, & il étoit devenu inſenſible au point de n'être touché ni par les peintures les plus pathétiques de la douleur, ni par les plus vives deſcriptions de l'amour.

Liſant un jour une belle élégie, compoſée par un amant ſur la mort de ſa maitreſſe: pauvre malheureux, diſoit-il! condamné à

un petit nombre de jours, & à un cercle étroit de plaisirs, tu vois toutes choses avec un microscope dans ta petite sphère. Un seul objet te remplit le cœur, & t'inspire les plus vifs transports; tu voudrois immortaliser ses charmes. Comme tu n'espères point de la remplacer, sa mort te met au désespoir. Je ne partage ni tes plaisirs ni tes peines. Il n'y a que ceux qui sont sujets à la même destinée, qui peuvent être affectés des mêmes sentimens.

Lorsqu'il lisoit la mort des héros & des rois, la destruction des cités, & les révolutions des empires; oh! combien sont bornées, disoit-il, les pitoyables connoissances d'un historien, qui prend bien de la peine à rassembler les matériaux de quarante ou cinquante ans peut-être, & qui emploie le court espace de sa vie à une si vaine recherche! Comment de semblables ouvrages pourroient-ils exciter ma curiosité, moi qui serai témoin de mille & mille événemens aussi extraordinaires que ceux-là? Car sans doute les mêmes causes produiront les mêmes effets dans le vaste cercle de l'éternité.

Les relations des voyageurs, les descriptions des mœurs & des coutumes de différens pays, les livres de géographie, ne

l'amufoient pas davantage. Je vifiterai moi-même tous ces différens climats, difoit-il, & alors je ferai en état de juger fi leurs rapports font exacts.

Tandis qu'il s'efforçoit ainfi de remplir le vuide de fon ame, fon temps fe paffoit dans une efpèce de loifir infipide. Les voluptueux n'ont point de goût pour les plaifirs de l'efprit.

Il retournoit de temps en temps à fes premiers excès; mais il n'y trouvoit pas les mêmes délices; la fatiété fuivoit de près chaque plaifir; fes efclaves fe tourmentoient inutilement l'imagination pour lui en procurer de nouveaux. Les raffinemens du luxe étoient épuifés, & lui blafé par l'abondance. Il devint fantafque, capricieux, tyrannique jufqu'à la cruauté. Il maltraitoit fes femmes, & battoit fes efclaves; enfin il fembloit ne fe plaire qu'à tourmenter les autres.

En vain la prudente Cadiza, qui avoit encore quelque crédit fur lui, effayoit de lui faire fentir l'énormité de fa conduite.

Comment as-tu la hardieffe, difoit-il, de cenfurer les actions de ton maître? Envers qui en fuis-je comptable? Envers Dieu & notre Prophète, répondit Cadiza, avec une fermeté qui excita la colère de Nourjahad.

Tu mens, lui dit-il; puiſque je ſuis exempt de la mort, je ne redoute point le jugement. Qu'ai-je donc à craindre du reſſentiment, ou à eſpérer de la faveur de ceux que tu as nommés ?

Mais, dit Cadiza, n'avez-vous point d'égard aux loix de la ſociété, ni de pitié pour les ſouffrances des créatures vos ſemblables, que vous faites gémir chaque jour par votre cruauté ?

Sotte pécore, dit Nourjahad, tu me parles de loix, tandis que je ne ſuis lié par aucune ! Les loix religieuſes & les loix civiles ſont tellement entrelacées, que vous ne pouvez en arracher un fil ſans en gâter tout le tiſſu; & ſi je coupe la trame, penſes-tu que j'épargne la chaîne, quand je puis tout faire avec impunité ?

Le privilége d'immortalité dont je jouis ne me ſerviroit à rien, ſi les préjugés d'une religion qui ne m'intéreſſe pas devoient m'arrêter; & que peuvent me faire les foibles loix humaines ? Elles ne peuvent m'ôter la vie. Mais vous êtes toujours priſonnier, dit Cadiza. Cela eſt vrai, répondit-il; mais dans cette priſon je me ſuis livré aux plus grands délices. La mort de Schemzeddin me rendra inceſſamment la

liberté ; & comme j'en jouirai pendant bien des ſiècles, ce n'eſt pas la peine de m'en tourmenter actuellement. J'aurai bientôt la ſatisfaction de parcourir le globe terreſtre. En attendant je te dis que je ſuis las de la répétition des mêmes plaiſirs ; mes appetits ſenſuels ſont émouſſés ; je n'ai point de goût pour les plaiſirs intellectuels ; ainſi je ne puis trouver d'amuſement qu'à ſatisfaire les paſſions malfaiſantes.

Tu n'es pas digne de vivre, s'écria Cadiza avec une vivacité dont elle eut lieu de ſe repentir ; car Nourjahad, irrité de cette réponſe, va-t-en le dire à ton prophète, dit-il, tirant un poignard de ſa ceinture, & le plongeant dans le corps de cette malheureuſe eſclave qui tomba à ſes pieds baignée dans ſon ſang.

Le cruel Nourjahad, loin d'être ému de ce ſpectacle, s'en éloigna avec indifférence, & ſortant de cette chambre, il entra chez ſes femmes, auxquelles, avec une joie barbare, il raconta ce qu'il venoit de faire.

Quoiqu'il eût tout-à-fait perdu le goût de ſes plaiſirs délicats, & même le goût des ſenſualités, il ne laiſſoit pas de ſe livrer à celles-ci avec excès ; & ſachant qu'il ne ſeroit point puni pour la mort de ſon eſ-

clave, il ne ſe mit plus en peine de Cadiza; & après avoir paſſé la journée dans toute l'extravagance de la débauche, il alla ſe coucher. Mais ſes yeux s'ouvrirent ſur une ſcène à laquelle il ne s'attendoit nullement. Dès qu'il fut éveillé, il apperçut un homme aſſis au pied de ſon lit, & qui paroiſſoit plongé dans le chagrin, ayant la tête appuyée ſur ſon bras, & tenant un mouchoir ſur ſes yeux. Qu'eſt-ce que cela ſignifie, dit Nourjahad? Me crois-tu mort, & viens-tu déplorer ma perte?

Non, monſeigneur, je ſais que vous vivez; mais le ſultan eſt mort; nous avons perdu le bon Schemzeddin J'en ſuis charmé, répliqua Nourjahad; je vais jouir de ma liberté. Qui eſt-ce qui règne aujourd'hui? Il n'eſt pas douteux, monſeigneur, répondit cet homme, que c'eſt le prince Schemerzad, le fils aîné de Schemzeddin. Tu déraiſonnes, dit Nourjahad; Schemzeddin n'a point de fils. Pardonnez-moi, dit cet homme : la ſultane Nourmabal eſt accouchée de ce prince à la même heure que l'infortunée Cadiza a péri par votre main. Tu es bien inſolent de rappeler cette circonſtance, dit Nourjahad; mais ſi cela eſt, nous avons ſur le trône un ſucceſſeur bien

jeune. Monseigneur, répondit l'homme ; Schemerzad est regardé comme le prince le plus sage & le plus accompli qu'on ait jamais vu. Voilà qui est merveilleux, dit Nourjahad en éclatant de rire; un enfant de vingt-quatre heures doit être sans-doute fort sage. Mais, monseigneur, ce prince actuellement a vingt ans.

A ces mots Nourjahad fixa ses yeux sur cet homme, qu'il n'avoit pas encore regardé, l'ayant pris pour un de ses esclaves ; & il s'apperçut que c'étoit un étranger. Vingt ans! s'écria-t-il ; n'est-ce pas là ce que tu dis? Rien n'est plus certain, dit cet homme. Schemzeddin étoit si fort avancé en âge avant la naissance de ce prince, qu'il désespéroit d'avoir des enfans ; cependant ce bon prince a eu la satisfaction de voir son fils chéri atteindre à la virilité, & de le voir orné des qualités qui le rendent digne de remplir le trône de son père. Quand donc est mort le vieux sultan, dit Nourjahad? Ses obsèques ont été célébrées la nuit dernière, repondit l'homme ; & le peuple d'Ormus n'a pas encore séché ses larmes. Il faut donc, reprit Nourjahad, que j'aie dormi pendant vingt ans. Je t'en prie,

ajouta-t-il, dis-moi qui tu es : car je ne me rappelle pas de t'avoir jamais vu.

Je m'appelle Cozro, répondit l'étranger, & je suis le frère de Cadiza, cette esclave fidelle que ta fureur a fait périr. Comment oses-tu m'en parler encore, s'écria Nourjahad ? Ne crains-tu point que je punisse ta hardiesse en te faisant éprouver le même sort ? Je compte pour rien ma vie, répondit Cozro; ayant rempli mon devoir dans ce monde, je suis sûr de trouver ma récompense dans ces célestes demeures où l'avarice, la débauche, la cruauté, ni l'orgueil n'entreront jamais. Frappe donc, Nourjahad, si tu l'oses, mets-moi en possession d'un bonheur sans fin & sans interruption : & reste ici-bas pour être la proie du remord & des contradictions, l'esclave de passions qui ne seront jamais satisfaites, & le jouet perpétuel des vicissitudes de la fortune !

Nourjahad fut confondu de l'air intrépide avec lequel Cozro prononça ces paroles. Il frémit d'indignation ; mais il ne put se résoudre à tuer un homme sans défense. Ainsi, dissimulant sa colère ; je vois, dit-il, que tu as hérité de l'esprit de ta sœur Cadiza ; mais, réponds-moi ; comment es-tu

venu ici, & en quel état eſt le reſte de ma maiſon ? Je vais vous le dire, répondit Cozro. Cadiza ſe voyant près de mourir, me fit demander : j'étois alors page d'un émir à la cour de Schemzeddin. Elle me fit mettre à genoux auprès de ſon lit, & exigea de moi un ſerment ſolemnel de remplir fidèlement ce qu'elle alloit me preſcrire, & d'en garder le ſecret; elle me conta alors l'hiſtoire de votre vie, & me conjura de veiller ſoigneuſement auprès de vous. J'ai pris ſoin juſqu'ici de ſa maiſon, me dit-elle, rempliſſez ma place, & faites ſi bien que Nourjahad à ſon réveil ne s'apperçoive pas de la perte de l'infortunée Cadiza.

Elle fit venir alors vos principaux eſclaves, & me donnant en leur préſence les clefs que vous lui aviez confiées, elle leur recommanda de m'obéir à l'avenir comme ils lui avoient obéi. Dites à monſeigneur, me dit-elle, que je lui pardonne la mort que ſa cruauté fait ſouffrir à une femme qui l'a aimé juſqu'au dernier moment de ſa vie. En diſant ces mots elle expira.

J'avois ignoré juſqu'à ce moment, ajouta Cozro, que vous fuſſiez le meurtrier de ma ſœur; mais elle ne fut pas plutôt morte

que vos esclaves m'informèrent des circonstances de sa mort. Mon ressentiment contre vous fut proportionné à l'énormité de votre crime; & si j'eusse été me jeter aux pieds de Schemzeddin, pour implorer sa justice, ni vos richesses, ni votre immortalité ne vous auroient garanti d'être condamné pour toujours à languir dans un horrible cachot.

Eh! qui t'a empêché de poursuivre ta vengeance, s'écria Nourjahad, puisque je n'étois pas en état de résister? L'obligation de remplir mon serment, dit Cozro, & la crainte d'offenser le Tout-puissant.

A cette réplique Nourjahad se sentit frappé d'une vénération sécrète, dont il ne put se défendre. Il garda le silence, tandis que Cozro poursuivit ainsi : j'obtins permission du maître que je servois de le quitter, & j'entrai immédiatement dans mon nouvel emploi; mais je trouvai que j'avois entrepris une tâche fort difficile. Vous vous étiez rendu si odieux à toutes vos femmes, qu'elles ne conservoient ni tendresse ni fidélité pour vous. En dépit de ma vigilance, une licence effrénée régnoit dans votre serrail; & enfin une nuit, ayant gagné les eunuques qui les gardoient, elles s'enfuirent

avec les esclaves qui les avoient aidées à exécuter leur dessein.

Pernicieux génie, s'écria Nourjahad! voilà donc les fruits que je recueille de ta fatale indulgence! Je m'efforçai, poursuivit Cozro, de tenir dans les bornes de leur devoir le reste de vos serviteurs. Et comment y réussis-tu, reprit Nourjahad? Fort mal, reprit Cozro : ils me déclarèrent tous que rien n'auroit pu les déterminer à rester avec un maître d'une humeur aussi capricieuse & aussi tyrannique, excepté le luxe & la paresse dans lesquels vous les laissiez vivre; & voyant que je ménageois votre bien avec économie, ils ont quitté votre maison l'un après l'autre. Ni promesses, ni menaces n'ont pu empêcher même vos plus anciens domestiques de suivre l'exemple des premiers qui avoient déserté; de manière que d'un si grand nombre de serviteurs je suis le seul qui vous soit resté fidelle, moi, qui plus qu'aucun autre avois le droit de vous haïr! Mais à présent que je me suis acquitté de la parole que j'avois donnée, je vous laisse comme un homme condamné à errer dans quelque terre inconnue & éloignée, pour y chercher de nouveaux associés, & à tâcher à force d'or d'obtenir

les égards que ſon propre mérite ne ſauroit lui attirer.

Oh ! que je ſuis malheureux, s'écria Nourjahad, touché juſqu'au fond de l'ame de ce qu'il venoit d'entendre ! Quel avantage ai-je retiré juſqu'à préſent de ma longue vie, excepté celui de connoître par une triſte expérience l'ingratitude & la fragilité humaine ? Combien tous mes plaiſirs ont été fugitifs ! Leur ſouvenir meurt dans ma mémoire, comme les couleurs de l'arc-en-ciel ſe diſſipent ſous les yeux de celui qui les regarde, ſans en laiſſer aucune trace ; tandis que d'autre part chaque affliction que j'ai éprouvée a fait ſur mon cœur une plaie profonde & durable, que la main même du temps ne pourra jamais guérir.

Avez-vous donc, dit Cozro, eu quelques infortunes qui ne ſoient pas communes à tout le genre humain ? Oh ! reprit Nourjahad, j'ai eu des chagrins innombrables. Je commençois d'être heureux dans la poſſeſſion de ma chère Mandane, & dans mon fatal ſommeil la mort me l'a enlevée dans la fleur de la jeuneſſe & de la beauté. J'ai vivement regretté ſa perte. Les larmes & la triſteſſe ont été mon partage pendant bien du temps. Enfin, réfléchiſſant que le cha-

grin ne pouvoit jamais reſſuſciter les morts, j'ai cherché à me diſſiper & à trouver de la conſolation dans la ſociété de mes autres femmes, & dans les tendres & innocentes careſſes d'un enfant que m'avoit laiſſé Mandane. La joie & la tranquillité ſont rentrées dans ma maiſon; je me ſuis livré à de nouveaux plaiſirs, ils m'ont encore échappé; & dans l'eſpace d'une nuit, c'eſt-à-dire, durant un de ces longs accès de ſommeil, mon fils dénaturé, oubliant toute tendreſſe, m'a volé & s'eſt enfui de chez moi. Les deux amis fidelles, auxquels j'avois donné toute ma confiance, ſont morts; & j'ai retrouvé les beautés de mon ſerrail, que j'avois laiſſées fraîches & charmantes comme les fleurs du printemps, couvertes de rides & courbées par les infirmités de la vieilleſſe.

Cependant j'ai encore ſurmonté ces afflictions, & j'ai pris la réſolution d'être heureux. L'avez-vous été, interrompit Cozro? Non, reprit Nourjahad; les perfides joies m'ont trompé. Mais j'envisageois l'avenir avec une ſorte d'eſpérance, & aujourd'hui j'ouvre les yeux à de nouveaux malheurs. Je me trouve abandonné par ceux dont les fauſſes proteſtations d'attachement m'avoient plongé dans la ſécurité, & je me vois ſem-

blable à une bête ſauvage dans le déſert, dont les traces font fuir tous les humains.

Nourjahad ne put terminer ce diſcours ſans pouſſer un gémiſſement qui paroiſſoit lui déchirer le cœur. Comme vous êtes, dit Cozro, exempt de punition dans l'autre monde, avez-vous donc cru pouvoir échapper auſſi aux miſères de cette vie ? Vous vous êtes trompé. L'être juſte & tout-puiſſant, dont vous avez bravé les loix, veut prendre ici bas vengeance de vos crimes, & ſi vous voulez réfléchir ſur votre vie paſſée (dont je ſais l'hiſtoire), vous trouverez que tous ces maux dont vous vous plaignez ont été autant d'avertiſſemens pour vous faire rentrer dans votre devoir, & que chacun d'eux a ſervi de châtiment immédiat à quelque faute conſidérable.

La mort de Mandane ſuivit de près l'ivreſſe dans laquelle vous vous étiez plongé, malgré la défenſe de notre Prophète. Votre bon génie vous en punit par ce long ſommeil ſuivi d'un fâcheux réveil. Bien loin de rentrer en vous-même à cette première correction, vous vous êtes livré de nouveau à l'intempérance & à toutes ſortes d'excès ; non content de ſuivre les routes ordinaires du vice, vous avez voulu vous ſignaler par un crime dont

l'idée n'a pu vous être ſuggérée que par l'orgueil & la licence la plus effrénée : vous avez voulu profaner notre ſainte religion, en préſumant de tenir la place de notre grand Prophète, & de faire paſſer vos eſclaves pour les céleſtes vierges du paradis. Vous en avez été puni par une ſeconde privation des facultés dont vous aviez fait un ſi mauvais uſage.

Les malheurs dont vous vous trouvâtes entouré à votre réveil ne ſervirent qu'à exciter votre reſſentiment contre le génie qui préſide à votre vie ; & au lieu de ſonger à réformer vos mœurs, vous cherchâtes de nouveaux moyens de mériter la colère du ciel. Vous n'avèz pas craint de ſouiller vos mains du ſang innocent, & dès le même ſoir la main vengereſſe du génie ferma vos yeux, & vous condamna à vingt ans d'anéantiſſement. Jugez donc, continua Cozro, ſi une vie qui doit être un cercle perpétuel de crimes & de châtimens eſt de quelque prix aux yeux d'un homme ſage ! Car ſoyez aſſuré que, ſuivant les décrets immuables de la providence, l'un eſt toujours la ſuite néceſſaire de l'autre, & que dans ce monde-ci ou dans l'autre, le vice trouve ſa juſte punition.

Hélas ! répondit Nourjahad, tu viens d'éveiller en moi un remord que je n'avois jamais éprouvé jusqu'ici. Je réfléchis avec douleur sur le détestable usage que j'ai fait des dons extraordinaires qui m'ont été accordés !

Que puis-je faire, ô Cozro, pour expier les crimes que j'ai commis ? Car quoique je ne redoute point de punition dans l'autre vie, cependant l'étincelle du feu divin qui m'anime m'inspire une telle horreur de mes crimes, que tous les vains délices que ce monde peut m'offrir ne sauroient me rendre la paix du cœur, jusqu'à ce que, par une suite de bonnes actions, j'aie réparé mes fautes passées.

Si votre résolution est sincère, reprit Cozro, vous savez que les moyens ne vous manqueront pas. Vos richesses vous mettent en état de répandre vos bienfaits sur le genre humain, & vous y trouverez plus de grandeur & de satisfaction véritables que n'en peut donner tout le faste du luxe, & tout ce qu'on croit le plus propre à charmer les sens.

Je le veux, répondit Nourjahad; je vais t'ouvrir tous mes trésors, vénérable vieillard, & je te charge de me découvrir les objets.

les plus propres à mériter tes bontés & ta bienveillance.

Informe-toi dans Ormuz de toutes les familles qui ſont réduites à la misère, & pourvu qu'elles n'aient pas mérité leur malheur par une mauvaiſe conduite, rétablis-les dans la proſpérité ; tâche de découvrir la retraite de tous les malheureux innocens & abandonnés, & par de prompts ſecours, garantis-les des atteintes de la pauvreté & des tentations du vice ; fais une exacte recherche de tous ceux qui ont des talens qui peuvent les rendre utiles à la ſociété ; mais qui, privés des avantages de la fortune, ſont condamnés à l'obſcurité. Veille à tous leurs beſoins, & mets-les en état de remplir les vues de la nature ; découvre le mérite en quelque lieu qu'il ſoit caché, ſoit que la défiance de lui-même le tienne dans l'obſcurité, ou qu'il ſoit accablé par l'adverſité, obſcurci par la malice, ou opprimé par la tyrannie ; tire-le de la pouſſière, & fais-le briller d'une manière éclatante aux yeux du monde.

Quelle glorieuſe tâche, s'écria Cozro ! que je me trouve heureux de devenir l'inſtrument des bontés de Nourjahad ! lui-même va ſe

trouver plus heureux encore, en voyant l'accomplissement de ses bons desseins.

Nous ne devons pas, dit Nourjahad, nous en tenir là. Je veux faire bâtir des hôpitaux pour les vieillards & les infirmes. Ma maison & ma table seront toujours prêtes à recevoir le voyageur fatigué. Aucune action vertueuse venue à ma connoissance ne demeurera sans récompense, aucun vice impuni. J'espère dorénavant, par mon exemple, encourager les bons, intimider les méchans.

Que béni soit le dessein de votre cœur, dit Cozro, & puissent les jours de votre vie être remplis de félicité !

Nourjahad, en finissant cette conversation, se trouva extrêmement soulagé de l'inquiétude & du chagrin qui l'avoient accablé auparavant. Mon cœur, dit-il, n'est plus oppressé comme il l'étoit, n'apportons aucun retardement à l'exécution de notre projet. Je vais vous mener dans l'endroit où est caché mon trésor, que je n'ai pas encore découvert à personne. En disant ces mots, il prit Cozro par la main, & le conduisit dans le souterrain.

Voici, lui dit-il, des richesses dont on ne peut jamais voir la fin ; tu peux voir que je n'ai pas encore consommé le tiers d'une de

ces urnes qui contiennent l'or ; quoique j'aie dépensé avec profusion des sommes immenses. Voilà cinq autres urnes auxquelles je n'ai pas touché. Ces six que tu vois à main droite sont remplies de lingots d'or, & sont sans doute égales en valeur à celles d'or monnoyé. Les six autres, rangées à gauche, sont pleines de pierres précieuses d'un prix inestimable. Tout l'argent qui peut être dans Ormuz n'en paieroit pas une poignée. Juge donc, mon ami, si j'ai besoin de mettre des bornes à ma libéralité.

Cozro marqua beaucoup d'étonnement à la vue de ces merveilleux trésors. Si vous voulez m'en croire, dit-il, vous partirez secrètement d'Ormuz, & vous emporterez avec vous toutes vos richesses. Vous pourrez en déposer quelque partie dans chacun des différens pays où vous comptez faire quelque séjour. Par ce moyen, vous serez toujours dans l'opulence en quelque lieu que vous alliez, & vous serez plus en état de répandre & de multiplier vos bienfaits. Une trop longue résidence en cette ville attireroit tôt ou tard les observations du public curieux ; & un si grand nombre d'années n'ayant apporté aucun changement à votre personne, on vous soupçonneroit de magie ; car la tradi-

tion ne manqueroit pas d'informer la postérité d'un évènement si étrange.

Vous me donnez un fort bon conseil, répliqua Nourjahad, & à présent que je suis en liberté, je vais songer à m'éloigner d'Ormüz. Vous m'accompagnerez, mon cher Cozro; votre prudence me servira de guide, & quand la mort viendra vous enlever à mon amitié, je m'efforcerai toujours de suivre vos sages préceptes.

Venez, continua-t-il, je suis empressé de commencer le cours de ma nouvelle vie. Allons tous deux parcourir la ville, afin de tâcher d'y trouver les meilleurs moyens d'exercer notre charité. Je ne serai connu de personne; car il ne peut y avoir qu'un petit nombre de mes contemporains qui existent aujourd'hui; & je ne veux pas quitter ma patrie sans y avoir laissé quelques traces de cette bienveillance que tu viens de réveiller dans mon cœur.

Quelque louable que soit ce desir, dit Cozro, vous devez en ce moment réprimer cette ardeur de bien faire; car, quoique par la mort de Schemzeddin vous ayez retrouvé cette liberté, vous ne pouvez pas à présent sortir de votre maison. Pourquoi, dit Nourjahad? qu'y a-t-il à présent qui m'en

si je pouvois la retirer du tombeau, & lui faire partager le privilége dont je jouis, je ne voudrois jamais aimer qu'elle; mais puisque cela est impossible, je veux me dévouer aux charmes de la vertu dont elle étoit une image vivante.

Tandis que Nourjahad formoit ainsi la résolution de corriger les erreurs de sa vie passée, sa vertu n'étoit pas seulement en spéculation. Il ne se couchoit jamais sans goûter la joie d'avoir fait du bien à quelqu'un. Cozro, qui passoit les journées à chercher & à secourir les malheureux, ne manquoit pas tous les soirs de rendre compte à son maître de sa mission, & de lui causer le plaisir qu'on ressent à faire de bonnes actions; plaisir bien doux qu'il n'avoit pas connu jusqu'à ce moment. Le cœur de Nourjahad étoit rempli de compassion pour les souffrances que Cozro lui dépeignoit comme le lot d'une grande partie de ses semblables. A mesure que sa charité & sa bienveillance augmentoient, son orgueil diminuoit. Il reconnoissoit son peu de mérite; & s'humiliant devant le Tout-puissant, il lui rendoit graces de l'avoir mis en état de secourir les infortunés.

Il passa dix-huit jours dans cette heureuse situation; il n'en falloit plus que deux pour

que

que la fin du deuil le mît en liberté de remplir lui-même ſes bonnes intentions. Il étoit ſeul dans ſon appartement, attendant le retour de Cozro; l'heure en étoit déjà paſſée, & Nourjahad commençoit à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident; mais il ne s'imaginoit pas qu'un horrible nuage ſuſpendu ſur ſa tête étoit prêt à fondre ſur lui.

Tandis qu'il rêvoit à ce qui pouvoit cauſer le retard de Cozro, il entendit frapper à grands coups à ſa porte. Elle fut ouverte par un de ſes eſclaves; & un homme, qu'à ſon habit il connut être un des officiers du cadi, entra bruſquement dans ſa chambre.

Pourquoi, dit-il, avez-vous la témérité, au mépris des ordres de notre ſouverain, d'envoyer votre émiſſaire parcourir toute la ville, dans le temps que vous ſavez qu'il eſt défendu à toutes ſortes de perſonnes de ſortir de leur maiſon, excepté pour les beſoins indiſpenſables de la vie, ou en cas de danger imminent.

Je ſuis bien éloigné, répondit Nourjahad, de vouloir manquer aux ordres du grand ſultan; mais on m'avoit dit que les eſclaves avoient la liberté d'aller par-tout pour les affaires de leur maître. Et quelle affaire, reprit cet officier, peut obliger ton eſclave

à traverser du matin au soir les différens quartiers de la ville ?

Nourjahad qui ne souhaitoit pas de publier lui-même ses bonnes actions, hésita à donner une réponse.

Ah ! ah ! cria l'officier, je vois clairement qu'il y a ici quelque dangereux mystère, & que l'argent que votre esclave a distribué à tant de gens est pour un sujet tout différent de celui qu'il a allégué. Effectivement, il est bien vraisemblable qu'un particulier emploie en charités des sommes comme celles que Cozro a reconnu avoir distribuées depuis quelques jours !

Cependant, rien n'est plus certain, dit Nourjahad ; Cozro vous a dit la vérité. C'est-ce qui se découvrira, répliqua l'officier d'un ton arrogant. Cozro est déjà en prison, & j'ai ordre de vous confronter avec lui. Nourjahad, excessivement troublé à ce discours, répondit qu'il étoit prêt à le suivre, & l'officier l'emmena au même instant.

Il étoit nuit ; ils traversèrent les rues sans rencontrer personne, & arrivèrent bientôt à la prison de Cozro ; c'étoit celle où l'on enfermoit ceux qui étoient accusés de trahison contre l'état.

Il trouva dans un donjon l'infortuné

Cozro. Dès que celui-ci vit entrer son maître : Hélas ! s'écria-t-il, pourquoi faut-il que je vous voye ici ? Dis-moi plutôt, mon cher Cozro, reprit Nourjahad, quelle étrange fatalité t'a conduit dans ce funeste lieu ?

Tout ce que je puis vous dire, répondit Cozro, c'est qu'en retournant ce soir à votre logis, j'ai été arrêté dans la rue par quelques-uns des soldats qui font la patrouille pour veiller à l'exécution des ordres du sultan : ils m'ont questionné sur ce qui m'avoit obligé de sortir. Je leur ai dit que je venois de porter des secours à de pauvres malheureux qui n'avoient pas de quoi avoir du pain. Voilà une frivole excuse, répondit l'un d'eux : vous pouviez bien attendre que le deuil fût fini ; néanmoins, si vous voulez me donner une pièce d'or, je vous laisserai passer pour cette fois ; autrement, vous & votre maître pourrez bien vous repentir d'avoir transgressé les ordres du sultan. Je ne balançai pas, ajouta Cozro, à tirer ma bourse dans laquelle il restoit dix sequins ; j'en donnai un au soldat : mais la vue de l'or ayant excité l'avidité de ces misérables, ils insistèrent pour que je partageasse entr'eux tout ce qui me restoit. Je le refusai. La dispute s'échauffant, un de ces soldats me frappa :

je lui rendis le coup. Enfin, ils me traînèrent chez le cadi, devant lequel ils m'accusèrent d'avoir désobéi à l'édit du sultan, & d'avoir maltraité ses officiers dans les fonctions de leur devoir. Je ne fus pas seulement écouté dans ma défense, ayant quatre témoins contre moi; & j'ai été conduit sur le champ dans cette horrible prison, où j'ai appris que le sultan lui-même veut prendre connoissance de cette affaire.

O ciel! s'écria Nourjahad; à quels maux la soif de l'or nous expose! Vois, mon ami, dans quel malheur tu es plongé par la cupidité sordide de ces viles créatures! Mais comment as-tu hésité un instant à leur donner la somme modique qui te restoit, pour obtenir ta liberté? Je ne me repens pas de ce que j'ai fait, répondit Cozro, & je souffrirai patiemment, puisque c'est pour une bonne cause.

Si le sultan est juste, reprit Nourjahad, la punition doit tomber uniquement sur moi qui suis le seul coupable, puisque tu n'as fait qu'exécuter mes ordres. A ces mots, l'officier qui avoit conduit Nourjahad en prison, & qui étoit présent à ce discours, prit la parole, & s'adressant à Nourjahad: vous n'avez pas encore été accusé devant le sultan,

lui dit-il, & vous êtes encore en état de tirer votre efclave du danger qui le menace. Vous n'avez qu'à faire un beau préfent au cadi, & je me charge d'empêcher que cette affaire n'aille plus loin. J'y confens de tout mon cœur, reprit vivement Nourjahad; dites-moi la fomme qu'il faut, & vous l'aurez fur le champ, pourvu que vous me laiffiez la liberté d'aller chez moi prendre cet argent; & fi vous craignez que je ne veuille m'échapper, vous-êtes le maître de m'accompagner.

C'eft ce que je ne fouffrirai pas, répliqua Cozro: la vie ni la liberté ne doivent point s'acheter à de baffes conditions; ma caufe doit être jugée par Schemerzad; & comme c'eft la caufe de la juftice & de la vérité, mon innocence toute feule la foutiendra. Je ne redoute point ce que la fraude & la malice peuvent inventer contre moi.

Nourjahad le preffa inutilement d'accepter les conditions qui lui étoient offertes; il fut inflexible à tous les argumens employés pour le perfuader; ainfi Nourjahad fut obligé de s'en défifter; & Cozro, après avoir paffé tranquillement le refte de la nuit dans un profond fommeil, fans autre lit que le plan-

cher, fut tiré de ſa priſon à la pointe du jour pour être mené devant le ſultan.

Les réflexions que fit Nourjahad ſur la conduite courageuſe de Cozro, ſervirent à l'humilier à ſes propres yeux. Quelle grandeur d'ame, diſoit-il, doit avoir cet homme pour ſe mettre ainſi au-deſſus de l'adverſité! Avec quel mépris il envisage les plus flatteuſes eſpérances, miſes en balance avec ſon intégrité! Sûrement ce n'eſt pas dans cette vie qu'il place ſon bonheur, puiſqu'il eſt ſi prêt à renoncer aux plaiſirs que peuvent lui procurer la fortune & la liberté que je lui ai promiſes. Oh! combien mon eſclave eſt ſupérieur à moi, qui ſuccomberois à mes craintes, ſi je n'étois ſoutenu par ſon exemple! Mais il a des reſſources qui me manquent. Hélas! pourquoi ai-je renoncé à l'eſpoir du paradis, pour jouir des plaiſirs vains & fugitifs que ce monde trompeur nous accorde? Je les ai goûtés, ils inſpirent la ſatiété & le dégoût. Je n'ai jamais éprouvé de contentement véritable, que dans ces derniers inſtans, depuis que j'ai abjuré les folies dans leſquelles je m'étois plongé; & je ſuis actuellement perſuadé qu'après avoir paſſé un très-petit nombre d'années dans tous les divertiſſemens dont

je n'ai pu jouir pendant ma détention, je me dégoûterai de cette vie, & je ferai des vœux pour arriver en ce lieu, dont on nous dit que le chagrin ne peut approcher.

Nourjahad étoit abſorbé dans ces réflexions, lorſqu'il en fut tiré par le retour de Cozro. Dès qu'il l'eût apperçu à la lueur de la lampe qui éclairoit la priſon, il ſe ſentit conſolé par la gaieté de ſa contenance, qui lui fit juger qu'il n'y avoit rien à craindre. Je viens, dit Cozro en s'approchant de Nourjahad & lui baiſant la main, vous dire adieu; car nous allons être ſéparés pour jamais! Cette idée me fait trouver notre ſéparation cruelle. Si j'avois l'eſpérance de vous revoir dans les demeures céleſtes, j'irois à la mort auſſi gaiement que je ferme les yeux aux approches du ſommeil.

O ciel! s'écria Nourjahad, que viens-tu de me dire? Seroit-il poſſible que ta vie fût en danger?

Et qu'eſt-ce que cette vie à laquelle tu prends tant d'intérêt, reprit Cozro? Notre vie ici bas n'eſt qu'un ſonge; la ſeule exiſtence réelle eſt celle dont les bienheureux jouiſſent après leur paſſage ſur la terre. Sois certain, Nourjahad, que je ne voudrois pas perdre l'eſpoir de la dernière place du

paradis, pour l'empire de la terre, en supposant même que mes jours fussent comme les tiens prolongés à l'infini, & que je pusse satisfaire tous mes désirs. Jugez donc si je dois sentir quelque répugnance à quitter un monde qui n'est rempli que de traverses, de tyrannie & de perfidie; où l'on fait passer la bienfaisance & la charité sous le nom de trahison & de sédition!

Quoi! tu serois condamné à mourir, dit Nourjahad pâle & tremblant, quoique convaincu qu'on ne pouvoit lui faire subir le même sort!

Je le suis, répondit Cozro : mon crime a été trouvé capital. La seule désobéissance aux ordres du sultan méritoit un moindre châtiment; mais par la malice de mes accusateurs, mon crime a été tellement aggravé qu'on l'a jugé digne de mort. Ils m'ont accusé d'avoir distribué de l'argent pour de mauvais desseins, à des personnes mal-intentionnées contre l'état, & d'avoir battu & maltraité les soldats préposés à la garde de la ville. En vain ai-je allégué tout ce que mon innocence & la vérité ont pu me suggérer pour ma défense; mes ennemis, irrités que mon refus leur eût fait perdre la somme que vous leur aviez offerte, ont

ſoutenu avec ſerment leurs accuſations, & le ſévère ſultan m'a condamné à la mort. J'ignore quel eſt le ſort qui vous attend ; mais puiſque pour votre malheur vous devez vivre éternellement, je vous conſeille d'acheter à toute ſorte de prix votre liberté, plutôt que de reſter un grand nombre d'années à languir dans une priſon ; car j'imagine que c'eſt à quoi vous ſerez condamné.

Oh ! que ne m'eſt-il poſſible de mourir avec toi, dit Nourjahad! malheureux que je ſuis, d'être ainſi privé de tes conſeils & de ton amitié, dans le temps où j'en avois le plus de beſoin ! Mais pourquoi, mon ami, pourquoi faut-il nous ſoumettre à la tyrannie du ſultan ?

Quoique tu ſois condamné, on peut encore trouver des moyens de te délivrer. Le géolier de la priſon mettra volontiers un prix à ta liberté ; cent mille pièces d'or, s'il les faut pour ta rançon ; je me trouverai heureux de pouvoir les donner. Et que deviendrez-vous enſuite, répondit Cozro ? J'achetterai au même prix ma liberté, dit Nourjahad, & nous nous éloignerons enſemble d'Ormuz. En laiſſant ici vos tréſors, s'écria Cozro ; car il ſeroit impoſſible de les

emporter ſans courir le riſque d'être découverts.

Je n'en fais plus aucun cas, dit Nourjahad, ils ne me peuvent procurer aucun bien durable; le ſeul beſoin que j'en aie actuellement eſt pour racheter notre liberté; après quoi je n'en conſerverai que ce qui m'eſt abſolument néceſſaire, & je laiſſerai tout le reſte caché dans le ſein de la terre. Puiſſe ce malheureux tréſor y reſter toujours, & ne jamais devenir pour perſonne un piége auſſi funeſte qu'il l'a été pour moi!

Loué ſoit notre ſaint Prophète, dit Cozro, qui fait enfin luire la ſageſſe dans le cœur de Nourjahad. Suivez votre deſſein, achetez votre liberté le plutôt qu'il vous ſera poſſible; car vous ne ſauriez goûter aucune conſolation dans cette odieuſe priſon; mais ne ſongez point à racheter pour Cozro une vie qu'il mépriſe. Je vous répète qu'il n'y a rien en ce monde qui puiſſe entrer en comparaiſon avec la gloire que j'attends dans l'autre. Pourquoi donc, Nourjahad, voudriez-vous retarder ma félicité, & pour quelques plaiſirs paſſagers & trompeurs me faire riſquer de perdre ces joies inéfables qui ſont le partage des bienheureux?

L'énergie avec laquelle Cozro prononça

ces mots, toucha Nourjahad jusqu'au fond de l'ame; il éprouva une sainte ardeur qu'il n'avoit jamais ressentie; toutes les facultés de son esprit s'élevèrent au-dessus de ce monde terrestre; il se sentit comme dégagé des liens du corps, & s'écria avec transport : « O! divin Prophète, reprends, » reprends, je te conjure, le don que je » t'avois demandé dans l'ignorance & la » présomption de mon cœur, & que trop » tard j'éprouve être une malédiction, & » non un bienfait! Je méprise les richesses, » & j'y renonce pour jamais : délivre-moi » donc de cette triste vie; car il ne peut » y avoir de vrai bonheur que celui de te » voir face à face, ô Mahomet! dans les » sacrés bocages du paradis ».

En disant ces mots, il se prosterna le visage contre terre, & y demeura quelque temps en oraison mentale. Cozro garda un silence respectueux, tant qu'il fut en cette posture. Quand Nourjahad se leva de terre: Puisse notre grand Prophète, dit Cozro, entendre vos prières, & s'il daigne exaucer vos vœux, toutes les faveurs que vous en avez reçues jusqu'ici ne sont rien en comparaison de cette dernière. Il faut que je vous quitte; on m'a permis de venir seulement

pour vous dire adieu : puisse l'être suprême vous accorder votre demande, afin que nous nous revoyions un jour dans les célestes demeures. Nourjahad embrassa Cozro qui s'éloigna aussitôt.

Livré à lui-même, Nourjahad fit les plus tristes réflexions sur son étrange destinée. Sot, sot que j'étois, s'écrioit-il tout haut en se frappant la poitrine, de faire au génie une demande aussi impie, aussi téméraire, d'avoir pu souhaiter de renverser les loix immuables de la nature, pour satisfaire l'extravagance de mes désirs! Je croyois que la vie de l'homme étoit trop courte pour jouir de tous les plaisirs que peut procurer la richesse; mais depuis long-temps j'ai reconnu mon erreur. Mon génie tutélaire avoit bien raison de me dire que je me repentirois trop-tard d'avoir reçu ce don fatal! Je m'en repens, en vérité. Mais toi, céleste intelligence, s'il te reste quelque bonté pour un malheureux commis à tes soins, descends, viens encore une fois à mon secours, & s'il est possible, remets-moi dans le premier état auquel j'avois été destiné par mon créateur; celui d'un pauvre mortel soumis au coup de la mort, & plus fait pour la désirer que pour la craindre! A peine eut-

prononcé ces derniers mots, que les portes de sa prison s'ouvrirent subitement; le donjon fut au même instant rempli d'une lumière éclatante, & il vit devant lui son bon génie dans la même forme qu'il lui étoit apparu dans sa première vision. Tes prières sont exaucées, homme fragile! dit-il: le Très-Haut a vu ton repentir. Je suis envoyé par notre Prophète pour reprendre le don qui t'a été funeste. Cependant, réfléchis encore, avant que je prononce l'arrêt irrévocable de ta destinée; dis, veux-tu bien sincèrement redevenir comme tous les mortels?

Oui, je le veux, répondit Nourjahad; & je ne m'étonne pas que tu révoques en doute la fermeté de ma résolution; mais dans ce dernier souhait, je suis sûr d'être inébranlable.

S'il est ainsi, reprit le génie, je te rends à ta première destinée, avec plus de joie que je n'en ai eu à t'accorder les richesses & l'immortalité. Tu n'as rien de plus à faire qu'à te prosterner le visage contre terre. Continue tes ferventes prières, & attends ce qui t'arrivera demain. Nourjahad, sans rien répliquer, se jeta le visage contre terre: au même instant la lumière & le génie dif-

parurent, & le donjon resta dans sa première obscurité.

Il continua ses prières jusqu'au soir; le geolier entra alors dans sa prison pour lui apporter quelques rafraîchissemens. Le sultan, dit-il, se propose de vous examiner demain matin, & je crains fort que votre sentence ne soit aussi rigoureuse que celle qu'a subi Cozro. Est-il donc mort, s'écria tristement Nourjahad? Oui, répliqua le geolier, il y a une heure que j'ai vu trancher ses jours; il a reçu le coup avec une fermeté si héroïque, que vous eussiez dit qu'il jouissoit d'un triomphe, & non qu'il souffroit une mort ignominieuse.

Heureux, heureux Cozro! s'écria Nourjahad, tu es à présent hors des atteintes de l'infortune, tandis que peut-être je suis destiné à mener encore pendant bien des années une vie misérable!

Votre vie, dit le geolier, est, je crois, plus près de sa fin que vous ne pensez. Le sultan est entouré de favoris avides, à qui votre immense richesse fait envie; & comme il est public que vous êtes complice du crime de Cozro, vous n'ignorez pas que si vous étiez condamné à la mort, tous vos biens seroient confisqués au sultan. J'ai déjà entendu

dire que la principale raiſon de la condamnation de Cozro avoit été qu'elle pût ſervir de prétexte à la vôtre. Néanmoins, ajouta-t-il, il eſt encore temps de prévenir ce danger; ſi votre eſclave eût été moins plein d'une fauſſe ſécurité, il vivroit aujourd'hui hors de toute crainte. Il vous reſte pour vous le même moyen de préſervation qui vous a été offert; & ſi vous voulez l'accepter, je me charge d'en courir les riſques, & de vous mettre en liberté cette nuit.

Et penſes-tu, dit Nourjahad, que j'aie aſſez peu profité de l'exemple de mon digne ami, pour vouloir accepter tes offres ? Si tu es aſſez vil pour trahir ton devoir à prix d'argent, apprends que Nourjahad ne veut recevoir aucun ſervice d'un miſérable comme toi. A l'égard de ma richeſſe, le ſultan eſt bien le maître de s'en emparer; j'y renonce de bon cœur, auſſi bien qu'à la vie.

Vous aurez bientôt lieu d'être ſatisfait, dit le geolier tout en colère; mais peut-être que demain vous vous repentirez de votre folie, en vous voyant condamné à ſuivre votre digne ami dans l'autre monde. Nourjahad ne répondit rien, & le geolier le quitta. Nourjahad paſſa la nuit dans la méditation & dans la prière. Une réſignation parfaite aux

desseins de la providence lui avoit rendu la paix de l'ame ; ainsi il attendit l'évènement du jour suivant avec la plus grande tranquillité.

Le lendemain matin le geolier entra dans sa prison. Suivez-moi, lui dit-il, vous allez paroître devant le sultan, qui va vous juger, & vous trouverez en lui un juge rigoureux. Soyez donc la victime de votre propre folie, qui vous a fait orgueilleusement refuser la vie & la liberté que je vous ai offertes.

Marchons, dit Nourjahad, ce n'est pas à toi qu'il appartient de censurer une conduite dont tu ne connois pas les motifs.

Il sortit de sa prison, & on le fit monter dans un char où étoit le capitaine des gardes du sultan qui attendoit son prisonnier. Le char étoit entouré de soldats, & de cette manière il fut conduit en la présence du sultan. Schemerzad étoit assis sur un trône dans la salle de son palais, où il avoit coutume de rendre la justice. Il étoit entouré des émirs & des grands officiers de sa cour.

Nourjahad parut devant lui les yeux baissés vers la terre ; & quoiqu'il pût être intimidé par la présence de son souverain & d'une si auguste assemblée, néanmoins la certitude de son innocence & sa parfaite confiance dans

le juge suprême lui inspiroit une noble assurance. Son maintien étoit modeste & respectueux, & ne découvroit aucun symptôme de crainte.

Le sultan fit signe à tout le monde de s'éloigner, & ne retint auprès de lui qu'un homme assis sur la dernière marche de son trône, que Nourjahad crut être son premier visir.

Qu'as-tu à dire, homme présomptueux, dit Schemerzad d'un ton de voix sévère, pour excuser ta désobéissance à mon édit? N'as-tu pas, pendant le temps du deuil, employé ton argent à courir toute la ville, pour répandre avec ostentation tes libéralités déplacées, afin, comme j'en ai été informé, de te concilier l'affection de mes sujets, pour des desseins pernicieux à la sûreté de ma couronne? Que peux-tu répondre à cette charge

Nourjahad s'étant prosterné, répondit: Puissant sultan, je n'ai rien à répondre pour excuser ma faute relativement à la première accusation. Je conviens d'avoir fait distribuer de l'argent aux sujets de sa majesté, dans un temps où il n'étoit permis de sortir que pour une nécessité absolue. J'avoue avoir en cela manqué à mon devoir. Misérable auda-

cieux ! interrompit le ſultan, quel étoit le motif de cette profuſion ?

D'attirer ſur moi la miſéricorde du ciel, répondit Nourjahad, & en ſoulageant les maux & les afflictions des autres, d'expier en quelque ſorte l'abus criminel que j'avois fait juſqu'alors de mes richeſſes. Tu voudrois donc me perſuader, dit Schemerzad, que la charité étoit ton motif ?

Ce l'étoit, illuſtre ſultan, reprit Nourjahad : j'ai dit la vérité, & pour convaincre votre majeſté que je n'ai aucun mauvais deſſein contre ſon état, je vais vous découvrir & vous livrer des tréſors qui, ſi j'euſſe été capable de les employer ſi criminellement, auroient acheté la fidélité de plus de la moitié de vos ſujets, je dis même de ceux qui approchent le plus de votre perſonne ſacrée.

La manière intrépide avec laquelle Nourjahad dit ces mots, fit treſſaillir Schemerzad ; mais reprenant promptement ſon air majeſtueux : Fais ce que tu viens de dire, répondit-il, & je te croirai.

Si votre majeſté veut me permettre, dit Nourjahad, d'aller juſqu'à ma maiſon, & m'y faire accompagner par telle perſonne que vous jugerez à propos, je lui remettrai tout ce que je poſſède, ne demandant à

votre majesté que ce qui est nécessaire à ma subsistance, pour le temps qu'il me reste à vivre. Je ne veux point que tu sortes d'ici, dit Schemerzad; tu peux bien en ma présence apprendre à mon visir dans quel endroit tes trésors sont cachés, & je vais les envoyer chercher.

Nourjahad, en cet instant, fit au sultan la description de la cave souterraine de son jardin; il lui en remit la clef, & lui dit qu'on y trouveroit tout ce qu'il possédoit.

Schemerzad dépêcha aussitôt son visir, en lui ordonnant de faire apporter à son trésor tout celui de Nourjahad: ensuite il commanda à Nourjahad de se retirer dans la pièce précédente, & d'y attendre le retour du visir, devant lequel il avoit encore des questions à lui faire.

Comme les jardins de Nourjahad joignoient ceux du palais, le visir ne fut pas long-temps à s'acquitter de sa commission. Dès qu'il eut rendu compte au sultan, Nourjahad fut rappelé, & Schemerzad lui dit d'une voix menaçante: Perfide & insolent esclave, ne crains-tu point qu'une mort soudaine ne soit la juste punition de ta hardiesse à en imposer ainsi à ton souverain? car tu sais bien qu'il n'y a rien dans cette

cave où tu dis que tes trésors sont cachés!

Rien! reprit avec étonnement Nourjahad: par la tête de notre saint Prophète, la dernière fois que j'y suis descendu, j'y ai laissé dequoi acheter mille fois cet empire. J'ai vu ce trésor le jour même que j'ai été mené en prison; depuis ce temps, la clef n'est point sortie de ma poche; comment donc est-il possible qu'on l'ait enlevé?

Comme Nourjahad adressoit ces paroles au visir, celui-ci en parut blessé, & répondit avec dédain: Je pense que tu t'imagines que j'ai volé ce trésor, & que je viens forger une histoire pour te perdre. Je ne dis pas cela, répondit Nourjahad; mais je suis certain qu'aucun être humain, excepté toi, n'a eu connoissance de ce trésor. Quelque démon, quelqu'esprit aërien, dit le visir d'un air de mépris, l'aura sans doute enlevé. Nourjahad se rappelant subitement que son génie pouvoit bien lui avoir repris ce don aussi bien que l'immortalité, répondit froidement: cela est assez vraisemblable; un certain génie qui veille sur mes jours aura indubitablement emporté ce trésor.

Crois-tu, dit le sultan, te préserver de ma colère par cette affectation d'extravagance?

Votre majesté, dit le visir, feroit bien d'ordonner qu'il fût conduit sur le champ au supplice, pour avoir osé abuser de votre clémence en le laissant survivre à cet esclave qui a refusé obstinément de déclarer où étoient cachés les trésors de son maître. Cozro s'est comporté comme vous le dites, s'écria Nourjahad ? Oui, répondit le visir, & nous verrons si tu as, jusqu'à la dernière minute de ta vie, autant de fermeté que ton esclave.

Sais tu, ministre cruel, reprit hardiment Nourjahad, quel étoit celui que tu appelles un esclave ? L'ame de Cozro l'élevoit au-dessus de toi infiniment plus que le rang du sultan ne l'élève au-dessus du moindre de ses sujets. Monseigneur, ajouta-t-il, en se jetant aux pieds de Schemerzad, je prends le ciel à temoin que je n'ai dit que la vérité; les plus cruelles tortures que vous pourrez m'infliger ne m'en arracheront pas davantage: j'étois prêt à vous faire le sacrifice volontaire de ma richesse, je suis de même prêt à quitter la vie.

Quoi! tu ne crains point de mourir, dit le sultan ? Non, reprit Nourjahad ; je regarde la mort comme le plus grand bien-

fait que le Très-Haut puisse accorder à un homme vertueux.

Le sultan, sans rien répondre, frappa des mains, & Nourjahad croyant que c'étoit le signal pour le saisir, & le mener au supplice, se leva avec une intrépidité & une assurance dans ses regards, qui marquoit combien il étoit peu affecté des approches de la mort.

Mais au lieu des esclaves qu'il s'attendoit de voir entrer, il vit auprès du trône de Schemerzad son bon génie, précisément dans la forme céleste sous laquelle il lui étoit déjà apparu deux fois.

Surpris, confondu, Nourjahad tréssaillit en re[illegible]ant; & fixant les yeux sur la figure céleste, n'osant pas se fier à ses sens, il resta immobile & muet durant quelques miuutes. Il fut tiré de cette rêverie par de grands éclats de rire, que firent au même instant le sultan, le visir & le génie.

Cet incident extraordinaire jeta Nourjahad dans une nouvelle surprise; & sans lui donner le temps de se remettre, le génie ôta une guirlande de fleurs, entremêlée de pierreries, qui lui tomboit jusques sur les yeux, & à laquelle étoit attachée une fausse tête de cheveux blonds qui tomboient en bou-

cles ſur ſes épaules ; ce qui découvrant une multitude de cheveux noirs qui accompagnoient un viſage charmant, Nourjahad, dans la perſonne de ce guide céleſte, reconnut les traits de ſa chère Mandane.

Quelques tranſports que cette vue eût pu lui cauſer dans tout autre moment, ſes facultés étoient alors trop abſorbées par la ſurpriſe, pour éprouver aucune autre paſſion. Auſſi reſta-t-il immobile ſans oſer approcher d'elle. Le ſultan voulant le retirer de cet état : Regarde, Nourjahad, lui cria-t-il, regarde le viſage de ton maître, qui n'eſt plus le courroucé Schemerzad ; mais le véritable Schemzeddin, ton protecteur & ton ami.

Nourjahad, qui juſqu'à ce moment s'étoit tenu à une diſtance reſpectueuſe, ſans oſer regarder le viſage du ſultan, fixa alors attentivement les yeux ſur lui. Par la vie de Schemerzad, dit-il, ſi je ne ſavois que tout ceci eſt une illuſion, & que votre illuſtre pére, mon royal maître, eſt mort, vous lui reſſemblez ſi fort, que je crois que vous êtes le ſultan Schemzeddin : à votre âge il avoit exactement votre taille & vos traits. A ces mots, le ſultan éclata de rire une ſeconde fois. Et pour qui, dit le viſir en

détachant ſon turban, & une fauſſe barbe qu'il portoit, pour qui me prends-tu?

Par Mahomet, s'écria Nourjahad en ſe reculant, je te prendrois pour mon ami Haſem, ſi je ne ſavois que ce bon vieillard eſt mort il y a plus de vingt ans.

Alors le ſultan deſcendant de ſon trône, & prenant Nourjahad par la main; il eſt temps, dit-il, de te détromper, & de t'expliquer le myſtère des événemens extraordinaires qui ont égaré tes ſens. Apprends donc, Nourjahad, que la viſion de ton génie étoit une pièce de mon invention: tu es déjà convaincu par tes propres yeux que cette intelligence céleſte n'étoit autre que cette jeune perſonne. J'avois entrepris d'éprouver ton cœur; & pour cet effet, je choiſis cette vierge charmante, dont j'avois été épris ſans avoir pu gagner ſon affection. Elle t'avoit vu par ſa fenêtre te promener avec moi dans les jardins du ſérail, & avoit conçu pour toi une tendreſſe qu'elle m'avoua franchement, en m'aſſurant qu'elle n'en pourroit jamais aimer d'autre. Quoiqu'elle fût mon eſclave, je ne voulus point contraindre ſon inclination; mais je lui dis que ſi elle vouloit m'aider fidellement dans le deſſein que j'avois formé, je la récompenſerois

récompenserois en te la donnant. Elle consentit aisément à ma proposition; & tout étant préparé d'ailleurs, nous imaginâmes le déguisement sous lequel tu l'as vue.

Il ne me fut pas difficile de l'introduire dans ta chambre par la porte secrette de mon palais qui communique dans ta maison. Je me tins moi-même à la porte de ta chambre après qu'elle y fut entrée; j'entendis tous tes discours, & j'eus peine à m'empêcher de rire en te voyant recevoir avidement cette essence merveilleuse qui devoit te procurer l'immortalité, & qui, en réalité, n'étoit qu'une drogue soporifique, qui eut un prompt effet sur toi. On saisit cette occasion pour porter dans ta chambre ces urnes que tu as cru contenir des trésors immenses, & qui n'avoient rien de réel, du moins quant aux pierres & lingots, qui n'étoient que de fausses pierres, & le plus bas métal que d'habiles orfêvres & lapidaires avoient su polir, de manière à tromper de plus habiles yeux que les tiens. Enfin tout ce qu'il y avoit de réel, étoit l'argent monnoyé que j'avois bien voulu sacrifier à cette expérience; & même de la manière dont le tout fut conduit, les plus grandes sommes diffi-

pées par ton luxe, retournoient dans mes coffres.

Comme j'imaginois aifément que tant que l'or monnoyé dureroit, tu n'aurois pas recours aux autres tréfors, je ne craignois point que la fraude fût découverte. Je connoiffois depuis long-temps le fouterrein du jardin, & je te le fis indiquer par Mandane, comme un lieu sûr pour placer tes tréfors.

Dès que tu fus en poffeffion de cette félicité imaginaire, Hafem fe préfenta à toi. Mandane te fut auffi amenée avec d'autres efclaves. Il étoit impoffible que fes charmes, joints à l'amour le plus tendre, ne te captivaffent le cœur; mais te livrant bientôt à toutes tes paffions, fans connoître aucunes bornes, tu fis voir jufqu'où peut aller la dépravation du cœur humain quand il n'eft pas retenu par les loix divines.

Je jugeai qu'il étoit temps de te punir, & de te faire connoître la vanité de tous les plaifirs terreftres. Le foir même que tu bus avec excès, on mêla dans ton vin un opiat qui te jeta dans un profond fommeil, & quoiqu'il ne durât que le temps d'un fommeil ordinaire, j'en profitai pour prendre les arrangemens néceffaires à la fuite de mon projet.

Je fis éloigner Mandane, en lui promettant de te la rendre un jour si je trouvois que tu en fusses digne.

Je jugeai nécessaire de te confiner dans ta maison, pour éviter que tu ne fusses vu par d'autres que par tes femmes & par tes esclaves, qui étoient dans mon secret, & que l'espoir des récompenses engageoit à me servir fidellement dans mon dessein sur toi.

Il n'y a pas eu une seule action de ta vie dont je n'aie été exactement informé; & quand tu triomphas de ton bonheur chimérique, j'avois pitié de ta foiblesse, ou je riois de ton extravagance.

Cette maison de campagne magnifique, dont tu croyois avoir fait l'acquisition, étoit celle d'un émir que j'avois mis dans mon secret, & à qui je l'avois empruntée: lui-même, habillé comme un de tes esclaves, s'amusoit quelquefois à être témoin de tes folies. Je ne veux pas te causer trop de confusion, en te rappelant les excès auxquels tu t'es livré dans cette retraite. Tu n'avois pas sans doute oublié ce beau projet de te faire un paradis terrestre. Je crus devoir te punir une seconde fois en t'arrachant à tes plaisirs impies, pour te faire sentir que les crimes ne demeurent pas impunis. Un second

ſommeil, procuré de la même façon que le premier, & d'une longue durée, me donna le temps de changer totalement la face de tes affaires. Haſem, que tu croyois être mort, reſta ſecrètement caché dans ta maiſon, pour y être le grand reſſort qui faiſoit mouvoir tous les autres. Tes premières maîtreſſes furent tirées de ton ſérail; on leur ſubſtitua ces vieilles femmes, qui ſe firent auprès de toi paſſer pour elles; ſurtout celle qui ſe donnoit pour Cadiza, joua parfaitement ſon rôle. On eut l'adreſſe de lui peindre un bouton de roſe ſur la poitrine tout ſemblable à celui que ta jeune favorite avoit naturellement, afin de t'aider à te tromper; à quoi elle réuſſit tout au mieux.

Je crois, ajouta le ſultan, que tu es à préſent convaincu qu'il n'y a rien eu de ſurnaturel dans les différens événemens de ta vie, & que tu as ſeulement été la dupe de ta folle cupidité.

Tu dois te ſouvenir, qu'étant raſſaſié de voluptés, ton cœur commença à s'endurcir, & que dégoûté de plaiſirs qui, quoique criminels, portent du moins avec eux l'excuſe de la tentation, ton caractère devint dur & féroce, & tu portas la cruauté juſqu'à percer le ſein d'une fidelle eſclave, qui te

faisoit des représentations : mais heureusement le ciel n'a pas permis qu'elle ait péri par ta main. Vois, Nourjahad, dequoi le cœur humain est capable quand nous fermons les yeux aux préceptes de notre saint Prophète. Tu te regardois comme un être privilégié, dont le bonheur & le malheur dépendoient absolument de lui-même ; tu n'attendois ni punitions, ni récompenses dans cet autre monde, dont ton propre choix t'avoit exclu.

Cette dernière action barbare méritoit un grand châtiment, & pour la troisième fois on te fit accroire que tu avois dormi un grand nombre d'années, durant lesquelles il étoit arrivé dans ta maison beaucoup d'événemens fâcheux. Je me déterminai alors à être moi-même témoin oculaire de ta conduite, pour juger s'il restoit encore dans ton ame quelqu'étincelle de vertu qu'il fût possible de rallumer.

Je me déguisai sous l'habillement d'un esclave, & ayant changé ma figure & ma voix, je me présentai à toi sous le nom de Cozro. Tu sais quels furent nos discours dans les premiers instans de ton réveil, & que je pus voir avec quelle indifférence tu reçus la nouvelle de ma mort prétendue.

Mais je ne veux point te taxer d'ingratitude ; je perds pour jamais la mémoire de ce fait aussi-bien que de toutes tes autres fautes.

J'ai eu la satisfaction de voir que tu devenois en quelque sorte un homme nouveau. La bonté naturelle de ton caractère, ta raison, l'expérience de la vanité des plaisirs terrestres, jointes au remord que tu ne pouvois t'empêcher de sentir de l'abus que tu venois de faire de ton opulence, éveillèrent en toi un juste sentiment de ce que tu te devois à toi-même, & de tes devoirs envers tes semblables.

Je remarquai avec joie que tu étois absolument guéri de cette soif insatiable de plaisirs que tu avois éprouvée, & que tu n'estimois plus les richesses qu'autant qu'elles te mettoient à portée de faire de bonnes actions. Il me restoit encore une épreuve à faire. Si son repentir est sincère, disois-je, & qu'il ait cet héroïsme inséparable de la vraie vertu, il ne craindra point la mort ; mais au contraire, il la regardera comme l'unique moyen de parvenir au bonheur préparé pour la meilleure partie de lui-même : bonheur qui, dans son essence, de même que dans sa durée, surpasse infiniment tous les plaisirs terrestres.

J'ai fait cette épreuve avec succès. Tu viens, ô Nourjahad, de remporter une glorieuse victoire ! Par ton mépris des richesses, tu m'as prouvé combien tu les mérites ; & par ta résignation à la mort, tu t'es montré bien digne de vivre.

Dans l'espace de quatorze mois, (car il n'y a pas plus long-temps que j'ai commencé mon épreuve), je t'ai fait acquérir l'expérience de quatre fois autant d'années. Si tu avois réellement possédé ce dont tu croyois jouir, les vicissitudes de ta vie auroient été toutes semblables. Que ce rêve d'existence te serve donc de leçon pour l'avenir. Ne te figure jamais que les richesses puissent procurer le bonheur ; ni que les plaisirs des sens puissent satisfaire le cœur humain : car la partie immortelle de nous-mêmes ne sauroit nous laisser jouir d'une félicité sans mélange, dans un monde qui n'a pas été créé pour notre demeure permanente.

Reprends de ma main ton aimable Mandane, je te la rends pour toujours, & je te rends aussi ma confiance & mon amitié.

L'histoire nous apprend que de ce moment Nourjahad fut élevé par le sultan aux plus grandes dignités ; que sa sagesse & sa vertu firent la gloire & le bonheur de la

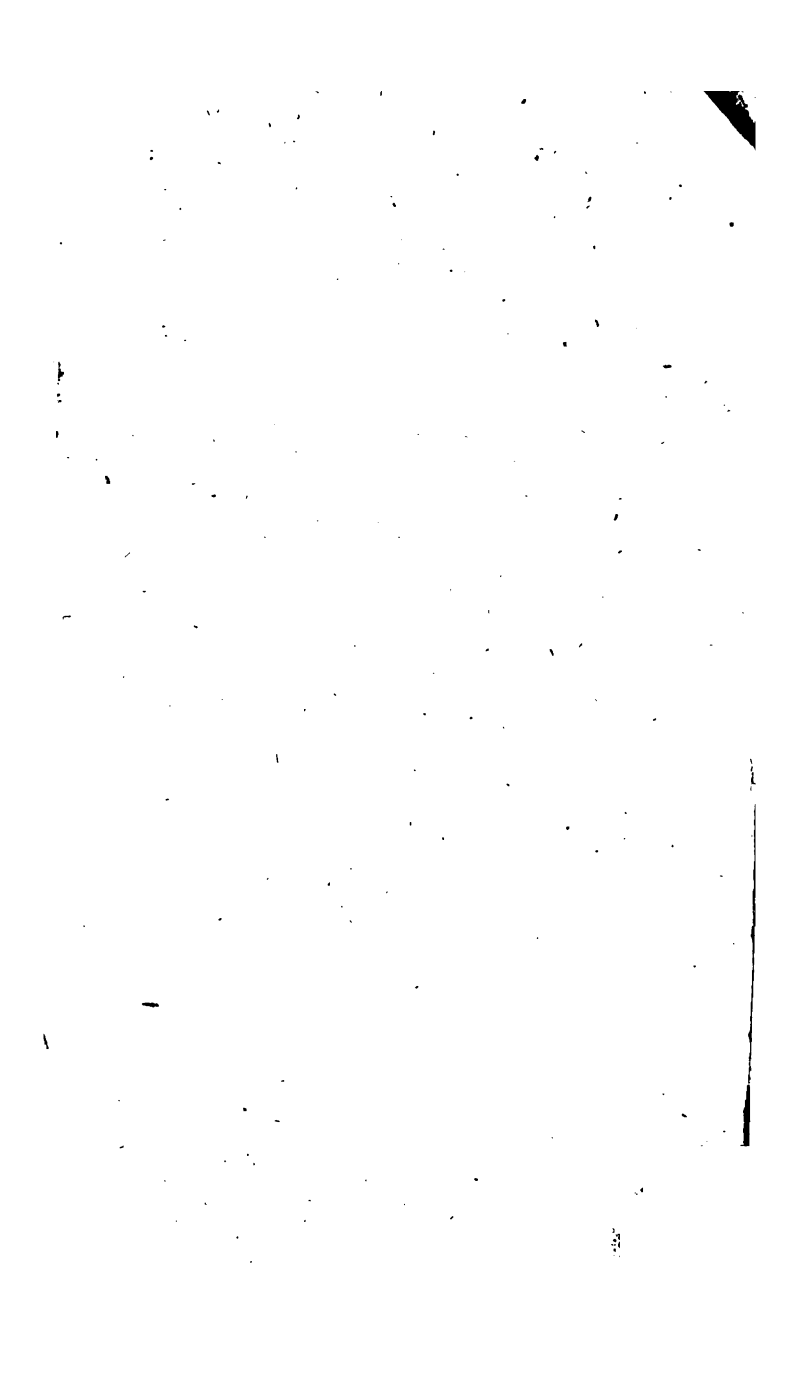
Perſe pendant le cours d'une longue & heureuſe vie, & que ſon nom devint fameux dans tout l'Orient.

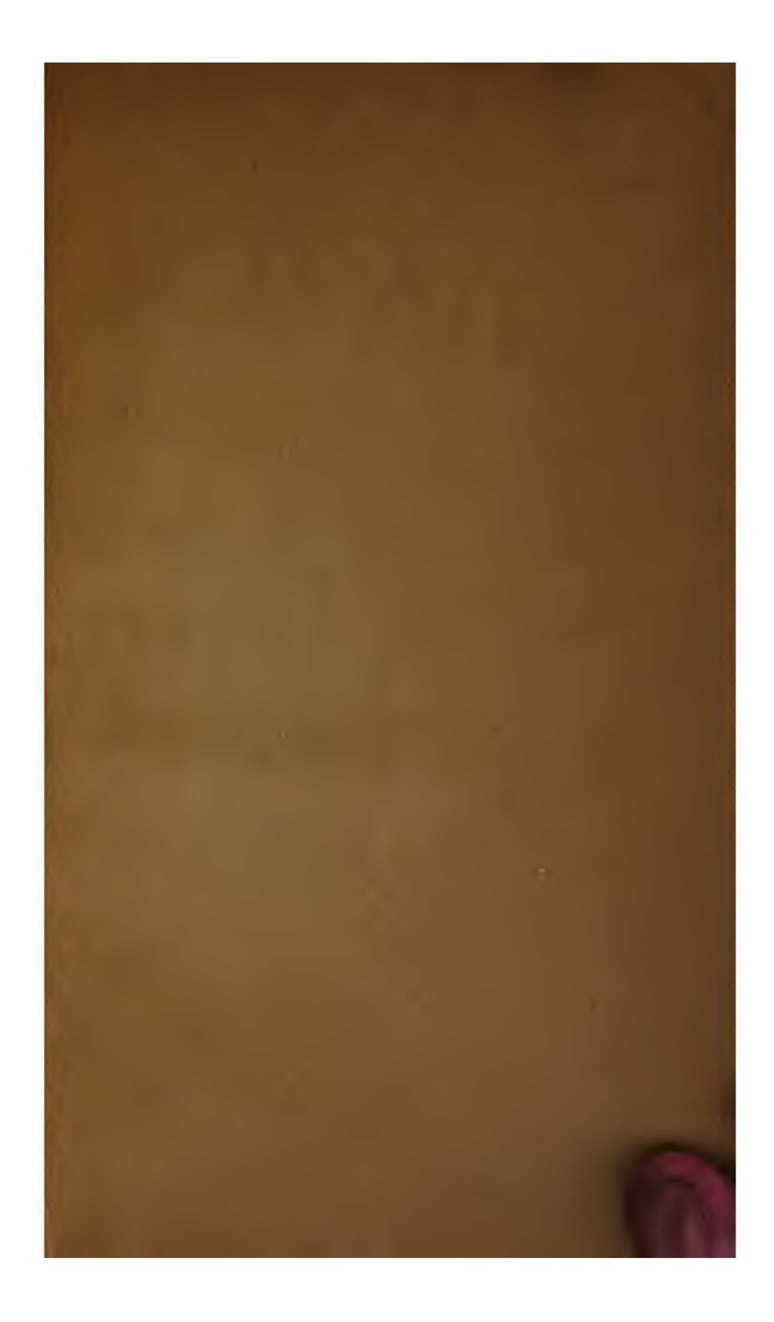
Fin du trente-troiſième Volume.

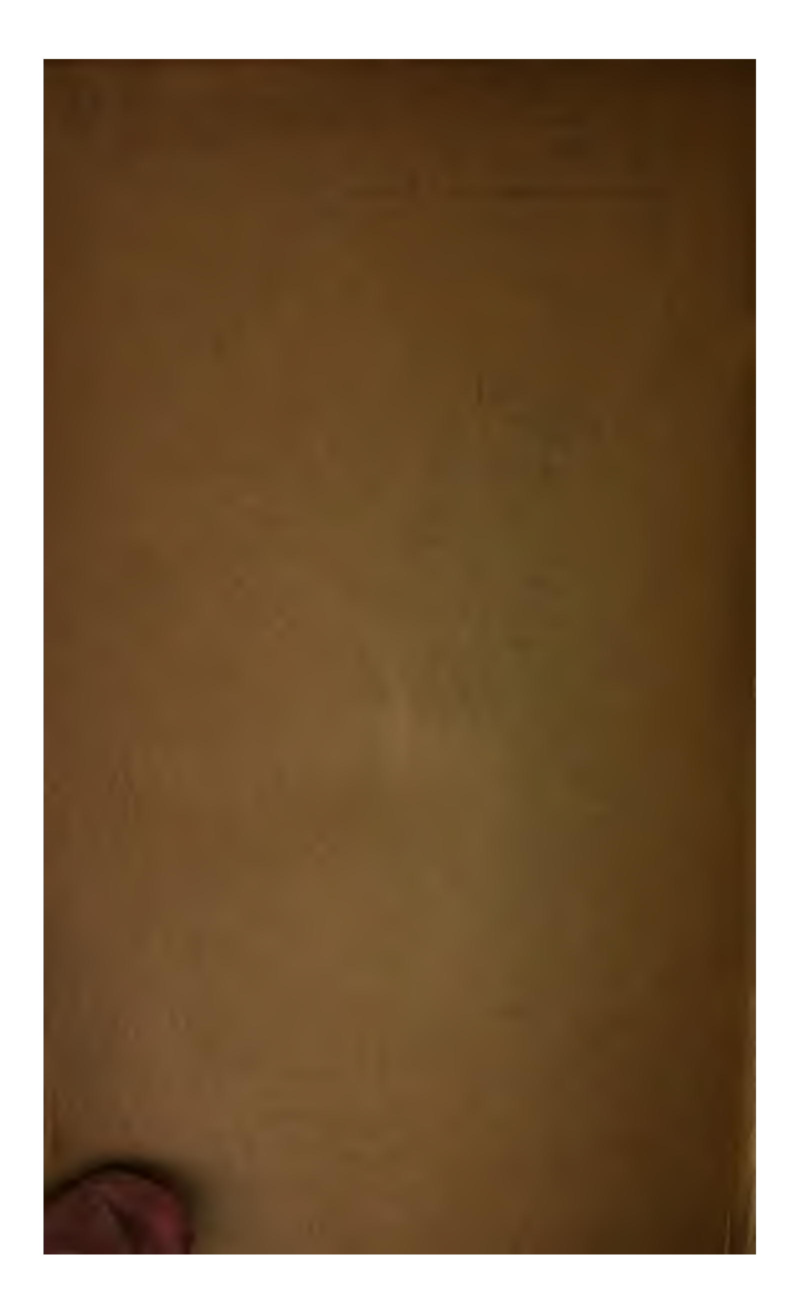
TABLE DES CONTES

du Tome trente-troisième.

Fin de la Table du trente-troisième Volume.









RK PUBLI
CE DEPAR

